

OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca

Ex Libris Ioannis Nencini
187[illegible]



LE

DIABLE

SA GRANDEUR
ET SA DÉCADENCE

PAR

J.-M. CAYLA

« Achevons d'écraser la superstition en « la poursuivant dans tous ses réduits; « tirons le rideau qui couvre ses fastes.
« Découvrons à tous les yeux ce qu'elle a « produit... Répétons à toute la terre que « l'homme ne s'élève point à Dieu par la « crainte et le culte de l'absurde. »

(COLLIN DE PLANCY.)



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
1864



AVANT-PROPOS

J'ai écrit ce livre pour délivrer le christianisme et la raison humaine du plus désolant, du plus odieux des symboles empruntés au vieux panthéisme asiatique. Le diable, l'enfer, le péché originel, les trois grands moyens employés depuis des siècles par le fanatisme pour effrayer l'humanité et l'abrutir, doivent disparaître et disparaîtront.

Un philosophe a dit avec raison que plus l'humanité s'instruit et s'éclaire, plus les mœurs s'adoucissent. Les religions seules ne se modifient pas,

*

elles conservent comme un dépôt inviolable des doctrines qui n'ont plus le moindre rapport avec les besoins et les idées des sociétés régénérées. Elles continuent à prêcher à des peuples civilisés la croyance à Satan, prince du mal, rival de Dieu.

Voilà pourquoi le diable a pu exercer jusqu'à nos jours sa détestable tyrannie sur les esprits et sur les consciences. Voilà pourquoi la fable est devenue doctrine, avec l'aide de la superstition, dont Satan est l'immuable Croquemitaine.

Ces croyances absurdes sont antérieures à la prédication de Jésus, car elles se rattachent aux sombres dogmes du rabbinisme. L'histoire du diable ne se trouve donc ni dans la Bible, ni dans l'Évangile; c'est dans le Thalmud qu'il faut la chercher et non dans les doctrines de la primitive Église; les traditions infernales ont en partie passé de la synagogue dans le christianisme, et on a créé ainsi une nouvelle mythologie, moins riante, moins humanitaire que celle des Grecs.

Je n'ai pas la prétention de donner le sens philosophique de ces dogmes empruntés au paganisme; je me borne à les prendre tels qu'on les enseigne; j'écris l'histoire du diable non avec ses

abstractions, mais avec sa réalité tantôt odieuse, tantôt grotesque.

Je prends le fier Archange au moment où il se révolte contre l'Éternel; je le suis dans les abîmes creusés pour lui servir de prison, je le suis au paradis terrestre, où il va tenter Ève, notre mère commune, afin de perdre la race humaine. L'enfer ne saurait contenir ce grand rebelle, car Dieu ne lui a pas ôté le pouvoir de nuire, de perpétuer le mal. Sombre mystère que nous chercherions en vain à éclaircir!...

Pendant la longue période du paganisme, Satan règne sans partage, et le seul peuple juif échappe à la malédiction de Jéhovah, le dieu de Moïse. Satan est tour à tour *Ahriman*, prince des ténèbres, chez les peuples de l'extrême Orient; *Pluton*, roi des enfers chez les Grecs et chez les Romains; il change de nom, sa personnalité reste la même.

Le christianisme renversera t il ce prince de la peur dont le despotisme semble éternel? Non. Les disciples du Christ empruntent au judaïsme son enfer avec son terrible geôlier.

Les traditions juives et païennes deviennent presque des articles de foi, et les lois pénales du

moyen âge tendent toutes à gouverner le monde par la terreur. Le diable règne, domine partout, dans les églises, dans les cloîtres, dans les palais. Satan et l'enfer se partagent le monde, troublent les imaginations, pervertissent les cœurs.

L'ignorance et la superstition des moines créent une mythologie fantastique, le sombre monarque des enfers est entouré d'une cour de nobles fiers et oppresseurs comme les hauts barons de la féodalité. La hiérarchie infernale est constituée sur les bases de la science héraldique. On donne au diable des ministres, des ambassadeurs, et de graves docteurs, des saints, des saintes écrivent les faits et gestes de Sa Majesté Infernale; on lui attribue la création d'un ordre de chevalerie, l'*ordre de la Mouche*, avec Belzébuth pour grand-maître.

Ici, nous tombons dans le burlesque, mais le côté odieux subsiste toujours. On suppose qu'il y a des personnes possédées du diable, et on les brûle comme affiliées à l'enfer. Des sorcières, accusées d'aller au sabbat sur des manches à balai, montent par centaines sur les bûchers, et le diable devient le grand pourvoyeur du tribunal de l'Inquisition!

Tristes siècles! temps abominables! nuit téné-

breuse où l'humanité semble avoir perdu le sens et la raison! orgies de dévotion stupide avec les grelots de la folie, les torches des bûchers et les cordes des gibets!

Viennent enfin la Renaissance et la Réforme de Luther... Satan reste debout, car Luther et ses disciples acceptent et reconnaissent le diable tout comme les jésuites, disciples de Loyola. Sous François Ier, sous Henri IV, la démonomanie, la démonologie semblent prendre un nouvel essor : on brûle des sorciers en France, on en brûle en Angleterre, on en brûle en Allemagne; le diable n'a rien perdu de son influence, et le siècle de Louis XIV laisse intacte cette ridicule et dégoûtante personnalité.

De nos jours même, la superstition s'efforce de continuer l'œuvre si déplorable du moyen âge; on ne brûle plus les libres penseurs, les impies, mais on croit encore au diable, aux sorciers, à la divination, sous des formes qu'on pourrait croire nouvelles, mais qui ne sont que renouvelées; à toutes les aberrations des cerveaux malades, à toutes les folies du mercantilisme des faux dévots.

N'avons-nous pas les spirites, les prétendus sujets

lucides du magnétisme, les guéridons qui font des prodiges, les tables tournantes, les médiums? Le jésuitisme ne cherche-t-il pas à terrifier les faibles et les crédules en leur parlant du diable et des éternels supplices?...

Eh bien! de semblables abus ne doivent plus exister, et c'est pour contribuer à les anéantir que j'ai voulu démontrer par l'histoire, par le témoignage des auteurs les plus respectables, que le diable n'est qu'un MOT, un croquemitaine, un saltimbanque au service de toutes les superstitions, de tous les fanatisme.

Je lui ai arraché son masque, je l'ai dépouillé de ses oripeaux pour le livrer à la risée de mon siècle.

Rions donc, et plaignons nos pères qui eurent le malheur de vivre à des époques d'ignorance où Satan montrait partout sa face grimaçante; à des époques où le néant est presque divinisé et le Créateur presque inconnu.

Paris, juillet 1864.

A SATAN

I

Roi des anges déchus, toi qu'on appelle tour à tour Lucifer, c'est-à-dire porte-lumière, Satan, prince des ténèbres et de la révolution, diable, c'est-à-dire précipité du ciel dans les enfers;

Archange si longtemps fier de ta beauté presque divine et délégué du Tout-Puissant;

Chef des légions célestes et commandant des milices souterraines;

Rayon dont la splendeur brillait auprès du trône de l'Éternel; clarté funeste et terrible comme les lueurs souterraines des volcans;

Type de la perfection céleste et de la laideur;

II

Vaincu, terrassé, enfermé dans la profondeur des abîmes, et toujours triomphant après ta défaite ;

Hideuse caricature de Dieu, dont la superstition t'a fait le rival souvent heureux ;

Sphynx beaucoup plus redoutable que celui de Thèbes, me voici devant toi ; donne-moi le sens de l'énigme des éternels supplices.

J'ai franchi le seuil formidable de l'enfer, ton sombre empire, tout seul, sans autre guide que le flambeau de la raison ; comme Dante, le Gibelin, je n'ai point trouvé Virgile pour me conduire dans les régions désolées des flammes inextinguibles.

III

Viens donc ! je t'appelle, je t'invoque, ô Satan, dont la puissance et la fière audace semblent défier la colère de l'Éternel.

Dis-moi comment s'engagea et comment se termina la grande bataille que tu livras dans les plaines du ciel aux anges qui restèrent fidèles à Dieu.

Dis-moi comment tu roulas pendant neuf jours et neuf nuits dans l'espace, terrassé, broyé, foudroyé.

Dis-moi comment tu fus plongé dans des cachots enflammés, cachots creusés au fond des entrailles de la terre.

IV

Dis-moi surtout comment vaincu, enchaîné, brûlé, torturé par des supplices sans fin, tu sortis des prisons enflammées, avec la fierté d'un triomphateur suivi de légions de diables plus nombreuses que toutes les armées des rois de la terre.

Dis-moi comment, jaloux de la suprématie de l'homme que Dieu venait de créer à son image, tu séduisis Ève la première femme sous les apparences jusqu'à ce jour mystérieuses du serpent.

V

Dis-moi si tu ne fus pas l'aïeul du Prométhée de la mythologie grecque, et si, comme l'audacieux fils de Junon, tu ne voulus pas ravir à Dieu le feu sacré, ou plutôt sonder des mystères qu'on voulait garder impénétrables.

S'il en était ainsi, je t'aimerais, Satan !

Je t'aimerais, parce que tu serais le bienfaiteur de la race humaine en lui révélant la force et les droits de la raison.

. . . .

. . . .

Je t'aimerais, parce que tu serais l'éternel symbole de l'intelligence écrasée par la violence de l'autorité : le type du révolutionnaire marchant, malgré tous les périls et tous les obstacles, à la conquête de la liberté !

VI

Mais il y a dans ta physionomie triste et railleuse, majestueuse et grossièrement vulgaire, de sombres reflets qui semblent m'indiquer que tu n'es que le symbole du mal.

Voici ton bilan d'après les théologiens et les docteurs.

Adam et Ève sont sortis du paradis terrestre, l'un parce qu'il a, par faiblesse, partagé la faute de sa jeune compagne, l'autre séduite et indignement trompée par tes artifices.

La terre se peuple ; les tribus d'abord peu nombreuses sont obligées de se disperser et les premiers

hommes tentent vainement d'élever la tour de Babel. Satan, prince des ténèbres, ne fus-tu pas l'architecte de ce monument des premiers hommes qui voulaient laisser un souvenir de leur commune origine?

VII

Les religions s'établissent, pures dès leur origine : ici, c'est le soleil qu'on adore comme père de la lumière et de la fécondité; là, c'est un être créateur qui reçoit les prémices de tous les fruits de la terre.

Mais bientôt l'amour du merveilleux et du mensonge crée des fables, invente des cérémonies : les hommes adorent tout excepté Dieu; ils évoquent les mauvais esprits, à qui ils attribuent tous les maux; ils consacrent même les vices les plus odieux, les plus abjects.

Ceux qui conservent le culte du Tout-Puissant l'entourent de démons qui sont les ministres de ses vengeances; on l'apaise par des sacrifices et on croit gagner ses bonnes grâces en ensanglantant ses autels. Agamemnon, Idoménée, Jephté lui immolent leurs propres enfants.

VIII

Le sang des victimes humaines coule à flots sous les couteaux de leurs prêtres.

O Satan, d'après les anciennes écritures, tu fus le père de toutes les superstitions, de la magie, de la divination, tu donnas naissance à la hideuse mythologie de l'Inde, rajeunie plus tard et couronnée de fleurs par les poëtes de la Grèce.

Banni du ciel, tu voulus précipiter toutes les créatures humaines dans tes prisons brûlantes, et la raison humaine abdiqua en faveur des extravagances les plus ridicules.

IX

Réjouis-toi, Satan, car tu vas dominer sur toute la terre, tu auras des prêtres et des autels comme le divin créateur : tu posséderas les corps et les âmes, et ton souffle infernal inspirera des prophètes et des sibylles.

Le peuple de Dieu lui-même t'adore sous les apparences du veau d'or.

Les nations les plus civilisées divinisent les passions, les vices, et leur rendent un culte immonde. Les prêtres, toujours attentifs et habiles à exploiter les superstitions les plus monstrueuses, les plus ridicules, deviennent tes auxiliaires pour le pervertissement et l'abrutissement de l'humanité.

Ils t'adorent sous les noms de Jupiter l'adultère, de Mercure le voleur, de Mars l'exterminateur, de Vénus l'impudique.

Jouis de ton triomphe, ô Satan ; assis sur le trône resplendissant de l'idolâtrie, tu peux jeter un regard de défi à l'Éternel, ton vainqueur, et lui dire :

« — C'est moi seul que les hommes adorent. »

X

Mais une étoile a lui aux extrémités de l'Orient, et les rois Mages viennent reconnaître le Sauveur du genre humain dans l'étable de Bethléem.

Tu as frémi de rage au fond de tes noirs abîmes, car tu sais que les prophéties vont s'accomplir, et que les autels des faux dieux vont être renversés.

Toi qui es Jupiter sur la terre et Pluton dans le Tartare, divinité multiple de l'Athènes de Périclès et de la Rome de César, te soumettras-tu à la fatalité sans

résistance, ou bien livreras-tu bataille à Dieu, comme aux premiers jours de la création?

Tu t'élances du fond de l'enfer, et armé de tous les artifices de ta nature autrefois céleste, tu entres en lutte avec le Fils de l'Homme dont la parole annonce la régénération universelle par l'amour et la liberté.

Tu emportes le docteur Nazaréen sur tes noires ailes et le plaçant sur une des plus hautes montagnes, tu lui montres les nations et les splendeurs de l'univers en lui disant :

« — Adore-moi et tout cela t'appartiendra.... »

XI

Tes tentations sont impuissantes, et le Christ accomplit sa mission, qui se termine par le supplice du Calvaire. Satan, n'étais-tu pas Judas le traître? ne donnas-tu pas de perfides conseils à Caïphe et à Pilate, les juges d'iniquité?

Cette fois, ta défaite est irréparable; les disciples du Christ se dispersent sur la terre, et vont annoncer partout la foi nouvelle, la loi d'amour, d'égalité et de fraternité.

Jupiter Capitolin tremble au milieu des nuages d'encens; Vesta, elle-même, voit s'éteindre la flamme sa-

crée, et le dieu Janus disparaît dans les forêts du Latium.

La croix, instrument de supplice, devient le glorieux drapeau de la religion nouvelle. O Satan, rentre dans les ténèbres, car toute résistance serait inutile.

— Je céderais au Tout-Puissant ! t'écries-tu avec audace... non, non... je lutterai encore, je lutterai toujours !

XII

Tu t'incarnes en Néron, en Domitien, et les chrétiens sont livrés aux bêtes féroces du cirque.

Le triomphe de la croix devient plus éclatant, plus universel : alors tu entres dans le cœur et dans la pensée de Julien l'Apostat ; tu opposes doctrine à doctrine, la philosophie païenne aux dogmes de l'Évangile.

Les Galiléens l'emportent toujours, et dans ton désespoir tu deviens Attila.

Tu inondes l'Europe occidentale des sauvages légions du nord ; toute trace de civilisation disparaît sous ce torrent dévastateur et bourbeux.

Cependant le christianisme reste seul debout au milieu des ruines de la grandeur romaine ; plusieurs générations de pontifes-martyrs répandent les douces

lueurs de l'Évangile dans le ténébreux chaos du moyen âge.

Que feras-tu, Satan? as-tu encore à ta disposition quelques ruses, quelques stratagèmes?

XIII

Ton infernal génie te suggère des plans où se révèle ton habileté diabolique.

Les superstitions païennes sont mortes et bien mortes... tu fais naître les superstitions chrétiennes.

On ne croit plus aux dieux lares, aux bons ou aux mauvais génies... mais on va croire aux diables ou aux diablesses, aux sortiléges, aux possessions sataniques, au sabbat des sorciers et des sorcières, aux loups-garous, aux lutins, c'est toute une mythologie nouvelle, moitié hideuse, moitié ridicule; c'est le dogme de la peur qui a pour couronnement l'enfer avec son appareil de supplices emprunté au Tartare païen.

Tu as atteint le but, roi des anges déchus; te voilà de nouveau triomphant dans la sombre nuit du moyen âge, et le christianisme, qui devait t'anéantir, te fournit mille moyens de propager ton empire.

Hâte-toi de jouir de ta victoire qui sera la dernière.

Diplomate profond autant que raffiné, c'est à Rome

que tu concentres tes moyens d'action. Pendant plusieurs siècles, les papes, vicaires du Christ, ont été presque tous des saints, et la ville des Césars, où trôna si longtemps l'idolâtrie la plus effrénée, purifiée par le sang des apôtres, devient la Jérusalem de la foi chrétienne.

XIV

Réveille-toi, Satan, ou c'en est fait à tout jamais de tes fascinations infernales; mais je te vois déjà à l'œuvre.

De même que tu parvins à séduire Ève, la première femme, en lui persuadant de cueillir le fruit défendu, de même tu séduis le vicaire du Christ en lui suggérant la pensée de prendre les attributs des vanités royales.

Et les successeurs de tant de saints qui n'avaient eu d'autre sceptre que le roseau du divin Maître, d'autre diadème que la couronne du martyre... les papes prennent le manteau césarien, ceignent leur front superbe d'une triple couronne, et s'entourent de courtisans qui les saluent du nom de pontife-roi.

Des somptueux palais de la papauté, l'orgueil et les désirs des grandeurs humaines s'infiltrent dans tous

les sanctuaires; prêtres et moines font peser sur le pauvre les chaînes de la servitude, et les suzerains de l'Eglise sont aussi arrogants, aussi impitoyables que les princes, les comtes et barons couverts de fer et enivrés de sang.

XV

Le monde t'appartient de nouveau; tu peux aller souiller les vierges jusqu'au pied des autels, pervertir les lévites et braver le Christ jusqu'au sein des tabernacles.

Des prêtres, secondés par la crédulité stupide, entretiennent dans les intelligences avilies les superstitions les plus grossières.

Ils te font si puissant, si redoutable, que le saint nom du Christ semble s'amoindrir devant le tien.

Le monde chrétien est livré aux caprices de l'enfer, et la terreur superstitieuse tend à effacer de tous les cœurs la loi d'amour de l'Évangile.

Rome est redevenue une ville d'iniquités; la courtisane Marosie dispose de l'héritage de saint Pierre, et on a le scandale de la papesse Jeanne.

Puis César Borgia monte sur le trône pontifical, et

avec lui revivent tous les désordres de l'ancienne cour des Césars.

XVI

Sortez donc des abîmes, diables et diablesses, fantômes, spectres, monstres, sylphes, farfadets... Satan, votre souverain, vous appelle... Pour vous tous, voici le moment de la grande curée. Le monde vous est livré par le fanatisme, et l'enfer redevient le rival du ciel.

Il y a des guerres sanglantes, des assassinats politiques et religieux; toute idée de justice et de tolérance s'est effacée, et une nuit plus sombre, plus affreuse que les ténèbres des abîmes sataniques se répand sur toute l'Europe....

Cependant le diable, dans sa toute-puissance, a rencontré des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils le combattent par le ridicule.

Des artistes peintres, sculpteurs, simples tailleurs de pierre, commencent avec le pinceau, le ciseau, la truelle, l'œuvre que doit terminer plus tard Voltaire aidé de la phalange immortelle des encyclopédistes.

XVII

Ces artistes dont les noms sont restés inconnus, mais dont les chefs-d'œuvre burlesqués semblent s'éterniser sur les portiques de nos cathédrales, ont déclaré au diable une guerre à mort.

Satan, tu dois succomber; ils t'ont déjà dépouillé de ton diadème qu'ils remplacent par les cornes d'un bouc.

Ta face de séraphin, rendue plus virile par les traces de la foudre, devient grimaçante, grotesque; l'archange disparaît, et nous ne trouvons plus qu'un satyre.

Ils te couvrent d'un poil hérissé, ils t'affublent d'une queue de singe, et te gratifient de deux pieds fourchus.

O archange foudroyé, souverain si longtemps redouté des enfers, te voilà cloué au poteau de la risée publique.

Vainement, dans une lutte suprême, parodiant les anciennes orgies de Bacchus, tu inventes le sabbat où vont s'ébaudir sorciers et nécromanciens.

Vainement tu peuples la terre de millions de fantô-



mes, de spectres et d'apparitions qui terrifient les imaginations maladives.

Vainement les ambitieux, les inquisiteurs se servent de toi comme d'un épouvantail.

Génie du mal, horrible personnification des supplices sans fin, tu vas rentrer dans l'éternelle nuit qui fut ton berceau.

XVIII

Car voici un rayon céleste qui resplendit à tous les horizons de notre vieille Europe; c'est l'aurore des temps nouveaux qui nous annonce le radieux soleil de la Renaissance.

Réjouissez-vous, peuples de l'Occident, Jean Huss est mort brûlé sur son bûcher de Prague; Savonarolle, Armand de Brescia, ont été immolés comme hérétiques; mais Campanella a décrit la *cité du soleil*, et voici Martin Luther qui frappe de sa terrible cognée aux portes du Vatican.

Ouvrez-vous toutes grandes, portes de fer de l'intolérance et des superstitions du moyen âge.

Ouvrez-vous devant la raison qui vient avec son divin flambeau sonder vos mystères les plus impénétrables!

XIX

Satan, tu vivras encore quelques siècles, et ton prestige fantasmagorique sera soutenu par les ignorants et les crédules. Les grands hommes, les savants, les mathématiciens, les artistes, les bateleurs mêmes, passeront pour sorciers et magiciens; les hérésies et les schismes en produiront des milliers, et la papauté traitera d'amis du diable, tous ceux qui oseront combattre sa suprématie et son infaillibilité.

Mais les jours de tes grands triomphes sont finis à tout jamais, roi séculaire des abîmes; tu n'as plus, pour maintenir ton empire qui s'écroule, que des légions ridicules de femmes hystériques et folles qui prétendent aller au sabbat sur des manches de balais; des sorciers stupides, de prétendus loups-garous.

On voit encore des sorciers et un grand nombre de charlatans sur la fin du règne de Louis XIV; on en brûle même quelques-uns sous Louis XV.

XX

Mais la philosophie les attaque avec l'arme terrible de l'ironie, et les terreurs infernales deviennent des chimères.

Vainement, diable décrépit et caduc, tu te fais marchand d'orviétan avec Cagliostro dont tu prépares les fioles et les philtres, avec les physiciens et médecins charlatans, avec les Martinistes allemands qui prétendent t'évoquer à l'aide de grimoires, avec la *Mère-Dieu* et Suzanne Labrousse, qui tentent de faire revivre les fantasmagories des sorcières du moyen âge.

. . . .

Satan, tu ne fus et tu n'es qu'un mot cabalistique.

Tu n'es plus qu'un épouvantail pour terrifier les sots et les superstitieux.

L'enfer, ton sombre empire, fera désormais partie des lugubres légendes de la fable.

Au nom de la raison, les abîmes de feu vont disparaître; les murailles des cachots des damnés s'écrouleront.

De ces vieilles doctrines bâties sur la terreur et l'abrutissement, il ne restera plus rien que ton nom, ô Sa-

tan.... ton nom que l'histoire placera à côté de celui de Pluton, exécuteur des hautes-œuvres des faux dieux de la mythologie.

XXI

Pendant des milliers d'années, la superstition s'est servie de toi comme d'un vil instrument pour opprimer les chrétiens, allumer les bûchers; tes légions n'envahirent-t-elles pas le couvent des Ursulines de Loudun, et ne fit-on pas brûler en ton nom Urbain Grandier?

Ne te fit-on pas jouer un rôle odieux, en plein dix-huitième siècle, dans la comédie des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard?

. . . .

Ces mauvais jours ne doivent plus revenir; le tonnerre de l'excommunication, qui grondait autrefois si fort au Vatican, n'est plus qu'un jouet entre les mains de la papauté, et on ne croit plus à l'enfer calqué sur le Tartare païen.

Sans l'enfer que devient Satan? Sans Satan que devient l'enfer?

O raison humaine, guidée par la philosophie moderne, éclairée par le feu sacré des doctrines nouvelles, viens avec ton divin flambeau, et toutes les idoles disparaîtront.

XXII

Résigne-toi, prétendu roi des anges déchus... descends du trône que tu as occupé trop longtemps ; abdiques sans regrets, monarque imaginaire des légions infernales.

Jamais rois, ni empereurs, dictateurs et pontifes, n'occupèrent une si large place dans l'histoire de l'humanité ; depuis l'origine du monde n'as-tu pas été le rival, ou, pour mieux dire, la contre-partie de Dieu ? Dans le paradis terrestre, tu trompas la première femme afin de déshonorer l'humanité dans la mère commune que lui donne la légende ; tu n'as produit que le mal !

Disparais à tout jamais, Satan, et sois exécré pour les abominations qu'on a commises en ton nom.

Disparais, fantôme odieux, car voici le jour qui doit remplacer la nuit de l'erreur, de l'ignorance et du fanatisme. Disparais, faux révolutionnaire, serviteur de toutes les tyrannies.

Disparais, de même que les oiseaux nocturnes se cachent aux premières lueurs du matin qui précèdent le retour triomphal du soleil !

CHAPITRE PREMIER

Le Serpent et le Péché originel

Origine des Démons. — La Bible. — Les Manichéens. — Opinion des Pères de l'Eglise. — Quand furent créés les anges. — Révolution et bataille dans le ciel. — Les légendes arabes. — La création de l'homme.—Jalousie des anges révoltés. — Satan et ses légions précipités dans l'enfer. — Où est l'enfer? — Existe-t-il? — Le Paradis terrestre, d'après la mythologie orientale. — La taille d'Adam. — Deucalion et Pyrrha. — L'arbre de la science du bien et du mal. — La fable du serpent. — Version des Thalmudistes. — Le serpent considéré comme symbole. — Pénitence d'Adam. — Il fréquente des diablesses. — Ève délaissée. — Le fruit défendu était-il un baiser? — La fable et la réalité. — Explication du péché originel. — Circonstances atténuantes en faveur d'Ève. — Les armoiries d'Adam. — Découverte qu'on lui attribue. — Adam sorcier. — Caïn le maudit. — Le diable à Sodome et à Gomorrhe. —Le diable et le déluge.

Il en est des religions comme des grands fleuves dont les eaux, cristallines à leur source, perdent leur limpidité par l'adjonction de nombreux affluents. Les premiers hommages rendus au Créateur furent simples

et purs; mais cette adoration ne pouvait longtemps suffire à l'homme instinctivement passionné pour le merveilleux, et par conséquent pour le mensonge et l'idolâtrie.

Les tribus, à peine formées, inventèrent des cérémonies, créèrent des fables, et voilà pourquoi tous les peuples ont eu des mythologies plus ou moins riantes ou monstrueuses. Les chrétiens eux-mêmes ont emprunté au paganisme le dogme des éternels supplices et rajeuni Pluton, dieu des enfers, sous le nom de *Diable* ou de *Satan.*

Vainement le Christ, en éloignant le sang des sacrifices, vint détruire les pratiques superstitieuses; vainement il répondit à ses disciples qui lui demandaient ce qu'il fallait faire pour mériter les récompenses éternelles :

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toute vo-
« tre âme, de tout votre cœur, de tout votre esprit;
« vous aimerez votre prochain comme vous-même;
« toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces
« deux commandements (1). »

La superstition a cependant régné dans le christianisme, aussi puissante que chez les adorateurs des faux dieux; elle l'a entouré d'un nuage d'erreurs.

(1) Saint Matthieu, chap. XXII; saint Marc, chap. XII.

Les anciens avaient comme nous des sorciers, des revenants, des esprits, avec cette différence que la mythologie du paganisme avait des séductions qu'on chercherait vainement dans nos sombres et tristes légendes.

Les légendes sataniques sont tristes et sombres comme le moyen âge.

Étudions d'abord l'histoire du Diable ; suivons ce mauvais génie dans sa grandeur et dans sa décadence. Le tyran une fois renversé, il nous sera facile de démolir l'enfer, son palais enflammé.

. . . .

L'origine des démons est aussi ancienne que le monde, et plusieurs mythologues la font remonter plus loin que la création.

Origène et quelques philosophes affirment que les bons et les mauvais esprits sont plus vieux que la terre et même que le ciel, parce qu'il n'est pas probable que Dieu se soit avisé de tout créer du même coup.

Dans la Bible, il n'est point fait mention de la création des anges et des démons ; Origène prétend qu'ils étaient restés immortels après la ruine des mondes qui avaient précédé le nôtre.

Apulée, dans son livre de *Deo Socratis*, pense que les démons sont éternels comme les dieux.

Manès et les écrivains qui adoptèrent le système de

ce fameux hérésiarque font aussi le Diable éternel, et disent qu'il est le principe du mal, de même que Dieu est le principe du bien.

Saint Jean dit que le Diable est menteur aussi bien que son père (1).

« Mais, objectait à ce sujet Manès, il n'y a que deux moyens d'être père : la voie de la génération et la voie de la création.

« Si Dieu est le père du Diable par génération, le Diable sera consubstantiel à Dieu.

« Si Dieu était le père du Diable par la voie de la création, Dieu serait un menteur.

« Ainsi, le Diable n'est point l'ouvrage de Dieu ; personne ne l'a fait... Il est éternel. »

Les philosophes et les théologiens n'ont pas été plus heureux que Manès dans leurs recherches, et leurs doctrines ne sont pas plus claires que celles des Manichéens, qui aboutissaient à l'impiété et au blasphème.

S'il fallait s'en tenir, à ce sujet, à la tradition générale, nous dirions :

Dieu avait créé neuf chœurs d'anges : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Vertus des cieux, les Puissances, les Archanges, les Anges proprement dits

(1) Évangile, chap. VIII, v. 44.

Ainsi le décidèrent les Pères de l'Église, il y a près de quatorze cents ans.

Mais nous devons, avant tout, établir que l'existence des démons n'est constatée que dans les livres de théologie, et dire hautement que puisqu'il n'a été donné à aucun œil humain de les voir, tout ce qu'on en raconte doit être considéré comme une série interminable de suppositions, de paradoxes, de fables.

Les Juifs admettaient tous, à l'exception des Sadducéens, les anges que les Grecs appelaient *démons*, et les Romains *génies* ou *lares*.

Les rabbins placent la création des anges au second jour. Manassé-ben-Israël dit qu'après avoir créé l'enfer et les démons, Dieu les plaça dans les nuages et leur donna le soin de tourmenter les méchants. Or, l'homme n'était pas créé le second jour, et il n'y avait, par conséquent, pas de méchants à punir. D'ailleurs, les démons ne sortirent pas tout noirs des mains du Créateur, puisqu'ils étaient d'abord des anges de lumière, et qu'ils ne devinrent anges de ténèbres que par leur désobéissance et leur chute.

Toute la milice céleste, disent les rabbins et les théologiens, était primitivement pure et non portée au mal. Cependant quelques-uns se laissèrent tenter par l'esprit d'orgueil; ayant été appelés, dit le rabbin Aben-Esra, au conseil de Dieu, qui voulut bien avoir leur

avis sur la création de l'homme qu'il avait projetée, le plus grand nombre fut d'une opinion opposée à celle du Tout-Puissant qui créa l'homme à leur insu, pour éviter leurs murmures.

Les anges de l'opposition lui reprochèrent avec aigreur d'avoir donné trop d'empire à Adam; le Créateur soutint l'excellence de son ouvrage, ajoute Aben-Esra, parce que l'homme devait le louer sur la terre, comme les anges le louaient dans le ciel.

Il leur demanda ensuite s'ils savaient les noms de toutes les créatures. Ils répondirent que non.

Adam parut aussitôt, les récita tous, sans hésiter, ce qui les confondit.

Il y avait lieu de s'étonner de la promptitude avec laquelle le premier homme était devenu encyclopédiste. Les rabbins, auteurs de cette fable, ne disent pas en quelle langue s'exprima Adam.

Nous sommes déjà en plein pays de mythologie.

Dans les légendes arabes il est dit que Dieu, voulant créer l'homme, chargea Gabriel de prendre une poignée de chacun des sept lits de la terre; la terre effrayée dit à Dieu qu'il avait tort de faire l'homme, parce qu'un jour il se révolterait contre son créateur.

Gabriel insista sur cette observation, mais Dieu n'en tint pas compte, et il enjoignit à Michel d'exécuter sa volonté.

La terre se plaignit alors, et dit que si on faisait l'homme, elle serait maudite à cause de lui.

Michel fut touché de compassion, et Dieu chargea immédiatement de ses ordres le terrible Azraël qui, sans écouter les plaintes de la terre, arracha violemment de son sein les sept poignées que Dieu demandait, et les porta dans l'Arabie, où devait s'accomplir la création.

Cependant Dieu avait pétri cette terre dont il fit un moule de sa propre main; il le laissa sécher, et les anges se plaisaient à le considérer. Éblis ou Lucifer ne se contenta pas de regarder, il frappa sur le ventre, et voyant qu'il était creux, il fit son calcul et se dit en lui-même :

« Cette créature formée vide, aura besoin de se « remplir souvent, et sera par conséquent sujette à « beaucoup de tentations. »

Alors, Lucifer demanda aux autres anges ce qu'ils feraient si Dieu voulait les assujettir à ce souverain qu'il allait donner à la terre. Tous répondirent qu'ils obéiraient; Lucifer parut du même avis, mais résolut de n'en rien faire.

Le corps du premier homme étant donc formé, Dieu l'anima d'une âme intelligente, et lui donna des habits merveilleux. Ensuite, il ordonna aux anges de se prosterner devant lui, ce qu'ils firent, à l'exception de Lu-

cifer, que sa désobéissance fit chasser du Paradis (1).

Les rabbins ont su fixer l'emploi des douze heures du jour auquel Adam fut créé :

« A la première heure, disent-ils, Dieu assembla la poudre dont il devait le composer, et en fit un embryon ;

« A la seconde, il se tint sur ses pieds ;

« A la quatrième, il nomma les animaux ;

« La septième fut occupée par son mariage avec Ève, que Dieu lui amena *après l'avoir frisée* ;

« A la dixième heure, Adam pécha ; on le jugea aussitôt, et à la douzième, il sentait déjà la peine et les sueurs du travail. »

D'après les thalmudistes et les théologiens créateurs du mythe chrétien, Satan ou Lucifer, le premier des Séraphins et le plus grand des êtres créés, irrité de la suprématie de l'homme, leva l'étendard de la révolte contre le Tout-Puissant et entraîna plusieurs des légions célestes. Il voulait, disent-ils, régner sur la moitié du ciel et siéger sur un trône aussi élevé que celui du Créateur.

Alors Dieu, irrité de cette coupable audace, envoya contre lui l'archange Michel, avec les anges demeurés

(1) *Dictionnaire des reliques*, au mot Adam.

fidèles. Satan accepta le combat, et il y eut une lutte terrible dans les plaines du ciel.

Le démonographe César d'Heisterbach dit qu'il n'y eut de rebelles parmi les anges que dans la proportion d'un sur dix, et que leur nombre était néanmoins si grand qu'ils remplirent dans leur chute le vide de l'air.

Nous suivrons le calcul de Milton et des démonographes qui ont la prétention de s'y connaître.

Satan fut vaincu et précipité dans l'abîme avec tous les révoltés. Dès ce moment, leur beauté céleste s'évanouit, la difformité et la tristesse remplacèrent sur leurs visages les grâces et l'empreinte du bonheur ; enfin, disent les théologiens, leurs ailes d'azur devinrent des ailes de chauve-souris.

Cette métamorphose se trouve longuement décrite dans les commentateurs de la Bible, qui ont presque ridiculisé le séraphin vaincu.

Les anges chassés du ciel furent précipités dans un monde que nous nommons l'enfer, ou le sombre empire. D'après Milton, ces abîmes sont éloignés du ciel trois fois autant que le centre du monde se trouve éloigné de l'extrémité du pôle; on peut, jusqu'à un certain point, évaluer cette distance. Le soleil, qui est au centre du monde, est éloigné de Saturne, la planète la plus reculée de toutes celles connues, au temps de Milton, d'environ 330,000,000 de lieues ; ainsi, l'enfer se trou-

3.

verait à 990,000,000 de lieues du ciel. Milton ajoute que la chute de Satan dura neuf jours, de sorte qu'il aurait fait 1,200 lieues par seconde, voyageant presque aussi vite que la lumière.

Horace avait bien raison de dire qu'il est permis aux peintres et aux poëtes de tout oser :

. . . . *Pictoribus atque poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Les rabbins et les Pères de l'Église placent l'enfer au sein de notre petit globe, ce qui diminue considérablement les proportions données par la poésie et les légendes orientales.

Saint Athanase dit que les démons remplissent l'air.

Saint Prosper les place dans les brouillards de la mer ; Swinden leur donne pour prison le soleil, d'autres les relèguent dans la lune.

Saint Patrice affirme les avoir vus dans une caverne d'Irlande ; nous aurons occasion de parler du fameux pèlerinage du saint irlandais qui suggéra, dit-on, à Dante l'idée première de sa *Divine Comédie.*

Bartholomé Tortoletti dit qu'il y a vers le milieu du globe terrestre un antre profond, horrible, où le so-

leil ne pénètre jamais, et que c'est la bouche de l'abîme infernal :

Quest'é la Bocca del infernal arca (1).

L'expulsion et la damnation des anges rebelles, dit saint Bonaventure, dépeuplèrent l'empire céleste ; alors Dieu, pour consoler les anges fidèles, fit l'homme, créature moins parfaite, moins susceptible aussi de faire le bien, de connaître et d'adorer son créateur ; il suivrait de là, dit Collin de Plancy, que nous devons au Diable le plaisir de naître et de vivre, ce qui nous obligerait à un petit grain de reconnaissance, si la conduite postérieure des démons ne nous faisait un devoir de les haïr.

La mythologie orientale entoura l'histoire du premier homme des fables les plus ridicules. Les Persans disent que Dieu le plaça dans le quatrième ciel, lui permettant de manger tous les fruits, excepté le froment qui ne pouvait se digérer par les pores ; Adam et Ève, séduits par le Diable, en mangèrent, et avant qu'ils infectassent le Paradis, Gabriel les mit dehors.

Les Égyptiens disaient que la sapience éternelle pondit un œuf dans le Paradis terrestre, et que nos pre-

(1) *Giuditta vittoriosa*, canto III.

miers pères sortirent de cet œuf comme une paire de poulets.

D'après cette version, le roi de la nature se trouverait tout simplement classé parmi les gallinacées.

Ce qui est incontestable au point de vue de l'histoire égyptienne, c'est que l'œuf était considéré comme sacré dans les mystères d'Isis, et qu'il le fut plus tard dans les mystères de Bacchus. Cette tradition se rattache probablement aux premiers systèmes du sabisme.

Dieu, disent les thalmudistes, avait fait Adam si grand, que sa tête touchait le ciel ; les anges en murmuraient, et ils disaient qu'il y avait deux souverains, un au ciel et l'autre sur la terre. Dieu reconnut sa faute ; il appuya sa main sur la tête d'Adam et le réduisit à une taille de 1500 pieds (500 mètres).

D'autres affirment qu'il l'avait fait d'abord double ; d'un coup de hache, il le sépara en deux portions égales.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter toutes les faussetés qui se trouvent dans certains livres à propos de la création d'Adam ; la fable grecque de Deucalion et de Pyrrha est presque une réalité à côté des poétiques légendes consacrées au premier homme. Chaque peuple a sa variante, ce qui prouve que les er-

reurs historiques ont une origine commune, la crédulité et la superstition.

Cependant les légions de Satan, vaincues par les cohortes de l'archange Michel, conspiraient déjà dans les ténèbres de l'enfer, et, ennemies irréconciliables de Dieu et de ses œuvres, elles formaient la résolution de perdre l'homme, cause première ou du moins accidentelle de leur chute.

Satan, dit Milton dans le deuxième chant du *Paradis perdu*, examina d'abord si une autre bataille devait être hasardée pour reconquérir le ciel : quelques-uns étaient de cet avis, d'autres considérèrent l'entreprise comme impossible ; une troisième proposition, suggérée par Satan, réunit l'assentiment général. Le grand chef des cohortes révoltées contre le Tout-Puissant, déclara qu'il était prêt à se mettre à la recherche de l'homme, et il parvint à franchir le formidable seuil des ténèbres. Il arriva à l'Eden ou Paradis terrestre et aperçut Adam et Ève, dont il écouta les tendres discours avec une profonde jalousie.

Il apprit par l'indiscrétion d'Adam, peut-être d'Ève, que Dieu leur avait défendu sous peine de mort de manger du fruit de l'arbre de la *science du bien et du mal*. Immédiatement, il se transforma en serpent, et par ses fascinations il entraîna la mère du genre humain à toucher au fruit défendu.

« Ève, dit *la Genèse* (1), se laissa tromper par les « belles promesses du serpent. »

Ici, les opinions des savants, des philosophes, des théologiens, deviennent très-contradictoires.

Quelques auteurs prétendent, dit Bayle dans son *Dictionnaire historique*, que ce fut l'animal même que nous appelons du nom de *serpent* qui trompa la compagne d'Adam, et ils supposent que, dans ce temps-là, ce reptile avait des conversations familières avec l'homme, et qu'il ne perdit l'usage de la parole qu'en punition de la malice avec laquelle il abusa de la simplicité de la première femme ; ajoutons que jamais châtiment ne fut plus mérité.

Les rabbins assurent avec Josèphe que le grand tentateur n'était qu'un serpent, et ils ajoutent qu'il fut poussé par l'esprit d'impudicité. Il aperçut Adam et Ève jouissant l'un de l'autre, *comme les lois du mariage le permettent;* il les vit tout nus, et cet objet fit naître en lui des passions déréglées ; il souhaita d'occuper la place d'Adam, et il espéra que ce bonheur lui arriverait si Ève devenait veuve. Or, un tentateur qui aurait eu ces motifs, aurait-il fait manger la fatale pomme à la femme, en l'absence de son mari ?

Et, dans tous les cas, la mère du genre hu-

(1) Chap. III, v. 10.

main aurait-elle pu préférer un reptile à Adam?

Un historien, après avoir beaucoup raisonné sur la figure qu'avait le serpent, dit qu'il est raisonnable de supposer que c'était quelque beau garçon, qu'Ève prit pour un ange bien intentionné.

Mais comment Dieu permit-il à Satan de se métamorphoser en Antinoüs pour séduire la femme qu'il venait de créer? . . . . .

Quoi qu'il en soit, la fable du serpent prit rang dans les traditions mythologiques de tous les peuples ; chez les Grecs, ce reptile était le symbole du bon génie, et particulièrement d'Esculape, probablement parce que ce reptile, en changeant de peau, semble rajeunir tous les ans et que la médecine prétend rajeunir tous les hommes, en guérissant leurs maladies.

Suivant la place qu'occupe le *serpent* sur les monuments de l'antiquité, il y devient un symbole qui a sa signification particulière; il n'était presque aucune divinité qu'il n'accompagnât, et tantôt il servait à exprimer la vigilance et la concorde, tantôt la prudence, la félicité, la puissance; mais il était toujours regardé comme un animal de bon augure, et c'est dans ce sens qu'on le prenait pour le type de la victoire. L'oracle de Delphes se rendait par un serpent.

Les mythologues ont ainsi réhabilité le reptile qui fit succomber Ève à la tentation; pour quels motifs? Nous

l'ignorons ; mais dans le domaine de la fable il y a toujours une petite part pour la réalité, même pour la vérité.

Ève, circonvenue par les flatteries de Satan, mordit au fruit défendu, et le pauvre Adam, par faiblesse ou par entraînement, transgressa aussi les ordres du Créateur. Nos premiers parents, coupables, furent immédiatement chassés du Paradis, abandonnés aux souffrances et condamnés à la mort. De plus, le diable eut le pouvoir de tenter leurs descendants à perpétuité, quand bon lui semblerait; il peut même, en cas de besoin, mettre à la piste des humains autant de démons qu'il le juge convenable, et l'homme devient ainsi la proie de l'enfer toutes les fois qu'il cède aux suggestions de l'ennemi.

Telles furent, d'après les casuistes, les conséquences de la faute de nos premiers parents qui rejaillit sur nous sous le nom de *péché originel.*

Dieu, dit l'Écriture, fut tellement offensé de cette désobéissance, que, dans son courroux, il maudit le premier homme et la première femme, et, avec eux, la terre qui les portait.

Adam et Ève, chassés du Paradis, se consolèrent dans les bras l'un de l'autre et propagèrent l'espèce humaine. Des rabbins, des Pères de l'Église, des casuistes, ont écrit de gros volumes pour prouver, les

uns, qu'Adam se hâta de posséder Ève aussitôt qu'elle fut créée; les autres, qu'ils sortirent tous les deux vierges du Paradis terrestre, ce qui n'est pas admissible, puisqu'on prétend qu'Ève était le fruit défendu auquel Adam ne pouvait toucher sans crime; mais alors comme aujourd'hui l'esprit était prompt et la chair était faible, et nous aimons à croire que les prémices de notre mère commune ne furent point pour l'odieux serpent.

Des rabbins disent qu'Adam, pour faire pénitence du péché originel, resta cent trente ans dans l'eau jusqu'au nez; qu'il vécut séparé d'Ève et eut commerce avec une femme nommée Lilith, formée comme lui du limon de la terre; que de cette union naquirent les démons terrestres et les géants. Ève, de son côté, s'abandonna aux caresses des anges apostats; mais, Gabriel, dit la tradition biblique, les réconcilia.

Le rabbin Elias prétend que pendant tout le temps qu'il s'abstint du commerce de sa femme, Adam fut visité par des diablesses qui devinrent grosses de ses œuvres; c'étaient, dit-il, des démons *succubes* qui prennent des figures de femmes et recherchent les hommes.

Ève reçut, de son côté, la visite de démons *incubes*, paillards et lascifs, qui se mêlent avec les femmes et les filles, et elle engendra des hommes, tandis que

Adam donnait le jour à des démons, à des spectres, à de mauvais génies.

Thomas Brown, dans son *Essai sur les Erreurs populaires* (1), dit que plusieurs auteurs prétendent que le fruit défendu était la vigne, parce que dans le mystère de son fruit devait se trouver l'expiation de la première transgression. On a présumé que c'était la *vigne des Indes;* mais il y a des fruits appelés *pommes d'Adam*, qui ne ressemblent cependant pas aux pommes, et qui ont quantité de coupures, ce qui a fait dire que c'était l'empreinte des dents du premier homme.

Triste tradition que celle de la chute du premier des humains, et de la faute de la première femme! Notre race se trouve flétrie, déshonorée à son origine, et le dogme du péché originel, dont la responsabilité pèse sur nous très injustement, nous condamne à une réparation perpétuelle!

Eh bien! cela ne saurait être, car le créateur de toutes choses, le Père des hommes ne peut nous imputer une faute à laquelle nous n'avons nullement participé.

Et pourtant, d'après la Bible, les enfants d'Adam, qui n'étaient pas encore nés au moment de sa faute, furent condamnés avec lui!

(1) Tome II, p. 248.

L'abbé de Villars (1) soutient que le fruit défendu était la jouissance des plaisirs charnels; que l'homme ne pouvait voir sa femme, ni la femme son mari. Tradition ridicule, car l'œuvre de la création n'aurait pu se continuer.

D'autres démonographes affirment que Satan était muni de pleins pouvoirs pour tenter l'homme... Par qui? Fut-ce par le Créateur? Cela n'est pas admissible. Ils disent que Satan sortit du séjour où il était exilé. Mais qui ouvrit les portes de son cachot souterrain?

Plusieurs auteurs ont conclu de cette tradition qu'il faut ranger parmi les fables, que le châtiment de l'archange révolutionnaire n'était pas aussi effroyable que le disent les thalmudistes et les théologiens; en effet, Satan n'était pas lié sur le gril, puisqu'il pouvait sortir et accomplir tranquillement ses supercheries.

Il prit la figure du serpent, celui de tous les animaux qui avait le plus de finesse, dit Avitus dans le deuxième chant de son poëme sur *la Création :*

... Cunctis animantibus altior astu,

et déguisé de la sorte, il se présenta devant la femme

(1) *Le Comte de Gabalis* ou *Entretiens sur les sciences secrètes,* 4e entretien.

et l'engagea à désobéir à Dieu. Elle fut séduite en un instant, elle succomba et fit succomber son mari.

Ici nous devons protester contre les calomnies dont on charge la mémoire de notre mère commune.

Il serait superflu de rapporter tout ce qui a été écrit sur le serpent et sa puissance de fascination : le rôle qu'on lui fait jouer dans le paradis terrestre se rattache aux doctrines du sabéisme, qui rendait un culte aux éléments et aux astres, ce qui était la plus *noble* des idolâtries.

En effet, dans les mythologies orientales, le serpent est l'image du soleil : on le voit très souvent sur les monuments, et il se mord la queue, faisant un cercle de son corps, ce qui marque le cours ordinaire de l'astre du jour.

« En général, le culte rendu aux *serpents* par les peuples païens de l'antiquité est fondé, dit de Paw, sur la crainte que les hommes ont naturellement pour ces reptiles ; ils ont tâché de calmer ceux qui ont du venin en leur offrant des sacrifices, et ceux qui leur ont paru mériter une distinction particulière, comme si un génie, ami de l'humanité, eût pris peine de les désarmer, en leur laissant leur forme. »

Le serpent qui tenta Ève était-il sans venin ? C'est une question que nous n'essayerons pas de résoudre. D'ailleurs nous ne devons pas donner de trop longs

détails à cette croyance dont la signification réelle doit être cherchée dans les phases climatériques et sidérales que subit notre globe, à des époques tellement reculées qu'elles sont demeurées et demeureront probablement inconnues pour l'homme. Dupuy, dans son *Origine des cultes*, décrit la tentation du serpent au point de vue sidéral, et démontre qu'il ne faut voir dans cette tradition autre chose que des modifications accomplies tant dans le ciel que sur la terre.

D'autres prétendent que l'expulsion de nos premiers parents du paradis terrestre correspond à la période où l'homme passant, de la vie frugivore aux habitudes carnivores, devint chasseur et tueur d'animaux. De toutes ces opinions si contradictoires, celle qui flétrit Ève et nous la montre succombant aux suggestions d'un odieux reptile nous paraît la moins admissible : nous en appelons à toutes les femmes, à nos mères, à nos sœurs, à nos filles : non, Ève en sortant des mains de Dieu, encore imprégnée du souffle céleste, ne fut point infidèle à celui qui, dans ses premiers transports de tendresse, l'avait appelée *la moitié de lui-même*. Non, nous ne devons pas lui imputer les misères et les douleurs attachées à notre pauvre espèce, et qui ont leur source dans notre propre nature. Cette tradition faisait probablement partie du fatalisme indien. L'auteur supposé de la *Genèse*,

Moïse, initié à la civilisation égyptienne, l'emprunta aux prêtres de Pharaon.

Mais où était le paradis terrestre, lieu de délices préparé pour l'homme qui le perdit si inconsidérément pour une pomme? Rabbins, thalmudistes, théologiens, Pères de l'Église, diffèrent tous sur cette question.

Les uns disent que le premier homme fut créé sur les bords de l'Euphrate, d'autres sur les rives du Gange, d'autres enfin dans l'Iran, d'où dériverait le mot *Éden;* il faudrait donc placer le berceau de l'humanité dans la Perse; mais les hypothèses affluent, et on ne sait trop quelle est celle qu'il faut préférer. Nous voyageons dans le royaume de la fable, qui fut, comme dit Voltaire, la sœur aînée de l'histoire. D'ailleurs ce qu'on dit du paradis terrestre ressemble tellement aux mythes de l'Inde, surtout aux traditions de Zoroastre, que nous n'hésitons pas à reléguer l'Éden dans la catégorie du jardin des Hespérides, qui avait du moins l'avantage d'être gardé par un dragon.

Nous avons laissé Satan dans la joie de son triomphe infernal : Ève et Adam ont compris l'étendue de leur faute, ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils vont se cacher.

L'ange du Seigneur arrive, leur signifie l'arrêt irrévocable de l'Éternel qui les condamne à souffrir, avec la perspective d'une mort plus ou moins prochaine. Ils

sortent du Paradis avec des feuilles de figuier pour premier vêtement : voilà probablement pourquoi un auteur, Jean Leféron, dans une longue histoire d'Adam, donne à notre premier père trois feuilles de figuier pour armoiries (1).

Les thalmudistes disent qu'Adam, après sa sortie du Paradis terrestre, inventa l'alphabet, qu'il fut instruit par les anges, dont les leçons ne lui profitèrent pas beaucoup, car pendant quelque temps il adora la lune. Plus tard, ajoutent-ils, il écrivit un Commentaire sur les noms des animaux ; il prophétisa, fut astrologue et prédit le déluge par l'inspection des astres. On lui attribue des psaumes qu'on trouve imprimés dans quelques Thalmuds et un livre de cabale intitulé *Sépher-Raziel*. Les Juifs racontent que ce livre lui fut donné par l'ange Raphaël, ce qui prouve que les chefs des légions célestes ne dédaignaient pas de s'occuper de sciences occultes. On cite, de plus, son testament, et les musulmans regrettent beaucoup dix livres miraculeux que Dieu lui avait dictés. Tout ceci ne ressemble-t-il pas aux merveilleuses histoires de Brahma, de Routrin et du dieu Fô ?

Cependant le diable ne se montra pas complétement satisfait de son triomphe : Dieu, dit l'Écriture, lui annonça un vengeur de sa perfidie :

(1) Jean Leféron, *Histoire d'Adam*, tome IV.

« — Je mettrai, lui dit-il, des inimitiés entre la « femme et toi, entre ta race et la sienne ; elle t'écra- « sera la tête, et ton suprême effort sera de chercher à « lui mordre le talon. »

Effrayé de cette menace du Créateur, Satan, qui avait pleine liberté de renouveler la perfidie qu'on devait punir, se remit à l'œuvre, poursuivit Adam et Ève dans leurs pérégrinations et jeta la discorde, la haine dans la première famille. On connaît les détails donnés par la Bible sur Caïn et Abel, détails profondément fabuleux et emblématiques. Mais les fables des Orientaux sont autrement curieuses, et nous y retrouvons Satan acharné après l'espèce humaine.

Les rabbins prétendent que Caïn, le premier homme né d'une femme, était fils d'Ève et du serpent tentateur. Satan s'empara de cet enfant adultérin et lui suggéra de sinistres projets.

La tradition musulmane porte qu'Ève ayant deux fils, Caïn et Abel, deux filles, Aclima et Lébuda, voulut unir Caïn avec Lébuda et Aclima avec Abel.

Or, Caïn était amoureux d'Aclima ; Adam, pour mettre ses fils d'accord leur proposa un sacrifice, et, comme on sait, l'offrande de Caïn fut rejetée ; il ne voulut pourtant pas céder Aclima, et pour la posséder plus sûrement, il résolut de tuer Abel.

Mais il ne savait comment s'y prendre. Satan son

père, qui rôdait dans le voisinage, se chargea de lui donner une leçon, résolu à perdre le fils après avoir séduit la mère.

Il prit un oiseau qu'il posa sur une pierre, et avec une autre pierre, il lui écrasa la tête.

Caïn comprit parfaitement; il épia le moment où Abel dormait et laissa tomber une grosse pierre sur son front.

Mais que faire du corps?

— Enveloppe-le dans une peau de bête, lui dit le Diable.

Caïn porta le cadavre sur ses épaules pendant quarante jours, mais l'infection l'obligea de déposer son fardeau, qu'il enterra.

Ici, nous devons donner la préférence à la version de la Bible; il y est dit qu'Abel cultivait la terre, gardait les troupeaux, et que Caïn vivait des produits de la chasse. Ici, nous sommes en pleine tradition patriarcale.

Après le meurtre d'Abel, dit la Bible, Dieu demanda compte du sang innocent :

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

— Est-ce que je sais, moi, ce qu'est devenu mon frère, et suis-je son gardien?

Dieu maudit Caïn, qui est demeuré le type odieux du fratricide, mais en bonne conscience, on ne saurait im-

puter au diable ce crime épouvantable, ou il faudrait avouer que Dieu se montra bien insouciant envers les premiers hommes en les laissant à la merci de l'archange rebelle. Qui de nous livrerait aux caprices d'un brigand condamné par les lois les enfants dont il doit être le premier protecteur? Or, Dieu qui est la sagesse et la bonté infinies, aurait abandonné ainsi les enfants d'Adam aux puissances infernales.

« Il n'y a jamais eu, dit avec raison un savant théo-« logien, d'autres diables que les mauvaises passions « de l'homme ; domptez les passions et il n'y aura plus « de démons. »

Or, les premiers hommes, sans autre guide que leur propre nature, furent violents, emportés et adonnés à tous les vices dont ils ne pouvaient comprendre l'influence détestable. Cela est si vrai, que de l'aveu des théologiens, la première race fut maudite, et que l'habitude du crime s'y perpétua. Les enfants et petits-enfants d'Adam furent des scélérats à divers degrés. C'étaient des sauvages sans religion et sans morale, tout comme les peuplades cannibales de l'Amérique. Caïn tua Abel... mais dans la Nouvelle-Calédonie et dans l'Australie les tribus se dévorent mutuellement, et les missionnaires n'ont pas songé à faire intervenir le Diable dans ces horribles festins.

Il est dit dans l'Écriture que Lamech, cinquième des-

cendant de Caïn, surpassant son aïeul, commit deux homicides, et que, saisi ensuite d'une profonde terreur, il maudit *soixante dix-sept fois* celui qui les vengerait sur sa propre personne.

Le mépris ou du moins l'oubli de Dieu, dit l'abbé Lecanu (1), demeura héréditaire chez la race maudite, et par elle se propagea chez les autres branches de la famille humaine ; les excès devinrent si grands qu'Énos, fils de Seth, fils d'Adam, fut obligé d'instituer un culte public pour rappeler aux hommes la mémoire de leur créateur.

Voici la version de la *Genèse*, IV-26

« *Natus est filius quem Seth vocavit Énos ; ille cœpit* « *invocare nomen Domini.* »

Il paraît que le diable, peu satisfait de ces tendances religieuses, appela toutes ses légions pour préparer une victoire beaucoup plus éclatante que celles qu'il avait déjà remportées.

— Il faut que la race humaine soit anéantie, s'écria l'ange des ténèbres.

Mais comment arriver à la destruction générale, qui ne pouvait s'opérer que par la toute-puissance du Créateur?

Satan, secondé par son astuce infernale, propagea

(1) *Histoire de Satan*, page 65.

parmi les habitants de la terre des vices tellement odieux, que Dieu résolut de détruire son œuvre.

Fort heureusement, il restait un seul juste, Noë, qui reçut ordre de préparer une arche ou grand bâtiment, pour se loger avec toute sa famille et des couples de tous les animaux. Immédiatement, les cataractes du ciel s'ouvrirent et la terre fut inondée; Noé seul se sauva dans l'arche.

Tel est, en substance, le récit de la Bible. Voici maintenant la version mythologique :

Deucalion, fils de Prométhée, avait épousé Pyrrha, fille de son oncle Épiméthée. Jupiter voyant croître la malice des hommes, dit le poëte Ovide (1), résolut d'exterminer le genre humain et de l'ensevelir sous les eaux en faisant tomber des torrents de pluie de toutes les parties du ciel. La surface de la terre en fut inondée, hors le Parnasse, montagne de la Phocide.

C'est là que s'arrêta la petite barque qui portait Deucalion et sa femme : Jupiter les avait sauvés parce qu'il n'y eut jamais d'homme plus juste, ni de femme plus vertueuse.

Dès que les eaux se furent retirées, ils allèrent consulter la déesse Thémis qui rendait ses oracles au pied de la montagne; la déesse leur répondit : « Sortez du

(1) *Métamorphoses*, liv. I.

temple, voilez-vous le visage, détachez votre ceinture et jetez derrière vous les os de votre grand'mère. »

Or, Deucalion, après avoir bien réfléchi, jugea que la terre étant leur mère commune, ses os pourraient bien être les pierres qu'elle renfermait dans son sein.

Ils en prirent donc quelques-unes, et les jetèrent derrière eux, en fermant les yeux : aussitôt ces pierres s'amollirent, devinrent flexibles et prirent une forme humaine.

Celles que Deucalion avait jetées, formèrent les hommes;

Celles de Pyrrha, les femmes.

Le fond de ce récit est véritable, disent les commentateurs de la mythologie ; sous le règne de Deucalion, il y eut en Thessalie des inondations si fortes, que le roi et ses sujets se réfugièrent sur le mont Parnasse, et, les eaux s'étant enfin écoulées, ils descendirent dans la plaine; les enfants de ceux qui se sauvèrent, sont les pierres mystérieuses du poëte, qui repeuplèrent dans la suite le pays.

Les thalmudistes, les Pères de l'Église, les théologiens n'ont pas expliqué d'une manière aussi plausible le déluge décrit dans la Bible. Mais les études et les découvertes de la science moderne ont pu établir que

le déluge, faussement attribué aux influences sataniques, fut un événement tout naturel, une révolution dont on trouve l'histoire plus ou moins poétisée chez tous les peuples.

Quant à la coopération du diable à ce grand cataclysme, on ne saurait l'admettre sans imputer au Créateur des actes d'imprévoyance et de négligence envers l'homme, son œuvre de prédilection.

Comment supposer que Dieu ait permis à l'archange déchu d'abuser de la crédulité et des passions humaines, au point de lui laisser toute liberté pour plonger dans les vices les plus honteux des êtres faits à l'image de leur père commun?

Oui, ce dogme asiatique est non-seulement incompréhensible, mais encore inconciliable avec la justice et la bonté du Tout-Puissant. D'après ce dogme, propagé par les prêtres de toutes les religions, le mal dominerait partout et le bien ne serait qu'accidentel. Ainsi que le dit avec raison l'historien de Satan, que nous avons déjà cité, tous les systèmes inventés par l'esprit humain pour expliquer cette anomalie, ont échoué contre la raison.

Et nous ajouterons que, sans l'appui inébranlable de la raison, tous les systèmes doivent s'écrouler.

Mais revenons à la tradition biblique.

Satan, planant dans les airs avec ses grandes ailes

noires et entouré de milliers de diables, triomphe en voyant la terre inondée ; de ses yeux flamboyants, il suit l'arche qui surnage au milieu des flots écumants, et, voyant que sa vengeance va rester incomplète, il tient conseil avec les principaux anges déchus. Ils décident que Satan pénétrera dans l'arche et qu'il portera le désordre, la corruption dans la famille du juste, et le roi des enfers prend la forme du corbeau, l'oiseau de la mort et des funérailles.

Cependant l'arche s'arrête sur le mont Ararat, absolument comme la barque de Deucalion et de Pyrrha sur le mont Parnasse. La colombe envoyée par Noë revient, portant dans son bec une branche d'olivier, symbole de la réconciliation du Créateur avec ses créatures.

Noë et sa famille sortent de l'arche. La terre sera bientôt repeuplée.

A l'œuvre, Satan, puisque Dieu veut bien te livrer encore l'humanité comme une proie à dévorer!



CHAPITRE II

Magie et Sabéisme

La fable de Noë. — Le diable a-t-il planté la vigne ? — Histoire de Cham et de ses rapports avec le diable. — Cham noueur de *l'aiguillette* et prince des sorciers. — Origine de la magie naturelle et de la magie noire. — Satan architecte de la tour de Babel. — Le Sabéisme. — Le diable et Zoroastre. — Légende orientale. — Histoire merveilleuse de la naissance d'Abraham. — Le *Sépher*, livre de magie attribué à Abraham. — Aventures de ce patriarche avec le diable. — Abraham fut-il idolâtre? — Joseph en Egypte. — Le diable lui enseigne à expliquer les songes. — La légende de Moïse, sorcier et prestidigitateur. — Le diable et le veau d'or. — Les faux prophètes. — Le diable, Balaam et son âne. — Baal et Moloch. — Triomphe de Satan, etc., etc.

L'histoire de Noë semble calquée sur les anciens récits mythologiques de l'extrême Orient que Moïse dut connaître par les prêtres égyptiens qui furent ses premiers maîtres : plusieurs auteurs voient dans ce patriarche la personnification de l'espèce humaine aux

époques les plus reculées, et la palyngénésie abonde, à ce sujet, en systèmes contradictoires autant qu'ingénieux.

Mais pour ne pas perdre de vue Satan, le héros de notre histoire, nous devons nous restreindre à la tradition biblique qui seule nous présente le diable toujours acharné à la perte de l'homme.

L'Écriture dit donc que Noë, après être sorti de l'arche, planta la vigne et qu'ayant bu de la liqueur de cette plante dont il ne connaissait pas la force, toujours par les perfides conseils du grand tentateur, il se trouva ivre, et s'endormit dans une posture indécente.

Cham, son troisième fils, l'ayant vu dans cet état, alla chercher ses autres frères Sem et Japhet, qui s'empressèrent de couvrir la nudité de leur père : Cham se livra à des railleries.

A son réveil, Noë instruit de ce qui s'était passé bénit Sem et Japhet et maudit Cham dont l'extérieur changea tout à coup. Ses yeux devinrent rouges, son teint prit la couleur d'ébène.

Ce fait raconté dans la Bible a donné lieu à des interprétations très singulières et très curieuses.

On prétend que Cham, à l'instigation du diable, et malgré la défense qui avait été faite par Noë à ses enfants de voir leurs femmes, pendant le temps qu'ils

seraient dans l'arche, eut commerce avec son épouse, qui devint mère de Chanaan : cette infraction à l'autorité paternelle attira sur cet enfant la malédiction divine, et a procuré à tous les peuples de la zone torride la couleur noire qui les distingue des autres races.

Quelques auteurs disent, et Bérose est de ce nombre, que Cham détestait son père, parce qu'il s'en voyait moins bien traité que ses autres frères, ou parce qu'il craignait qu'il n'eût d'autres enfants qui amoindriraient l'héritage : ils ajoutent qu'ayant trouvé un jour le vieillard pris de vin, il s'en approcha doucement, toucha du doigt ses parties sexuelles et les fit tomber par une force magique communiquée par le diable. Noë s'aperçut, à son réveil, qu'il était eunuque, et il maudit Chanaan, fils de Cham, suivant les coutumes antiques de punir les enfants pour les fautes de leurs pères.

Voilà donc Cham établi inventeur, avec l'aide de Satan, du *nouement de l'aiguillette*, procédé de magie et de sorcellerie dont nous aurons souvent occasion de parler.

Des rabbins accusent Cham d'avoir déshonoré la couche de son père, et ils ajoutent qu'il enseigna aux hommes des doctrines abominables. Ces monstruosités lui attirèrent un châtiment terrible ; il fut emporté par le diable, à la vue de ses disciples.

Bérose prétend que Cham est le même que Zoroastre; et le moine Annius, de Viterbe, dans ses notes au texte supposé de cet écrivain, pense que cet impudique jeune homme pourrait bien être le prince des démons incubes, le dieu Pan des anciens.

Kircher dit que c'est le Saturne des Grecs et l'Osiris des Égyptiens, et qu'il fut adoré sous le nom de Jupiter-Ammon.

Cham fut, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur de la magie noire ou diabolique, enseignée par Satan, et pratiquée sous son influence : c'était l'art d'évoquer les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère pour faire des choses surnaturelles.

Il y avait aussi aux époques primitives une autre espèce de magie qu'on appelait naturelle, et qui n'était qu'une connaissance des causes physiques plus étendue que celle du vulgaire ignorant, qui a coutume de regarder comme des prodiges les choses dont on ignore la cause. Ceux qui avaient des connaissances supérieures aux lumières ordinaires n'étaient pas fâchés qu'on les crût inspirés des dieux, même en commerce avec les diables; de là tant de prétendus prodiges attribués aux bons et aux mauvais génies.

Cham fut probablement un peu physicien, naturaliste et astrologue. Le prestige de la superstition et de la

peur s'attacha à son nom et lui attira la mauvaise renommée qui lui fut faite par Moïse.

Pour ce qui concerne l'effet terrible produit par la malédiction de Noë sur son fils, on ne doit pas y croire plus qu'aux tonneaux des Danaïdes et au rocher de Sisyphe, et nous devons proclamer Cham tout à fait innocent de l'infériorité morale et physique de la race nègre. Les causes de cette dégénérescence résident ailleurs, le diable lui-même n'y est pour rien, car tous les Africains prétendent que les démons sont blancs, contrairement à la tradition européenne.

Satan, disent les commentateurs du Thalmud, satisfait d'avoir perverti Cham et d'avoir attiré la malédiction divine sur Chanaan et toute sa race, continua avec une ardeur infatigable sa mission infernale, mais la famille du patriarche Noë multiplia comme les oiseaux du ciel, et les hommes devinrent si nombreux que les plaines de Sennaar ne suffirent plus à contenir les diverses tribus. Le tentateur avait vainement appelé à son aide ses plus habiles démons; il n'y avait plus moyen de tenir la famille humaine sous les réseaux sataniques.

Il suggéra donc à quelques chefs la pensée de se séparer pour se partager l'univers et former des nations; il leur conseilla en même temps de bâtir, pour marquer leur point de départ, une tour dont le sommet s'élève-

rait jusqu'aux cieux, et dont la masse indestructible éterniserait leur mémoire chez les nations futures.

Ils construisirent alors la fameuse tour de Babel cent quinze ans après le déluge universel. Josèphe croit qu'elle fut bâtie par Nemrod ; dom Calmet a donné le profil de cette tour, élevée jusqu'à onze étages. Le livre du savant rabbin Jaléus nous apprend que la tour de Babel avait 27,000 pas de hauteur, *ce qui est bien vraisemblable*, dit malicieusement Voltaire.

Saint Jérôme, plus modeste, ne lui donne que 20,000 pieds ; le patriarche Alexandre Eutychès assure, dans ses *Annales*, qu'elle fut bâtie par soixante-douze hommes, tous fils ou petits-fils de Noë, qui vivait encore.

D'après la tradition, la construction de la tour de Babel fut l'époque de la confusion des langues. Un poëte juif, Emmanuel, explique, à propos de cette confusion, dans un de ses sonnets, comment le mot *sac* est resté dans toutes les langues :

« Ceux qui travaillaient à la tour avaient, dit-il, « comme nos manœuvres, chacun un sac pour ses pe- « tites provisions ; quand le Seigneur confondit leurs « langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'en- « fuir et demanda son *sac* ; on ne répétait partout que « ce mot ; c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les « langues qui se formèrent alors. »

Le diable fut-il réellement l'architecte de la tour de Babel et mit-il en principe la maxime devenue depuis si fameuse : *Diviser pour régner?* Les commentateurs du Thalmud, les démonographes, n'osent pas trop l'affirmer, et ils ont raison, car Satan n'était alors comme aujourd'hui qu'un mot inventé pour effrayer.

D'ailleurs, quel intérêt aurait-il pu trouver à la dispersion des hommes, qui lui appartenaient tous, au point de vue des croyances religieuses? ils pratiquaient déjà, non-seulement la magie naturelle, mais encore la magie dite diabolique.

Il est de toute évidence que les hommes, en se multipliant et en occupant de plus vastes contrées, se civilisèrent, se créèrent des besoins et obéirent à de nouvelles aspirations. Ils trouvèrent dans l'harmonie de la nature, dans l'admirable ensemble de la création, un perpétuel témoignage de la puissance divine; mais au lieu de chercher à connaître le Tout-Puissant par la raison, l'amour et la reconnaissance, chacun se forgea une vaine idole sur sa propre ressemblance, pour la faire servir plus sûrement à ses passions, ou plutôt, comme a dit le poëte Lucain : *La peur fit les dieux.*

De plus, il s'établit des relations commerciales entre les diverses nations, et la magie, dont l'invention est attribuée par Cassien à Jared, quatrième fils de Cham, précéda le culte des idoles.

L'homme, dans ses premières tentatives, fut guidé, non point par le diable, comme le prétendent les thalmudistes, mais par les animaux et l'évolution des astres. Les naturalistes ont démontré que la manière dont la plupart des oiseaux construisent ou plutôt placent leur nid, indique si la saison sera froide, chaude, sèche ou humide ; le coq par son chant, les poules par leurs cris annoncent l'orage ; les bêtes sauvages sortent de leurs repaires aux approches de la tempête.

Ces signes révélateurs durent frapper l'imagination des premiers hommes, plus livrés que nous à la contemplation de la nature, de sorte qu'ils érigèrent bientôt en théories leurs observations de chaque jour ; émerveillés de l'éclat scintillant des étoiles, ces sentinelles du ciel, comme dit Mahomet, pleins d'admiration pour le soleil dont les rayons éclairaient et fécondaient la terre, ils adorèrent les astres, et ce culte fut le premier de tous ; ils en firent des êtres animés.

Mais l'astronomie conduisit à l'astrologie, inventée par Cham, disent les rabbins, et enseignée par le diable, dit le commissaire Delamarre, dans son *Traité de la police*. De l'astrologie au sabéisme, il n'y avait qu'un pas, il fut bientôt franchi. Le sabéisme consistait à adorer non-seulement les astres, mais encore les éléments.

Ceci n'a pas grand rapport au diable, prince des

ténèbres, et par conséquent peu ami du soleil et même des étoiles. Il n'en est pas de même de la magie ou art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir de l'homme, avec l'aide du démon, en employant certaines cérémonies.

La magie est si ancienne qu'il n'est guère possible d'en découvrir l'origine ; Avitus, dans son poëme du *Péché originel*, en fait remonter l'existence aux premiers hommes.

« Un sot orgueil, dit-il, et le désir de trop savoir avaient perdu nos premiers parents et faisaient de leur race une race corrompue ; les enfants d'Adam, héritiers de sa curiosité malheureuse, cherchèrent bientôt à connaître l'avenir par des moyens coupables ; ils consultèrent les astres, tirèrent des horoscopes et inventèrent la magie. »

Le poëte Avitus se montre beaucoup trop sévère envers les premiers hommes, qui ne firent que suivre les impulsions de la nature en adorant ce qui leur semblait une source de biens, et quelques-uns ce qui leur semblait une cause de mal.

La magie remonte au commencement du monde, dit un auteur, et Cham n'en fut que le conservateur, puisque Dieu n'envoya le déluge que pour purger la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient ; mais Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils

Misraïm qui, pour les grandes merveilles qu'il opérait, fut appelé Zoroastre, réputé le premier et le plus ancien des magiciens. Justin dit que ce Zoroastre régnait dans la Bactriane cinq mille ans avant la guerre de Troie.

Voici la version d'un historien Arabe traduite par l'Anglais Hyde.

Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète :

— Donnez-moi un signe.

Aussitôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre si haut et si gros que nulle corde ne pouvait ni l'entourer, ni atteindre sa cime. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre.

Quatre mages jaloux de ce triomphe empruntèrent au portier royal la clef de la chambre du prophète et jetèrent parmi ses livres des os de chien et de chat et des drogues dont se servent les magiciens; puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi fit ouvrir la chambre, trouva les maléfices, et le prophète fut condamné à être pendu.

Au moment du supplice, le plus beau cheval du roi tomba malade ; ses quatre jambes rentraient dans son corps tellement qu'on n'en voyait plus vestige.

— Je guérirai le cheval, s'écria Zoroastre, pourvu qu'on ne me pende pas.

L'accord étant fait, une jambe sortit du ventre.

— Grand roi, dit le prophète, je ne vous rendrai pas la seconde jambe, si vous n'embrassez ma religion. — J'y consens, dit le monarque.

Les autres jambes sortirent aussi et firent des prosélytes de tous les courtisans.

Un voyageur français, qui a écrit une Vie de Zoroastre, dit qu'il se mit à rire aussitôt qu'il fut né, et que le prince des magiciens, ayant voulu le couper en deux, sa main se dessécha. On le jeta dans le feu, qui se changea pour lui en bain d'eau rose. Enfin, il fut rendu, dit Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, à sa mère Dodo ou Dodu, femme excellente entre toutes les femmes.

Les cabalistes confondent Zoroastre avec Japhet, les démonomanes avec Cham ; les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noë, ce qui prouverait que le diable ne perdit pas de temps à propager la magie chez les premiers hommes.

« Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le *comte de Gabalis*, était fils du Salamandre Oromasis et de Vesta, femme de Noë; il vécut douze cents ans, après quoi il fut enlevé par son père; sa naissance paraîtrait un outrage pour Noë; mais les patriarches tenaient à



grand honneur d'être pères putatifs des enfants que les esprits voulaient bien avoir avec leurs femmes.

« Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome, et le feu sacré que les vierges consacraient avec tant de joie sur son autel, brûlait en l'honneur du Salamandre, son amant.

« Oromasis apprit à Zoroastre le nom du Tout-Puissant. »

« Telles ont été, dans toute la terre, dit Voltaire, toutes les histoires des anciens temps ; c'est la preuve de ce que nous avons dit souvent, que la fable est la sœur aînée de l'histoire. Je voudrais, ajoute le même auteur, que, pour notre plaisir et pour notre instruction, tous les grands prophètes de l'antiquité, les Zoroastre, les Mercure-Trismégiste, les Abaris, les Numa..., etc., revinssent aujourd'hui sur la terre, et qu'ils conversassent avec les philosophes les moins savants de nos jours, qui ne sont pas les moins sensés ; j'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure. »

A côté de Zoroastre vient se placer le grand nom d'Abraham, le plus célèbre des patriarches de la Bible. Les Orientaux ne racontent pas son histoire comme nos Livres saints ; ils disent que Nemrod, régnant à Babylone, apprit de ses devins qu'il devait naître un enfant de qui il aurait tout à craindre.

Il ordonna sur-le-champ à tous les maris de se séparer de leurs femmes, et il commit des gardes chargés de l'exécution de cet arrêt. Cependant Azar, l'un des principaux seigneurs, trouva moyen de passer une nuit avec sa chère Adna (1), et le lendemain les devins dirent au roi que l'enfant venait d'être conçu.

— Qu'on mette à mort tous les enfants mâles qui naîtront dans l'année, s'écria Nemrod.

Adna, qui ne portait aucun signe de grossesse, s'en alla un jour dans une grotte écartée et accoucha d'Abraham ; elle allait tous les jours visiter son enfant pour l'allaiter, et le trouvait occupé à téter ses deux pouces, dont l'un lui fournissait du lait et l'autre du miel.

Devenu grand, il fit des miracles, et Nemrod, excité par ses devins, le fit jeter dans une fournaise ardente, qui se changea en fontaine, de sorte qu'Abraham ne prit qu'un bain.

Suidas et Isidore attribuent à Abraham l'invention de l'alphabet et de la langue des Hébreux. Les Guèbres croient que ce patriarche est le même que leur Zoroastre, c'est-à-dire l'ami du feu, à cause de l'aventure de la fournaise.

Josèphe dit qu'il régna à Damas où il tirait des

(1) La mère d'Abraham est appelée *Emtelaï* dans le *Thalmud.*

horoscopes et pratiquait les arts magiques des Chaldéens.

Les rabbins le font auteur d'un livre de l'*Explication des songes*, que Josèphe avait étudié.

Les Arabes lui attribuent le *Sépher*, livre cabalistique sur l'origine du monde, que Vossius s'étonnait de ne pas voir parmi les livres canoniques (1).

Abraham connaissait l'aruspicine, et il enseignait une prière qui empêchait les pies de manger les semailles. Des savants le constituent juge à la porte de l'enfer, tandis que la Bible et l'Evangile placent les élus dans son sein.

Les traditions musulmanes lui attribuent plusieurs aventures avec le diable.

Il voulait, dit une légende orientale, apprendre ce que c'était que la résurrection : Dieu lui commanda d'aller se promener sur le rivage de la mer; le diable se présenta à lui sous la figure d'un homme tout confus et lui parla de ses doutes au sujet de la résurrection.

« — Quel sujet raisonnable pouvez-vous avoir de douter ainsi, dit Abraham, celui qui a pu tirer toutes

(1) Ce livre, qui n'est autre que le *Jetziraz*, contient de la magie et de l'astrologie ; il fut imprimé à Paris en 1552, à Mantoue en 1562, à Amsterdam en 1642; il a été traduit en latin par Postel.

les parties du corps du néant, saura fort aisément les retrouver dans la nature pour les rejoindre. »

Dieu, dit l'Alcoran, adressa ensuite ces paroles à Abraham :

« — Prenez quatre oiseaux ; mettez-les en pièces et portez-en les parties diverses sur quatre montagnes séparées ; appelez-les ensuite, et ces oiseaux viendront tous quatre vers vous. »

Abraham prit une colombe, un coq, un corbeau et un paon, il les mit en pièces, en fit un partage exact et les mêla tous ensemble. Après quoi, tenant à la main les quatre têtes qu'il avait réservées, il les appela séparément par leurs noms et chacun d'eux revint aussitôt se rejoindre à sa tête et s'envola (1).

Cette histoire est probablement prise du Sacrifice des oiseaux dont il est parlé dans la Genèse (2), mais on a pu déjà remarquer que les interprètes musulmans savent sur les histoires saintes beaucoup plus de particularités que Moïse ne nous en a voulu déclarer. Qui sait, après tout, si les Orientaux ne connaissent pas mieux que nous la réalité des récits bibliques ?

De ces récits, où la fable se trouve mêlée à l'histoire, il est permis de supposer qu'Abraham s'adonna aux sciences occultes et qu'il fut par conséquent un des

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 15 et 16.
(2) Chapitre 15.

plus illustres adeptes du diable, et pourtant les historiens dits sacrés disent qu'à l'époque où l'idolâtrie envahit définitivement toute la terre, Dieu appela Abraham et le sépara des autres nations, afin de se créer un peuple particulier, au milieu duquel son nom demeurerait connu, son culte exclusivement pratiqué, et le culte de Satan abhorré : ceci se passait, disent plusieurs auteurs, environ mille ans après le déluge et deux mille trois cents ans avant la venue du Messie.

« Le fait seul de cette séparation, dit l'abbé Lecanu (1), indique l'époque précise de l'invasion de l'idolâtrie : mais il y a des indices plus positifs. Peu de temps après son entrée dans la terre promise, trente ans avant la naissance d'Isaac, Abraham, dit l'Écriture, se trouva en rapport avec Saadick, roi de Jérusalem, prêtre du Dieu très haut, offrant du pain et du vin. Cette double observation n'est pas faite sans dessein ; le Dieu très haut était donc encore connu sur la terre et avait des prêtres qui l'honoraient exclusivement !

« Il avait donc à côté de lui et concurremment avec lui et au-dessous de lui d'autres dieux qui avaient des prêtres ; il y avait donc d'autres offrandes moins innocentes et un culte moins pur ; le polythéisme, avec ses pratiques, était donc implanté dès lors sur la terre ! »

(1) *Histoire de Satan*, p. 81.

Oui, le culte des faux dieux dominait, et Satan, le terrible instigateur de la révolte des légions célestes ; Satan vaincu, terrassé, plongé dans les abîmes, était sorti en triomphateur du bagne souterrain. Il devint le ministre de la tentation vis-à-vis de l'homme, l'instigateur du mal.

Ici se place une objection. Pourquoi Dieu créa-t-il l'homme dans un état d'imperfection telle qu'il céda aux suggestions de l'appui infernal? Pourquoi le Tout-Puissant permit-il au redoutable banni de souiller son chef-d'œuvre? Pourquoi plus tard livra-t-il à l'ennemi irréconciliable de la race humaine toutes les nations, à l'exception de quelques tribus juives? Pourquoi laissa-t-il le culte monstrueux des idoles s'établir aux lieux mêmes où on n'aurait dû voir que ses propres autels?

C'est un dogme incompréhensible, disent les théologiens ; il faut croire et ne pas discuter. Nous ne saurions admettre ce qui répugne à notre raison, ce que nous ne pouvons comprendre, ce qui nous paraît contraire à la conduite qu'un bon père doit tenir envers ses enfants.

Nous n'avons pas à rechercher le sens philosophique de ce dogme; ce travail, superflu pour les lecteurs instruits, ne saurait avoir le moindre charme pour les autres

La préférence donnée à Abraham n'empêcha pas ses descendants de se livrer aux pratiques de l'idolâtrie. Un siècle après la mort de ce patriarche réputé saint parmi les saints, nous trouvons Jacob fuyant de chez Laban avec sa femme Rachel qui emporte les idoles de son père. Laban vient réclamer ses dieux; Rachel les cache sous de la litière et s'assied dessus pour les dissimuler. Laban ne trouve rien et les idoles restent en la possession de sa fille.

Laban était donc idolâtre, bien qu'il connût le Seigneur et jurât par son nom, et il avait sous sa tente des divinités spéciales; la *Genèse* ne laisse aucun doute à cet égard.

Du reste, des monuments qu'on croit antérieurs à Abraham montrent le culte d'Ammon-Ra, de Neil, de Phta, d'Osiris, établi avec toute la pompe orientale. Les prêtres n'y voyaient que des images astronomiques du vrai Dieu, mais le peuple adora réellement les astres, trompé par les prêtres qui faisaient un mystère de leur foi, et servaient ainsi les desseins du diable.

Nous voici à l'époque où les enfants d'Abraham se réfugient en Egypte pour échapper à la famine.

L'histoire de Joseph et l'explication des songes de Pharaon par le jeune Israélite est trop connue pour que nous entrions ici dans des détails dont le moindre mérite serait celui de la nouveauté. Il serait aussi su-

perflu de parler de Moïse et de la lutte qu'il soutint avec les magiciens du roi, qui imitèrent, par l'influence satanique, les prodiges qu'il avait produits par la puissance et l'inspiration divines. Ce combat de prestidigitation prouve, du moins, que les sciences physiques avaient déjà fait de très grands progrès. Les Egyptiens, dit la Bible, adoraient le soleil lorsque Joseph arriva à Memphis. Ils avaient des devins qui expliquaient les songes, d'autres qui pratiquaient l'art de deviner par le moyen d'une coupe; Joseph lui-même laissa croire à ses serviteurs que sa coupe lui servait à deviner les choses les plus cachées.

La merveilleuse histoire de Moïse suffirait seule pour prouver que les Israélites ne tardèrent pas à se plonger dans les désordres de l'idolâtrie. Le diable n'eut qu'à désirer, à parler, et l'œuvre du Tout-Puissant se trouva détruite.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, le petit Moïse, qu'on devait exterminer comme tous les enfants mâles de sa nation, fut exposé sur le Nil par sa mère et sauvé par la fille du Pharaon, qui le fit élever.

A quinze ans, dit une légende orientale, il fut obligé de fuir la colère du roi, qui avait ordonné de lui trancher la tête; le bourreau le frappa, mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre, et

l'archange Michel le conduisit hors des frontières de l'Egypte.

Il parcourut l'Ethiopie, le pays de Madian, et Dieu lui ordonna ensuite d'aller faire des miracles à la cour du Pharaon.

Il partit, et arrivé en Egypte avec son frère Aaron, ils entrèrent dans le palais du roi, qui était gardé par deux énormes lions.

Moïse les toucha de sa verge, et les deux lions, humblement prosternés, léchèrent ses pieds.

Le Pharaon, étonné, fit venir les deux étrangers en présence de ses magiciens, et il y eut assaut de miracles.

Ce fut alors que Moïse couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez les habitants des lions, des loups, des ours, des tigres qui mangeaient les enfants. On connaît les autres plaies de l'Egypte qui mettent Moïse au rang des magiciens et des plus grands faiseurs de miracles.

Le diable aurait bien pu coopérer pour une large part à toutes ces calamités.

Moïse passa ensuite la mer Rouge à pied sec avec tous les Hébreux adorateurs d'Isis, d'Osiris et autres faux dieux En effet, Moïse adressa cette question à Dieu, lorsqu'il l'envoya vers son peuple : « — Je vais « aller trouver les fils d'Israël et leur dire : — Dieu

« m'envoie vers vous.— S'ils me demandent le nom de « ce Dieu, que leur répondrai-je (1) ? »

Les fils d'Israël étaient donc tombés dans le polythéisme égyptien et avaient abandonné le culte du dieu d'Abraham et de Jacob.

Il paraît même que les élus du Tout-Puissant se livraient aux pratiques de l'idolâtrie la plus abjecte, car la Bible dit que pendant le colloque de Moïse avec Dieu, sur le Mont Sinaï, ils fabriquèrent une idole qui avait la forme d'un taureau et qu'ils se mirent à danser tout autour en chantant :

« Voilà vos dieux, Israël, voilà vos dieux qui vous « ont retirés de la terre d'Égypte. »

Le législateur dut prendre les mesures les plus sévères : Dieu fit dire à son peuple par Moïse :

« Vous n'aurez d'autre Dieu que moi, vous ne « ferez aucune image ou représentation d'hommes, « ni de choses qui sont au firmament, sur vos têtes ou « sur la terre, ou dans les eaux sous vos pieds, dans « le but de leur rendre quelque adoration ou quelque « hommage que ce puisse être (2). »

Satan avait conquis le peuple de Dieu, et Moïse lui-même se livrait à certaines pratiques évidemment empruntées au paganisme; l'histoire du serpent d'airain,

(1) *Exode*, ch. III, 63.
(2) *Ibid.* 32, 4.

de la source miraculeuse démontrent que le grand législateur était très versé dans la prestidigitation des magiciens qu'il avait fréquentés à la cour de Pharaon. D'ailleurs son Dieu cruel, impitoyable, ressemble beaucoup aux divinités de Tyr et de Memphis, et les commentateurs de la Genèse ne sont pas encore parvenus à expliquer d'innombrables incompatibilités éparses dans le code religieux du législateur des Hébreux.

Il avait même commis quelque faute grave puisque Dieu ne lui accorda pas le bonheur d'entrer dans la terre promise ; il avait cent vingt ans, dit Voltaire, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* (1), lorsqu'il fut averti de se préparer à la mort.

Alors, le mauvais ange Samaël l'assista, se réjouissant de pouvoir emporter son âme en enfer; mais Michel le bon ange accourut aussitôt et se mit à pleurer.

« Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais ; Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place. »

Bientôt il mourut, et son âme fut enlevée au ciel malgré les efforts des mauvais anges.

Josué fit en effet la conquête d'une partie de la terre promise; mais ce pays était livré aussi bien que

(1) Tome 1er, pag. 306.

l'Égypte, la Phénicie, la Perse et tout l'Orient à l'idolâtrie et à la superstition; il est dit, dans les *Nombres*, chapitre 23, que Balac, roi de Moab, avant d'entreprendre la guerre contre Israël, fit venir Balaam pour maudire ses ennemis.

C'était un fameux sorcier madianite qui vivait vers l'an du monde 2525. Ce sorcier, qui adorait en même temps Dieu et le diable, reçut du Seigneur une défense précise de se rendre à cette invitation. Cependant les présents magnifiques du roi l'avaient séduit, et poussé aussi par le diable, il se rendit à son camp.

On sait que l'ange du Seigneur arrêta son âne, qui lui parla; Balaam, effrayé (on le serait à moins), promit de faire ce que commanderait le Seigneur, et, au lieu de malédiction, il prononça une magnifique prophétie sur les destinées glorieuses du peuple de Dieu.

Le diable, ainsi trompé par le faux prophète, se vengea en le livrant aux Hébreux, qui le tuèrent après leur victoire.

Les descendants de Chanaan avaient des magiciens, des devins, des enchanteurs, des nécromanciens, qui évoquaient les morts; ils immolaient des victimes humaines à Baal et à Moloch, divinités des Tyriens et des Ammonites. Satan semblait se multiplier pour anéantir jusqu'au nom du vrai Dieu, et il y réussit à tel point que le Tout-Puissant, irrité des crimes odieux de So-

dome et de Gomorrhe, engloutit les deux villes sous une pluie de feu; il ne s'y trouva qu'un seul juste, nommé Loth par l'Écriture.

Ces abominables excès, commis par une génération corrompue, auraient dû rendre l'Eternel beaucoup plus sévère envers Satan, qui avait déjà tant abusé de la liberté de tenter et de pervertir l'espèce humaine. Les desseins de sa Providence décidèrent autrement et le Roi des enfers, soit qu'il se jugeât inexpugnable, soit que les hommes se montrassent très dociles à ses mauvaises suggestions, pervertit toutes les pensées et tous les cœurs; Dieu lui livra le juste par excellence; nous allons raconter cette magnifique et sombre légende de l'Orient.

CHAPITRE III

Le Diable et le Peuple de Dieu

Histoire de Job livré au diable. — Invasion de magiciens. — Evocation de l'ombre de Samuel. — Le roi David affilié au diable. — Le roi Salomon enchanteur. — Livres de magie qu'on lui attribue. — Les *véritables clavicules*. — Le temple de Jérusalem. — Liberté des cultes établie par Salomon. — Lamentations des prophètes. — Les prophètes étaient-ils sorciers? — La *cabale* des juifs. — La *mercava*. — *Oromaze* et *Arimane*. — Généralité du principe du bien et du mal. — Les mystères phéniciens. — Le diable après la naissance du Christ. — Tentation de Jésus par Satan. — Le diable et les pourceaux. — Simon le magicien et saint Pierre. — Un chien qui parle. — Satan chez Pilate. — Satan et Judas Iscariote. — Domination universelle du diable.

Tout le monde connaît l'histoire de Job qui, sous le rapport littéraire, est sans contredit l'œuvre la plus remarquable de l'antiquité : c'est l'épopée des douleurs humaines.

Le récit commence par une peinture de la vie patriarcale :

7.

« Un homme était dans la terre de Hus, nommé Job, et cet homme était simple et droit et craignant Dieu.

« Sa possession fut de sept mille brebis et de trois mille chameaux ; il eut cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses, et une famille de serviteurs extrêmement nombreuse...

« Or, un jour, les fils de Dieu étaient venus pour se tenir devant le Seigneur, et parmi eux se présenta Satan.

« Le Seigneur lui dit : — D'où viens-tu ?

« Il répondit : — J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue. »

Voilà donc le grand tentateur admis au tribunal du Tout-Puissant, où il peut formuler ses accusations et exhaler ses haines. Il traite d'égal à égal avec le Très-Haut ; ses triomphes l'ont rendu audacieux jusqu'à l'insolence. La terre, avec ses crimes et ses douleurs, lui semble un assez grand blasphème, et il croit que, pour triompher de Dieu, il suffit de dire qu'on l'a vue.

« Le Seigneur lui demande :

« — As-tu considéré mon serviteur Job qui n'a pas son semblable sur la terre, homme simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal ? »

Et il lui permet de frapper Job dans sa famille et dans ses biens : le tentateur se met immédiatement à l'œuvre...

Toutes les calamités tombent sur le patriarche ; il perd ses enfants, ses troupeaux, tous ses biens, et il s'écrie avec résignation :

« Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. »

Satan, vaincu, se présente de nouveau devant Dieu, qui lui dit :

« As-tu vu mon serviteur Job? Tu m'as soulevé contre lui pour me le faire affliger en vain. »

Satan répond :

« — La chair seule peut payer le prix de la chair, et l'homme donnera tous ses biens pour conserver sa vie ; si tu étends ta main et si tu touches son visage, tu verras s'il te bénit encore en face.

« — Voilà qu'il est dans ta main ; cependant conserve-lui la vie. »

Cette scène entre Dieu et Satan est admirable, et Gœthe l'a presque littéralement copiée dans le début de son poëme de *Faust*, dont nous aurons occasion de parler.

« Satan, dit la Bible, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, frappa Job d'un abominable ulcère de la plante du pied jusqu'au sommet de la tête ; Job râclait la sanie de ses plaies, et il était assis sur un fumier. »

Sa propre femme, ceux de ses amis qu'il croyait les plus dévoués, viennent l'insulter ; roi des enfers, tu vas triompher de ce grand représentant des victimes

de la persécution... Non... Job est résigné jusqu'à la mort, et Dieu, satisfait de sa fidélité invincible, vient lui-même le consoler.

Il faudrait citer le livre de Job en entier pour en faire apprécier toutes les beautés primitives ; mais nous devons nous restreindre à cette simple analyse, qui nous suffira d'ailleurs pour démontrer combien grand et invétéré était le culte satanique chez les Juifs, importateurs de toutes les croyances égyptiennes. On comptait à Samarie plus de quatre cents magiciens, du temps du prophète Elie, et le roi Jéhu en fit massacrer un grand nombre.

Le roi Saül, dit la Bible, alla trouver une nécromancienne, qui évoqua l'ombre du prophète Samuel. Menasseh-Ben-Israël, dans son second livre de la *Résurrection des morts*, prétend que la pythonisse ne pouvait pas forcer l'âme de Samuel à rentrer dans son corps et que le fantôme qu'elle évoqua était tout simplement un fantôme revêtu de la forme du prophète ; mais il y a une circonstance fort embarrassante, c'est que Samuel dit au roi :

« Pourquoi troublez-vous mon repos, en me forçant à remonter sur la terre ? »

Quelques auteurs prétendent que ces mots *remonter sur la terre* sentent le diable à pleine gorge.

Le saint roi David était aussi affilié aux sectes sata-

niques ; les Orientaux disent que ce souverain-prophète se faisait obéir des poissons, des oiseaux et des pierres ; ils ajoutent que le fer qui passait par ses mains s'amollissait et que les larmes qu'il versa pendant les quarante jours qu'il pleura son péché faisaient naître des plantes et éclore des fleurs.

Adam, disent les musulmans, donna soixante ans de la durée de sa vie pour prolonger celle de David, à qui Dieu révéla de grandes prospérités dont plusieurs rois de Perse devaient jouir.

Saül ne fut qu'un adepte infime à côté de son fils Salomon. Les philosophes, les botanistes, les devins, les sorciers, les nécromanciens, le regardent comme leur patron. Les légendes orientales disent que Dieu, lui ayant donné la sagesse, lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles, et, entre ces dernières, la science longtemps réputée la plus sublime et la plus utile, celle d'évoquer les esprits et les génies et de leur commander.

Ce roi enchanteur avait, disent les cabalistes, un anneau chargé d'un talisman qui lui donnait un pouvoir absolu sur les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore ; il est renfermé dans le tombeau de Salomon, et quiconque le posséderait deviendrait maître du monde. Il ne reste que des

formules, des pratiques et des figures par lesquelles on peut acquérir, quoique imparfaitement, une partie du pouvoir que le grand magicien exerçait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans des livres attribués à ce prince, et surtout dans ses *Véritables clavicules,* petit volume très célèbre et rempli de conjurations, de formules magiques. On attribue encore à ce roi un traité de la *Pierre philosophale*, le *Livre des neuf anneaux*, le *Livre des trois figures des esprits et des sceaux qui chassent le démon* et un *Traité de nécromancie* adressé à son fils Roboam. Agrippa faisait grand cas de ces ouvrages, probablement parce que l'extraordinaire joue le principal rôle dans les œuvres de magie.

Les Pères de l'Eglise disent que Salomon fut le plus sage des rois d'Israël, et ils ont raison au point de vue de la civilisation et des relations commerciales, qu'il porta à un très haut degré; au point de vue du progrès littéraire, qui dut être très grand sous son règne, si l'on en juge par ses propres ouvrages. Mais ils ont tort de lui faire un crime d'avoir laissé à ses peuples la liberté des cultes; cette conduite, admirable pour le temps où il vécut, prouve bien plus que ses poëmes et ses constructions splendides, la grande sagesse dont il est un des symboles traditionnels.

On sait que Salomon, pour construire le temple du

vrai Dieu, demanda à Hiram, roi de Tyr et son voisin, non-seulement des cèdres du Liban, mais encore ses plus habiles ouvriers. Or, les Tyriens ne connaissaient ni n'adoraient le vrai Dieu ; les sujets d'Hiram, obligés de séjourner quelques années à Jérusalem, y pratiquèrent le culte de Baal et d'Astarté. Les Juifs ne se firent pas faute d'assister à ces cérémonies, ce qui excita la colère des prêtres.

Cependant, leurs plaintes étaient d'autant moins fondées que les Juifs pratiquèrent de tout temps l'idolâtrie, soit ostensiblement, soit en secret. Le prophète Ezéchiel, exilé dans la Babylonie, se transporte, en imagination, à Jérusalem, et le Seigneur lui dit :

« Fils de l'homme, percez la muraille du temple, et regardez ce qu'ils font.

« — J'ai regardé et j'ai vu les murs couverts de représentations idolâtriques, de reptiles, de quadrupèdes et de toutes sortes d'images offertes en adoration aux fils d'Israël !

« Les parois de la maison en étaient couvertes, et soixante-dix vieillards, des premiers de la nation, ayant à leur tête Jézonias, fils de Saphan, encensaient à l'envi ces idoles, et le temple était rempli de fumée d'encens.

« En ce moment, vers la grande porte, du côté de l'Aquilon, j'ai vu des abominations plus tristes encore :

il y avait là des femmes en pleurs qui célébraient les mystères d'Adonis.

« Puis dans l'atrium, entre le vestibule et l'autel, vingt-cinq personnes, le dos appuyé au temple et les regards fixés vers l'Orient, qui attendaient le lever du soleil pour lui adresser leurs adorations!! »

Les prophètes, est-il dit dans l'Ecriture, menacèrent au nom du Seigneur le peuple d'Israël d'une longue et dure captivité, mais le diable eut toujours de nombreux adeptes, même dans le temple du vrai Dieu ; Satan régnait sur toute la terre et il devait tenir principalement à pervertir la race d'Abraham : il réussit malgré les menaces des prophètes.

Il ne serait certes pas facile de compter les prophètes, devins et sorciers qui ont prédit le passé et divagué sur l'avenir chez toutes les nations de la terre. Les Juifs en avaient souvent des troupes de trois ou quatre cents qui fréquentaient des écoles où des maîtres habiles leur enseignaient le grand air des prédictions. C'étaient des politiques habiles très versés dans la science des probabilités, des poëtes enthousiastes et le plus souvent des visionnaires ; dans le nombre, il s'en trouve quelques-uns dont le patriotisme intelligent sut ranimer le courage des tribus captives sur les bords de l'Euphrate et qui furent pour les Juifs ce que fut Tyrtée pour les Grecs. A ce point de vue, l'étude des

prophètes est curieuse, même fort instructive, mais y chercher la prédiction toujours certaine des événements qui se sont accomplis depuis, c'est demander la réalité à des fictions poétiques.

Sans parler des poëtes profanes, il y a eu dans la religion chrétienne plus de *deux cent mille saints* dont plus de *cinquante mille* ont su deviner l'avenir. Chez tous les peuples et dans toutes les religions, un prophète est, en même temps, vrai ou inspiré par la divinité, pour ses sectateurs, faux ou inspiré du diable, pour ses ennemis. La Bible parle de plusieurs faux prophètes voués aux puissances infernales.

Les devins sacrés ou profanes étaient tous un peu magiciens et astrologues, et affiliés à une sorte de maçonnerie très mystérieuse qui avait pour base la *cabale :* d'après le savant Pic de la Mirandole ce mot, qui dans son origine hébraïque signifie tradition, est le nom d'un hérétique *endiablé* qui a écrit contre Jésus-Christ. Mais la cabale remonte à des époques beaucoup plus anciennes. Cette science merveilleuse, si l'on en croit les rabbins, affranchit ceux qui la possèdent des faiblesses de l'humanité, leur procure des biens surnaturels, leur communique le don de prophétie et l'art de changer les métaux en or, ou *pierre philosophale.*

Les Juifs conservent la cabale par tradition orale, et ils croient que Dieu la donna à Moïse au pied du mont

Sinaï, et que le roi Salomon y était très expert, parce qu'il faisait des talismans mieux que personne. Tostat, évêque d'Avila, dit que Moïse ne faisait ses miracles avec sa verge d'airain que parce que le grand nom de Dieu y était gravé.

La cabale juive se divise en deux parties principales : la *Mercava* et la *Bereshit*. La *Mercava* fait allusion par son nom au chariot mystérieux des prophéties d'Ezéchiel. *Bereshit* est choisi, dit l'abbé Lecanu, pour exprimer cet autre genre de cabale qui court après le merveilleux. Nous aurons à parler plus amplement de la cabale et des cabalistes dans les chapitres que nous consacrons au moyen âge. Ces indications sommaires prouvent jusqu'à l'évidence que le peuple d'Israël se livrait à l'idolâtrie et à toutes les superstitions, comme les autres peuples que Dieu avait, en quelque sorte, laissés à l'entière disposition de Satan.

Zoroastre, prophète et législateur des Perses, dont nous avons déjà parlé, avait aussi intronisé le roi des enfers dans les plus belles contrées de l'Orient, sous le nom *d'Arimane*, prince et source du mal, ennemi *d'Oromaze*, principe du bien. Mais, d'après les dogmes de Zoroastre, Oromaze est éternel, tandis qu'Arimane est créé et doit périr. Satan aussi fut créé, et on ne dit pas qu'il doive périr, à moins que ce ne soit avec l'humanité.

Ce principe du perpétuel dualisme du bien et du mal, du vrai et du faux, de Dieu et du diable, se retrouve chez tous les peuples, aux diverses périodes de civilisation. Cette lutte de deux principes presque égaux en puissance, était l'explication de toutes les choses de ce monde. Oromaze recevait des hommages et un culte, parce qu'il était bon ; Arimane, un culte et des sacrifices dissemblables, parce qu'il était méchant.

Déploye tes grandes ailes noires, ô archange foudroyé, du haut des airs contemple avec orgueil toute la terre qui semble t'appartenir et dont tu partages l'empire avec le vrai Dieu qui t'a laissé toute liberté d'action ici-bas.

Les Phéniciens ont inventé et propagé le culte et les mystères d'Adonis; les oracles deviennent tes interprètes, et la radieuse mythologie, couronnée de fleurs, suivie d'un cortége de dieux, de déesses, de devins et de sibylles, te prépare de nouveaux triomphes. Sur la terre tout est devenu dieu, excepté Dieu lui-même ; Apollon, Jupiter, Vulcain, Mars, Vénus, Isis, Sérapis prophétisent pour le compte de l'enfer. Neuf villes de l'Egypte, ce berceau de l'antique civilisation, adorent les crocodiles; le monde grec et romain n'a plus que des divinités imaginaires, tombées si bas dans l'estime publique, qu'on ne pense pas déshonorer les dieux en introduisant dans leurs rangs les tyrans et les scélérats.

Le sang humain coule et fume sur tes autels, ô archange déchu et maintenant triomphateur !! Moloch, Baal et les autres dieux, sous les noms desquels on t'invoque, demandent chaque jour de nouvelles victimes ! Baal l'implacable, à défaut d'autre sang, prend celui de ses prêtres ; il faut les orgies de l'impudicité et de la luxure pour honorer Moloch, le dieu de Tyr, de Sidon, de Samarie, de Carthage, pour fêter dignement Vénus, la déesse des Grecs et des Romains ; Vesta elle-même, la chaste Vesta du vieux Latium, cache d'affreux désordres dans son sanctuaire.

Voilà l'œuvre accomplie en ton nom, Satan ; la mythologie elle-même, si pure, si poétique à son origine, tombe dans des excès et des abominations qui l'ont rendue un objet de dégoût, de mépris et de risée ; les sibylles annoncent la venue d'un Messie, et déjà une brillante étoile luit au-dessus de la Judée, étoile dont la splendeur a attiré l'attention des mages adorateurs du soleil.

Le Rédempteur promis à Adam vient de naître dans une étable de Bethléem ; le paganisme se meurt ; mais comme toutes les religions condamnées fatalement à disparaître, il se livre à de nouveaux excès ; les rois et les prêtres s'empressent de couvrir la terre de temples et d'idoles afin de laisser aux générations futures des monuments de leur puissance et de leur splendeur.

Nous n'avons pas à retracer ici les grandes scènes de l'épopée chrétienne qui commence dans une crèche et finit sur un gibet ; la vie de Jésus de Nazareth es connue de tout le monde, et le livre publié récemment par M. Renan a soulevé tant de tempêtes que notre faible voix se perdrait au milieu des cris d'enthousiasme des uns et des malédictions des autres. Chose étrange, par une coïncidence qu'il suffit d'indiquer, le catholicisme et même le protestantisme agissent aujourd'hui comme agissait le paganisme au moment de la naissance du Christ : ils sont intolérants, superstitieux, sacrifiant le fond à la forme.....

Mais ne perdons pas trop de vue Satan, notre héros infernal, dont le rôle semble grandir à mesure que les obstacles surviennent.

Le Christ est né : le roi des enfers se transporte immédiatement au palais d'Hérode, le terrifie et lui suggère l'abominable dessein de faire massacrer tous les nouveaux nés de la Judée : cet arrêt est exécuté ; Jésus ne fait point partie de cette hécatombe, et la fuite en Egypte le préserve de la fureur royale. Satan se console de son échec en songeant qu'il a porté inutilement le deuil dans toutes les familles et plongé des milliers de mères dans la désolation.

Cependant Jésus arrivé à l'âge de sa virilité entreprend sa mission évangélique ; la foule se presse autour

de ce jeune docteur qui confond tous les prêtres, réjouissant les pauvres, les déshérités, en leur annonçant la régénération par l'amour et par l'égalité.

Jésus a reçu le baptême des mains de Jean dans les eaux du Jourdain : Satan, effrayé du danger qui menace l'idolâtrie, prend le régénérateur sur ses ailes et le porte sur la cime escarpée d'une montagne d'où il lui montre tous les royaumes de la terre, dont il lui promet la possession, s'il veut le reconnaître pour maître et l'adorer. Rien de plus dramatique et de plus grand que le dialogue qui s'établit entre Jésus et Satan, qui croit qu'il va triompher; ce récit, tel qu'il nous a été transmis par les évangélistes, a toute la majesté, toute l'ampleur de l'épopée.

Satan abandonne sa proie en frémissant de rage... Posons ici une simple objection à la tradition évangélique.

Comment le Tout-Puissant permit-il au prince des ténèbres de tenter son fils comme un simple mortel? Comment livra-t-il le juste au fourbe tentateur qui trompa la première femme, et flétrit ainsi la race humaine au premier jour de la création?

Pourquoi n'envoya-t-il pas des légions d'anges chargés d'écraser le prince du mal et de le rejeter tout mutilé au fond des enfers?

Mystère impénétrable! répondent les théologiens...

Selon nous, la tentation de Jésus par Satan n'est qu'une image des combats que les passions livrent à l'humanité ; c'est une de ces allégories poétiques qui émaillent les vieux récits de l'Orient.

Jésus fait aussi des miracles qui dépassent les prodiges des prêtres des faux dieux, il guérit les paralytiques, les aveugles, les sourds, les lépreux, marche sur l'eau, et délivre des démoniaques ou possédés du diable.

Il rencontre un jour, dit l'Evangile, un homme furieux, qui brisait toutes ses chaînes, et vivait dans les tombeaux.

A l'approche de Jésus, ce possédé du démon trembla et s'écria :

« Pourquoi viens-tu nous tourmenter avant le temps ?

« — Comment te nommes-tu, dit le Christ ?

« — Je me nomme Légion, dit l'esprit infernal, puisque nous sommes plusieurs. »

Et il conjurait le Christ de leur permettre d'entrer dans un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur le rivage : Jésus le leur ayant permis, les pourceaux emportés d'une soudaine fureur coururent se précipiter à la mer, et le malade fut guéri.

Tel est le récit des évangélistes, récit qui ferait supposer que Jésus, pendant son séjour en Egypte, fut

initié aux secrets des prêtres et des savants de Memphis très versés dans l'astronomie et les sciences physiques : nous émettons cette opinion parce qu'il nous répugne de compromettre la Majesté divine dans cette étrange aventure de pourceaux.

O Satan ! ta décadence commence, puisque te voilà réduit à demander pour asile les corps d'animaux réputés immondes. Terrible archange, toi qui naguère a tenté Jésus sans rencontrer le moindre obstacle, te voilà réduit à demander grâce, parce que tu as pris possession d'un pauvre homme ! Roi des enfers, tu es devenu méconnaissable !

On se demande, en lisant les récits des évangélistes, s'ils ne sont pas des fictions, des allégories, et le grand nombre de paraboles dont ils sont remplis fait naître des doutes chez toutes les personnes qui pensent sérieusement et ne sauraient admettre comme vrai ce qui se rattache à la fable.

Les apôtres, compagnons et coopérateurs de Jésus, faisaient aussi des miracles, et il paraît que du temps du Christ, les prodiges étaient chose presque commune, témoin Simon le magicien qui, d'après l'Evangile, s'élevait en l'air et opérait des guérisons merveilleuses.

Ce Simon, qui n'est guère connu que pour avoir voulu acheter aux apôtres le secret de leurs mira-

cles, joue un grand rôle dans les livres des Démonomanes.

Voici quelques-unes des histoires qu'on raconte sur ses talents magiques.

Il avait à sa porte, dit Abdias de Babylone (1), un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer. Un jour, saint Pierre voulant parler à Simon, dit à ce chien :

— Va dire à ton maître que Pierre, serviteur de Dieu, désire lui parler.

Le chien s'acquitta de cette commission au grand étonnement des personnes qui se trouvaient en ce moment avec Simon. Mais le magicien, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna à son tour à son chien d'aller dire à saint Pierre qu'il pouvait entrer.

— Mon maître, vous attend, dit le dogue.

Et saint Pierre entra.

De notre temps, les chiens sont moins dociles et surtout moins versés dans les connaissances grammaticales, mais gardons-nous d'oublier que c'est une tradition de démonomanes.

Simon le magicien disait que, si on lui tranchait la tête, il ressusciterait trois jours après ; l'empereur le fit

(1) *Historia certaminis apostolici*, 1566, par Julius Africanus.

décapiter; mais par ses prestiges, il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne, et reparut le troisième jour; il commandait à une faux de faucher d'elle-même, et elle faisait autant d'ouvrage qu le plus habile faucheur.

Les Juifs croyaient donc au diable, pratiquaient la magie, la sorcellerie, la divination, et les prêtres eux-mêmes tenaient à honneur d'être initiés aux sciences cabalistiques. Du reste, les prêtres du fameux temple de Salomon ne se bornaient pas aux cérémonies du culte; on sait qu'ils étaient de plus bouchers, et qu'il y avait dans l'enceinte sacrée un endroit réservé aux tueries d'animaux. De plus, ils prédisaient l'avenir, à beaux deniers comptant, agissant contrairement aux anciens prophètes qui vaticinaient gratuitement. N'oublions pas de dire qu'il y avait de vrais et de faux prophètes; la Bible s'explique très clairement à ce sujet, mais elle n'indique pas le moyen de distinguer la vérité d'avec l'erreur, le bon grain d'avec l'ivraie.

Satan régnait dans le temple de Jérusalem dont il avait fait une sorte de bazar, témoin l'indignation du Christ contre les marchands qu'il chassa du sanctuaire. Mais le succès des prédications du Nazaréen lui inspirait une sorte de terreur, et de plus, en sa qualité d'ancien esprit céleste, il devait voir dans un avenir très prochain le rapide triomphe du Christianisme.

Que faire, pour empêcher l'établissement de la religion nouvelle? Il avait tenté le Christ que le Père Éternel lui avait livré, et que les anges n'avaient pas secouru. Mais l'Homme-Dieu avait triomphé du roi des enfers; il avait suscité contre lui les Scribes, les Pharisiens orgueilleux, les Publicains cupides; le Christ avait confondu ces adversaires, et il venait d'entrer en triomphe dans la Ville Sainte au milieu d'une foule enthousiaste qui le saluait du nom de fils de David, indiquant ainsi qu'elle était disposée à l'appeler à la royauté.

Satan, que le long exercice des tentations et des méchantes intrigues avait rendu très fin diplomate, alla trouver Pilate et lui dit :

(Ici, nous transcrivons une légende du moyen âge.)

— Je t'annonce que les Juifs vont nommer roi Jésus de Nazareth.

— Je m'y oppose au nom de l'empereur.

— Il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher cette révolution, qui replacerait sur le trône la race de David : condamne-le à mort comme perturbateur du repos public.

— Personne ne l'accuse, répondit Pilate.

— Rassure-toi... j'ai déjà trouvé l'accusateur.

Et aussitôt, le diable alla trouver Judas Iscariote, un des apôtres du Christ, hypocrite, scélérat dont il con-

naissait les mauvaises pensées; cet apôtre fut encore plus facile à séduire que notre mère Ève, et, pour trente deniers, il consentit à livrer son maître aux soldats du proconsul romain.

Satan s'empara ensuite de Pilate et de Caïphe, qui prononcèrent la condamnation; mais, comme d'après la coutume romaine, le proconsul devait gracier un coupable au nom de l'empereur, Pilate, qui éprouvait des remords bien qu'il fût possédé par le diable, demanda au peuple assemblé s'il voulait la grâce de Jésus de Nazareth ou de Barrabas le voleur.

Et le peuple, stupide et cruel, préféra Barrabas.

Et le Christ fut crucifié sur le mont Calvaire.

On comprendra que nous nous garderons bien de citer ici la version de la légende sur le grand drame si lugubre de la *Passion;* aux époques barbares, la naïveté par trop compromettante d'écrivains ignorants et crédules, a rapetissé de grandes choses que nous devons respecter. Les prêtres, les moines de ces temps d'ignorance ont dénaturé par des fictions la vie de Jésus, si belle, si grande dans sa simplicité. A l'exemple des poëtes païens, ils ont voulu faire une épopée de la mission toute pacifique du grand Nazaréen; ils ont si odieusement travesti l'histoire que le berceau et les commencements du christianisme nous apparaissent dans leurs légendes au milieu d'une mythologie aussi bizarre

que les fables et paraboles de Zoroastre, des hiérophantes du bœuf Apis et d'Orphée le premier organisateur des initiations religieuses.

Mais le Christ, portant l'instrument de son supplice, a gravi avec douleur les âpres sentiers du Calvaire. Le divin docteur, le sage des sages qui a enseigné aux hommes l'égalité, la fraternité, va mourir au milieu de deux larrons.

Il a rendu le dernier soupir.

Quel éclatant triomphe pour toi, ô génie du mal! inscris cette victoire dans tes archives infernales. Satan, tu as mis l'Homme-Dieu au tombeau. Personnification du mal, instigateur des passions violentes de l'humanité, qui, dans son aveuglement, t'accorde une puissance égale, sinon supérieure à celle de Dieu, nous trouvons ton exécrable nom mêlé à toutes les calamités humaines, à tous les crimes, à toutes les hontes, à toutes les lâchetés.

A l'origine de toutes les civilisations, nous voyons ton culte établi avant celui du Dieu clément, du Dieu bienfaiteur, parce que l'homme est naturellement plus enclin à honorer ce qu'il craint que ce qu'il aime.

Partout la même mythologie, les mêmes erreurs, les mêmes préjugés ; que les nations adorent Oromaze, Arimane, Osiris, Moloch, Astarté, Jupiter, Vénus, ou le vrai Dieu, le mensonge se glisse dans leurs

croyances et la superstition envahit leurs cérémonies.

Partout domine le diable, c'est-à-dire le mal qui peut prendre les noms d'Arimane, de Pluton, de Satan avec une escorte de mauvais génies.

Le Christ a trouvé son culte établi à Jérusalem, et le Peuple de Dieu prosterné aux pieds des idoles les plus monstrueuses, et à sa mort, il laisse Satan dans l'enivrement du triomphe qu'il vient d'obtenir. Il ressuscite... Ses apôtres vont continuer son œuvre, mais l'archange maudit envoie à leur suite ses innombrables légions, et l'éternel dualisme du bien et du mal va continuer, sous des dénominations nouvelles; le diable reste debout, comme une pyramide...

CHAPITRE IV

Le diable à Alexandrie et à Rome

Le diable et le paganisme. — Satan n'est qu'un mot. — Le diable et ses apôtres. — Apollonius de Thyanes. — Monographie de ce fameux suppôt du diable. — L'*Apocalypse* est-il un livre d'alchimie, d'astrologie, de divination ? — Abus qu'on a fait de ses prétendues révélations. — Le philosophe Pythagore aux enfers. — Le nombre cabalistique **666**. — Les philosophes du gnosticisme. — Les simonites et les nicolaïtes. — Basilide d'Alexandrie, suppôt du diable. — Les magiciens Carpocrate et Valentin. — Nouvelle théogonie. — La gnose, chef-d'œuvre du diable. — Évocations, extases magnétiques. — Origines de la gnose. — L'abraxas et l'abracadabra. — L'ophitisme et le manichéisme. — Le diable à Rome. — Il s'incarne dans Julien l'Apostat et Attila. — Légendes à ce sujet. — Jamblique, Anatole, Porphyre et autres magiciens. — Les *tables tournantes* au quatrième siècle. — Récit d'Ammien Marcellin sur les guéridons magiques. — Témoignage de Tertullien. — L'*art notoire*. — Le Saint-Esprit et le diable. — Satan et l'invasion des barbares.

Nous avons esquissé d'une manière très rapide et très sommaire la période païenne, parce qu'elle est généralement très connue et qu'il nous eût été difficile

de trouver des aperçus nouveaux : d'ailleurs, les faits et gestes attribués au diable pendant tout le temps que régna l'idolâtrie ne présentent pas grand intérêt, à moins qu'on ne veuille y chercher des significations allégoriques. Le diable a dominé pendant des milliers d'années, sans conteste et sans partage, Dieu lui ayant abandonné le monde païen, excepté le petit pays des Juifs; il a régné sous les noms les plus divers et les plus bizarres, trônant tour à tour dans les temples avec les emblèmes les plus disparates.

Il a eu des prêtres qui lui ont prodigué l'encens et même les victimes humaines, des prêtres qui, par une tradition fatale, abominable, ont mis le mal au-dessus du bien, le Dieu créateur et père de l'humanité au-dessous du diable. Ils ont créé des mystères infâmes; ils se sont établis prophètes, et les nations les plus civilisées ont consulté, avec respect, avec terreur, les oracles, les sibylles, les devins, les magiciens, les sorciers et autres charlatans qui ont trafiqué des croyances populaires basées sur le mensonge et l'abrutissement. Les Egyptiens, les Perses, les Grecs eux-mêmes, les Romains, se sont livrés aux superstitions les plus ridicules.

Les mœurs publiques se sont totalement perverties avec des dieux adultères, incestueux et voleurs.

« Dieu, dit saint Paul dans son *Épître aux Ro-*

mains (1), a livré les idolâtres aux passions les plus ignominieuses ; les femmes entre elles et les hommes entre eux ont appris à se souiller de toutes les hontes, à s'abandonner aux goûts les plus dépravés. On les voit abonder en toute sorte d'injustice, de méchanceté, de débauche, d'avarice, d'iniquité. Ils sont jaloux, calomniateurs, détracteurs, impies, rebelles à l'autorité paternelle, sans affection, sans foi, sans entrailles. »

Ce tableau des mœurs païennes, tracé par l'apôtre des Gentils, prouve que l'œuvre de Satan s'était accomplie dans le monde entier, puisque les Juifs eux-mêmes ne valaient guère mieux que les païens.

Et le diable avait pu corrompre ainsi la grande famille humaine et effacer en quelque sorte le nom du vrai Dieu de la surface de la terre ! Telle est du moins la croyance qui subsiste encore dans toutes les Églises chrétiennes.

Eh bien ! au nom de la raison céleste, flambeau allumé en nous par le père commun : au nom de la philosophie qui nous enseigne à distinguer la vérité d'avec l'erreur, la réalité d'avec la fiction, l'histoire d'avec la fable, nous protestons contre cette apothéose du génie du mal.

Le paganisme ne fut que la conséquence naturelle du penchant de l'homme à adorer tout ce qui flatte ses

(1) Chap. I, verset 23.

sens ou terrifie son imagination. Le rôle du diable ne fut pas plus important chez les idolâtres que chez les chrétiens; autrefois, comme aujourd'hui, les chefs de religions ont personnifié sous son nom ce qui n'était et n'est encore que le fait de l'erreur humaine. Arimane, Moloch, Baal, Astarté, Isis et Osiris, Jupiter, Mercure, Hercule, Minerve et Vénus, dieux et déesses, n'étaient que des noms appliqués à telles croyances ou pratiques religieuses, déclarées vraies par les prêtres païens qui ont su exploiter les superstitions au moyen du dogme mythologique.

Satan ne fut jamais qu'un mot, une vilaine création de l'imagination craintive, lâche, désordonnée, des premiers hommes. Mais n'enlevons pas encore le voile mystérieux qui cache l'ange rebelle : le christianisme commence et déjà le diable s'est fait le rival du Sauveur dans la religion nouvelle. Jésus lui-même, ou du moins les paroles que lui attribuent les évangélistes, ont contribué à perpétuer la croyance aux suggestions et à la puissance du roi des enfers.

Après l'ascension, les douze apôtres se dispersent pour annoncer à toutes les nations la bonne nouvelle. Satan les suivra partout avec ses infatigables légions, et la superstition barbare des premiers chrétiens aura bientôt créé une autre mythologie calquée sur les fables païennes.

Nous devons dire qu'à l'époque où les apôtres commencèrent leurs prédications, l'idolâtrie s'écroulait sous le poids de ses propres excès. Les sibylles avaient annoncé des temps nouveaux, semblables en cela à certains oiseaux qui, par leur vol et leurs cris, présagent le calme ou la tempête; Virgile, avec l'intuition que donne le génie poétique, avait signalé des horizons inconnus. Tous les peuples étaient dans l'attente, non pas seulement du Messie, comme le disent les théologiens, mais d'une rénovation que la caducité du vieux monde rendait inévitable.

Les apôtres eux-mêmes subirent l'influence du milieu où ils se trouvaient jetés; saint Paul fut l'homme politique, le diplomate de la religion nouvelle, et saint Jean écrivit son Apocalypse dans le style figuré et à double sens des Pythonisses et des Sibylles. Cet ouvrage fut d'abord attribué à Cérinthe, hérétique qui vivait du temps des apôtres. Il disait que Dieu avait créé des génies pour gouverner le monde ; qu'un de ces génies avait fait tous les miracles des Juifs ; que les enfants de ces esprits étaient devenus des démons, et que le fils de Dieu n'était venu sur la terre que pour ruiner le pouvoir des mauvais anges; il avait écrit des révélations qu'il prétendait lui avoir été faites par un ange avec qui il se vantait de converser familiairement. Cérinthe disait encore, qu'après la résurrection, les élus

jouiraient pendant mille ans des plaisirs sensuels sur la terre rajeunie.

Cette simple promesse devait lui concilier de nombreux prosélytes.

A la même époque, c'est-à-dire quelques années après la mort de Jésus, le diable trouva un disciple des plus distingués en la personne d'Apollonius de Thyanes.

La mère de ce philosophe pythagoricien, dit son biographe Philostrate, fut avertie de sa grossesse par un démon, et le conçut sans avoir eu de commerce avec un homme ; un des plus hauts salamandres, ou génies élémentaires qui vivent dans le feu sacré, fut son père selon les cabalistes. Les cygnes chantèrent quand il vint au monde, et la foudre tomba du ciel. Ce conte semble avoir été calqué sur ce qui est dit dans l'Évangile du mystère de l'incarnation : l'ange Gabriel s'y trouve remplacé par un démon.

Apollonius, dit Damis, son ami et son secrétaire, passa sa vie à faire des miracles ; il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, apparaissait à ses amis les plus éloignés. Le diable le saluait sous la figure d'un orme ; pourquoi le roi des enfers ne prenait-il pas des apparences plus gracieuses pour honorer ce pourvoyeur des enfers ? Damis ne le dit pas, et pour cause.

Apollonius voyageait dans les airs porté par des

anges, probablement par des démons, et il comprenait très bien le chant des oiseaux. Il était, dit-on, habile faiseur de talismans et d'amulettes qu'il fabriquait tantôt contre les cigognes et les scorpions, tantôt contre les débordements et les incendies. Il fut regardé par les uns comme un insigne magicien, comme un Dieu par les autres, et on l'honora après sa mort.

« Mais sa vie, dit Collin de Plancy, n'est qu'un roman que Philostrate écrivit pour l'opposer à celle de Jésus-Christ.

« En effet, Apollonius fut annoncé par un démon, le Christ par un ange.

« L'un et l'autre naissent d'une vierge.

« Les cygnes chantent à la naissance du héros de Philostrate, les anges à celle de Jésus; il en est à peu près de même des autres prodiges, avec cette différence que ceux d'Apollonius ne méritaient pas le peu de succès qu'ils ont eu. »

Revenons à l'Apocalypse généralement attribuée à saint Jean qui l'écrivit, dit-on, dans l'île de Pathmos où il fut exilé. Ce recueil de révélations est, depuis des siècles, reçu parmi les livres canoniques, et sous le rapport poétique, c'est un des beaux monuments littéraires des premiers âges de l'Eglise.

De grands et savants écrivains pensent que cet ouvrage résume toutes les prophéties de la Bible et leur

donne un magnifique complément. Il a beaucoup exercé les curieux passionnés pour le merveilleux et les mystères; tout le monde a voulu l'expliquer, et personne n'y a réussi. Newton lui-même, le grand Newton, lui consacra de longs commentaires qui n'ont rien ajouté à sa gloire. On y a trouvé l'alchimie, l'astrologie, même l'algèbre; chacun y voit ce qui lui convient, comme dans les vers sibyllins ou dans les centuries de Nostradamus. Selon Bossuet, la grande bête à sept têtes et à sept cornes est Dioclétien; selon Grotius, c'est Trajan; selon les protestants, c'est le Pape; un prédicateur démontra que c'était Louis XIV; un bon catholique prétendit que c'était le roi d'Angleterre.

Sous la Restauration, les écrivains royalistes soutenaient que Napoléon était la bête à sept têtes, et il se fonda une société apocalyptique pour chercher la clef et le véritable sens des allégories et paraboles de saint Jean. Les philosophes, les Jansénistes, les révolutionnaires, les encyclopédistes, Voltaire, Napoléon, sont, disent certains commentateurs, les bêtes et les monstres prédits par saint Jean.

C'est donner beaucoup trop d'importance à un poëme allégorique composé très probablement sous l'inspiration des premiers fondateurs de la *Gnose*. En effet, saint Jean vécut quelque temps en la compagnie de Si-

mon le magicien, du diacre Nicolas, de Ménandre, de Cérinthe, d'Ebion et de Saturnin, chefs de l'école gnostique, qui levèrent l'étendard de la révolte contre les apôtres. Il n'est donc pas étonnant que l'Apocalypse porte l'empreinte indélébile des anciens poëmes composés par Linus, Orphée et autres prêtres ou initiateurs païens. Saint Jean lui-même nous avertit qu'il faut chercher un sens mystérieux au nombre qu'il emploie et que ce sens n'est pas au-dessus de l'intelligence humaine.

Il fut donc l'imitateur de Pythagore qui trouvait dans l'arrangement des nombres quelque chose de divin. D'ailleurs, la vénération que les anciens avaient pour le nombre *sept*, pour le nombre *douze* et quelques autres, était une suite du sabéisme ou culte des astres. N'oublions pas de dire que Pythagore opérait aussi des miracles, se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Jamblique et Porphyre affirment qu'il descendit aux enfers où il vit l'âme d'Hésiode attachée à une colonne d'airain, et celle d'Homère pendue à un arbre, au milieu d'une légion de serpents, pour toutes les fictions injurieuses à la Divinité dont ses poëmes sont remplis.

Cet illustre philosophe pourrait donc être placé au même rang que les apôtres, sous le rapport des miracles, car nous n'avons sur ceux du païen et sur ceux

des disciples de Jésus que des traditions également confuses.

Le nombre 666, qui a tant exercé la sagacité des nombreux commentateurs de l'Apocalypse, représente, disent les théologiens, le péché multiplié par le temps, mais s'anéantissant lui-même. Cent, c'est dix multiplié par dix; six cent, c'est donc la puissance du péché multiplié par le temps, et c'est là que commence le chiffre de la bête lorsqu'elle apparaît dans sa gloire. Mais après la centaine vient la dizaine, et après la dizaine, l'unité, toujours multipliées par *six*, figure du délai après lequel il n'y a plus rien pour l'espérance des pécheurs.

Les théologiens ajoutent que l'homme représente Dieu; la femme, l'Eglise ou la société des méchants, selon la différence de ses attributs; le soleil est l'image du Verbe divin; la lune représente l'Eglise enseignante, parce qu'elle reflète la lumière du soleil; les étoiles sont les docteurs; la terre figure les institutions sociales; la mer représente les multitudes. Babylone est la cité des méchants; la bête, c'est le péché, etc., etc.

Ce scintillement continuel d'allégories beaucoup moins diaphanes que celles d'Homère et autres poëtes païens, donne à l'Apocalypse le cachet particulier qui distingue les livres de prophéties. Avec un peu de bonne volonté et en torturant les mots pour leur don-

ner tel ou tel sens, on y trouvera tout ce qu'on désirera. Les Pères de l'Eglise ne l'en ont pas moins classé parmi les ouvrages canoniques ; mais, sur ce point comme sur quelques autres, les canons sont-ils articles de foi ? Saint Jean lui-même ne se doutait probablement pas de l'immense succès et de la durée de son poëme, où se reflètent dans plusieurs passages les croyances mystiques de l'antiquité.

Le diable avait déjà reconquis tout le terrain perdu, ou plutôt le paganisme se mettait en lutte avec la religion nouvelle. Pendant les douze années que les apôtres passèrent dans la Judée, après la mort de Jésus, le gnosticisme, culte basé sur la magie et les sciences occultes, fut fondé par Simon le Magicien et le diacre Nicolas, qui avaient été au nombre des disciples du Sauveur. Ces premiers hérétiques admettaient une foule de génies producteurs de tout, dans ce bas monde; ils honoraient, parmi ces génies, ceux qu'ils croyaient avoir rendu au genre humain les services les plus importants. Ils disaient que le génie qui avait appris à manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait préparé le bonheur, la grandeur de l'humanité. Ils l'honoraient sous la figure qu'il avait prise pour tenter Eve, et tenaient un serpent enfermé dans une cage. Lorsqu'ils célébraient leurs mystères, ils ouvraient la cage et appelaient le serpent, qui montait sur

une table où étaient les pains et s'entortillait à l'entour ; c'est ce qu'ils appelaient leur eucharistie.

En vérité, le diable aurait pu dire comme fit plus tard Jules-César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Quelques années se sont à peine écoulées depuis l'immolation sur le Calvaire, et le fourbe reptile du paradis terrestre, le séducteur de la mère commune se fait adorer ; il a des prêtres, des disciples, tout comme le fils de Dieu.

Nous avons déjà parlé de Cérinthe, contemporain de l'apôtre saint Jean, qui, pour réfuter les erreurs de son ancien compagnon, écrivit, dit-on, son évangile afin de démontrer la divinité du Christ ; esquissons maintenant les monographies des principaux chefs du gnosticisme, qui formait déjà deux sectes distinctes : celle des *simonites* et celle des *nicolaïtes* (1).

Le plus célèbre est Basilide d'Alexandrie, qui se fit un système en mêlant les principes de Pythagore et de Simon, les dogmes des chrétiens et les croyances des Juifs. Il prétendait que le monde avait été créé par les anges.

« Dieu, dit-il, touché des misères d'ici-bas, envoya Jésus, son premier fils, ou la première intelligence créée, pour sauver le monde. Il prit la figure d'un

(1) Massuet, *Introduction à saint Irénée.* — Matter, *Histoire du gnosticisme.* — Nicéphore, *Histoire ecclésiastique.*

homme, fit des miracles qu'on raconte, et, pendant la passion, il donna sa figure à Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié pour lui, pendant que, sous les traits de Simon, il riait et se moquait des Juifs, après quoi il remonta aux cieux, sans avoir été précisément connu. »

Les basilidéens, ses disciples, prétendaient que Jésus-Christ n'avait été qu'un fantôme envoyé sur la terre par *Abraxas*, dieu souverain. Ils croyaient que ce nom renfermait de grands mystères, parce que les sept lettres dont il se compose formaient en grec le nombre 365, qui est celui des jours de l'année ; ils disaient que ce dieu avait sous ses ordres plusieurs génies qui présidaient aux 365 cieux et auxquels ils attribuaient 365 vertus, une par jour. Les mythologues ont mis Abraxas au nombre des dieux égyptiens, et les démonographes en ont fait tout naturellement un démon, qui a la tête d'un roi et pour pieds des serpents. C'est de son nom sans doute qu'on a tiré l'idée du philactère *Abracadabra*, dont nous aurons occasion de parler.

Contemporain de Basilide, Carpocrate, grand philosophe selon les uns, et magicien selon les autres, prétendait que tout ce que nous apprenons n'est que réminiscence ; il disait que Jésus n'était qu'un homme plus parfait que les autres; qu'il avait moins oublié Dieu, et que, par conséquent, il avait conservé plus

de force pour lutter contre les mauvais anges, et que tout homme qui se perfectionnerait comme lui monterait comme lui au ciel. Il cultivait la magie, faisait des enchantements et avait des secrets merveilleux. Il peuplait l'univers de génies bons et mauvais, et il leur attribuait tous les événements de ce monde. Saint Irénée dit qu'il avait à son usage des philtres, des enchantements, des recettes pour se mettre en rapport avec les génies, les évoquer, les conjurer, et qu'il se vantait de tenir les éléments asservis. Il imprimait à ses disciples une marque sous le pli de l'oreille, afin qu'ils pussent se reconnaître les uns les autres.

Mais de tous les systèmes gnostiques, le plus savamment combiné est sans contredit celui de Valentin. Cet hérésiarque des premiers temps du christianisme, divisa l'être divin en trois degrés, qui comprennent trente personnes ou *éons*, dont la réunion forme la plénitude de l'essence divine. L'homme se suffisait à lui-même, mais il était dans une profonde ignorance de son origine et de sa nature, lorsque *Sophia* (la *Sagesse*) lui envoya *Christos* (le Christ) pour l'instruire.

Or, Christos ne pouvait remplir cette mission sans se faire homme pour quelques années; il forma donc un corps dans le sein d'une femme nommé Marie, fit descendre en lui l'*éon Soter* au moment de son baptême, et prit le nom de Jésus.

Aussitôt qu'il eut révélé à l'homme tous les mystères, il abandonna son corps, vile matière, aux mains des Juifs et remit son âme au réservoir commun de l'humanité.

Les conséquences pratiques à déduire de cette étrange théogonie sont :

Qu'il n'y a point de jugement après la vie, point de ciel à espérer, point d'enfer à craindre ;

Qu'il n'existe ni péché, ni rédemption, ni vertus, ni vices, ni bien, ni mal moral ;

Que les trois substances dont se compose l'homme agissent chacune suivant sa nature ;

Que la vie les unit sans les mélanger, sans leur imposer la solidarité ;

Que, la mort les rendant à la liberté, chacune se replonge dans son élément, et que par conséquent toute individualité disparaît.

Certes, la gnose, si elle fut propagée par le diable, doit être considérée comme son chef-d'œuvre, car elle tendait à renverser de fond en comble l'édifice du christianisme. Les Pères de l'Église, Tertullien, Origène, Irénée, Eusèbe, Épiphane, saint Jérôme, Théodoret, disent que les Simonistes, les Cérinthiens, les Valentiniens, les Basilidéens, les Marcosiens, se livraient à des débordements de mœurs déplorables, et cultivaient la magie comme moyen de séduction de la part des chefs à l'égard du peuple. Mais les apôtres

faisaient aussi des miracles, et, dans l'ancienne loi, Moïse avait recours aux ressources du prestige; le serpent d'airain, la Verge d'Aaron, l'engloutissement de Coré, Dathan et Abiron, ressemblent aux pratiques magiques des prêtres égyptiens; nous ne parlons pas du changement de l'eau en vin et de la multiplication des pains aux noces de Cana; l'Évangile, en mentionnant ces deux miracles, en a fait deux articles de foi; mais nous pouvons en conclure que les chefs des peuples, comme les chefs de doctrines ont de tout temps professé le merveilleux, le surnaturel.

Simon se vantait de pouvoir évoquer les âmes de l'autre monde, absolument comme les spirites de nos jours. Le samaritain Ménandre enseigna la rénovation physique et morale de l'homme par le moyen d'abstinences et d'ablutions. Enfin, certaines sectes portèrent l'art de l'extase à un degré de perfectionnement que n'ont pas dépassé les plus célèbres disciples de Mesmer; Montan, hérésiarque du deuxième siècle, avait formé à ce manége deux femmes nommées Priscille et Maximille, qui jouaient les rôles de prophétesses, tombaient en fureur, en frénésie et s'exprimaient en un langage mystérieux, absolument comme les dames dites *lucides* qui se prêtent de nos jours aux fantasmagories du magnétisme.

Nous lisons dans Tertullien (1) qu'une femme affiliée

(1) *De Proscript.*, c. XLI.

au gnosticisme possédait le secret des pensées les plus cachées; il affirme qu'elle indiquait dans ses extases les médicaments qui convenaient aux malades. « Perpétue et Quintille, dit ce Père de l'Eglise, se firent une grande réputation dans la même secte. Quintille avait appartenu à la secte des *caïnistes*, bande de libertins plutôt qu'une société d'hérétiques. Philomèle et Marcelline ne se rendirent pas moins fameuses parmi les Carpocratiens; elles étaient douées d'un pouvoir merveilleux sur les démons. »

Cela se comprend : le diable devait bien quelques complaisances à ces aimables dames, qui faisaient si bien ses affaires.

Mais le gnosticisme ne fut nullement l'œuvre de Satan, comme le prétendent quelques Pères de l'Eglise; il ne faut voir dans ces bizarres manifestations de l'esprit humain que les conséquences forcées de la rénovation religieuse qui s'opérait ou du moins était en pleine voie de préparation. Le paganisme, religion de la nature, se sentait mourir de vieillesse, et il empruntait à tous les cultes quelque chose pour se rajeunir.

Ainsi, la gnose prit une partie de ses symboles au système sidéral de la Perse et de l'Égypte, berceau de l'astronomie et de l'astrologie :

A la Perse, elle emprunta les douze signes du zodiaque, emblèmes des Eons de la déodécade;

A l'Égypte, le serpent enroulé sur lui-même, emblème de la révolution solaire autour du globe.

L'épervier et le loup des mystères; le bélier, symbole de la reproduction des êtres; le bouc, symbole du dieu lascif de Panoplée; les abraxas des gnostiques reproduisent fidèlement tous ces signes qui paraissent remonter au sabéisme, c'est-à-dire aux premiers âges du monde.

La science des abraxas consistait à faire des talismans à la puissance desquels rien ne pouvait résister. Saint Jérôme croyait qu'Abraxas était le nom corrélatif de Mitra; sa valeur numérale était, ainsi que nous l'avons déjà dit, égale à 365.

A	B	R	A	X	A	S
1	2	100	1	60	1	200

Ce mot était toujours accompagné de quelques caractères magiques, d'une figure sidérale ou d'un Hercule terrassant le lion de Némée.

Le diable, disent les Pères de l'Église, non content d'avoir perverti l'Orient par la gnose, suscita l'ophitisme, secte beaucoup plus impure et beaucoup plus pervertie.

Epiphane dit (1) que les Ophites existaient avant

(1) *Traité des hérésies*, chap. XXXVII.

les gnostiques, et que leurs doctrines furent recueillies par le diacre Nicolas. Marcion, disciple de Cerdon, en établit les principes, qui formaient un système complet. Caïn, disait Marcion, les habitants de Sodome, Coré, Dathan et Abiron ont été tirés des enfers par Jésus-Christ, tandis que Noë, Abraham et les autres y sont restés. La matière et la chair en particulier sont l'œuvre du mauvais principe.

Aussi condamnait-il le mariage, qui perpétue cette œuvre, sans toutefois condamner la volupté; c'était le libertinage, la promiscuité des sexes érigés en doctrines.

Les Ophites aimaient à figurer le serpent, emblème à double signification dont le culte était commum à toutes leurs sectes. Ils donnaient à leurs néophytes un second baptême et mêlaient à leur Eucharistie du sang humain, d'après l'ancien culte de Moloch. Quelques Pères de l'Église les accusent de s'être nourris de la chair de petits enfants, mais c'est une imputation calomnieuse, réfutée par l'histoire. Les Ophites étaient trop civilisés pour se livrer au cannibalisme.

L'ophitisme engendra le manichéisme, dont la doctrine peut se résumer en ces mots :

La matière est Dieu;

Satan est Dieu;

Tout est Dieu;

Le génie du soleil s'incarne; c'est Jésus.

Mais pourquoi s'incarne-t-il ?

Afin d'instituer, dit Manès, douze disciples, soixante-douze fidèles et une petite famille de parfaits chargés de dégager l'esprit de la matière par la digestion des aliments et autres actes moins honnêtes.

Les Manichéens étaient divisés en deux degrés, les auditeurs et les parfaits; les auditeurs se divisaient en croyants et élus. On ne parvenait au suprême degré de parfait, dans lequel on expliquait enfin le sens mystérieux des symboles, qu'après avoir subi de longues épreuves. Les rits et pratiques étaient à peu près les mêmes que pour les anciens mystères d'Isis, de Zoroastre et de la grande déesse.

Pendant que le diable, ou du moins ses délégués supposés faisaient revivre ainsi en Orient le paganisme mitigé de cérémonies chrétiennes, les apôtres s'étaient dispersés dans tout l'univers; Paul avait évangélisé les Grecs et les Romains, et Pierre s'était établi dans la capitale des Césars, centre du monde païen, et par conséquent admirablement située pour la propagation de la religion nouvelle.

Satan qui avait jeté le désordre dans toutes les Églises d'Orient et semé partout l'ivraie de l'hérésie, prit immédiatement son vol, et ne se posa que sur le Capitole.

— Si le christianisme s'établissait ici, s'écria-t-il avec une sorte de terreur, disent des légendes orientales, mon empire sur les hommes se trouverait bientôt ruiné.

Il entra dans le palais de l'empereur Néron qui, en sa qualité de fils d'un démon succube, prêta facilement l'oreille aux conseils de l'archange rebelle. D'ailleurs, les prédications des chrétiens offusquaient déjà les prêtres de Jupiter et de Vesta, et l'empereur ne fit qu'obéir à l'opinion publique en persécutant les disciples du grand docteur de Nazareth. Les bourreaux se mirent à l'œuvre : saint Pierre et saint Paul furent martyrisés, et des milliers de catéchumènes coururent au-devant des supplices avec un enthousiasme qui étonna les exécuteurs de Néron. Vainement ce César impitoyable inventa de nouveaux supplices. Comme l'a dit Tertullien, le sang des chrétiens devint la semence des chrétiens.

Le diable écumant de rage, continue la légende, s'incarna tour à tour dans Domitien et dans Dioclétien, qui furent les plus ardents persécuteurs du christianisme. Toutefois, sous le règne de Dioclétien, l'esprit malin eut une mésaventure que nous devons raconter :

Arthémia, fille de cet empereur, était possédée d'un démon qui répondait aux exorcistes païens qu'il n'obéirait qu'à Cyriaque, diacre de l'Église romaine ; Dio-

clétien le fit venir, et Cyriaque ordonna au diable de se retirer.

— Si vous voulez que je sorte, répondit le démon, donnez-moi un pot dans lequel je puisse entrer.

— Viens dans mon corps, répondit Cyriaque, je t'en accorde la permission.

— Je ne puis entrer dans ce pot-là, répliqua le démon, parce que toutes les issues en sont closes et bien gardées; mais si vous ne pouvez me loger ailleurs, envoyez-moi à Babylone; je trouverai là où me placer.

Cyriaque consentit à ce que voulait le diable, et aussitôt la princesse Arthémia fut délivrée.

L'empereur Dioclétien, émerveillé, permit au saint de baptiser sa fille, lui donna une belle maison et lui fit un sort avantageux; trois circonstances bien étonnantes chez un persécuteur de l'Église.

Ici, nous quittons la mythologie orientale pour tomber en pleine *légende dorée*, interminable poëme tissu de fictions naïves et parfois grossières, où le diable jouera le principal rôle.

Bientôt l'empire romain s'écroulera comme un vieil édifice; nous entrerons dans le chaos du moyen âge, et l'ange rebelle grandira d'autant que les ténèbres seront plus épaisses; mais avant d'arriver à cette longue période de prospérités, il aura de grands obstacles à vaincre; et d'abord le christianisme fleurit au milieu

des persécutions, comme les roses sous la rosée du printemps; une longue dynastie de papes, tous martyrs de la foi, humbles et pauvres comme le Nazaréen, a répandu au loin les doctrines encore pures de l'Évangile, c'est-à-dire les principes de l'égalité, de la fraternité chrétiennes.

Satan, voyant que les supplices n'ont eu pour lui que de très mauvais résultats, change de système.

— Le fer, le feu, toutes les tortures, ne peuvent rien contre les chrétiens, se dit-il. Combattons-les par la philosophie, par la discussion; nous verrons bien qui l'emportera dans cette lutte, ou des Nazaréens ou des prêtres de Jupiter. Vainement Constantin a méconnu les dieux de ses pères pour adorer le Crucifié.

Et il entra dans le corps de l'empereur Julien, s'empara de son esprit et de son cœur à tel point que cet empereur se fit païen après avoir été chrétien hérétique. Si nous avions à faire ici l'histoire de Julien, qu'on a surnommé l'apostat, nous dirions qu'il se fit généralement remarquer, non-seulement par sa tolérance, mais encore par sa clémence.

Quelques historiens n'en ont pas moins chargé la mémoire de cet empereur-philosophe des crimes les plus odieux!...

Ammien dit que quelque temps avant la mort de Julien, le génie de Rome lui apparut, le visage blême, au

moment où ce prince écrivait dans sa tente, à l'exemple de César.

Ce génie ne peut être autre que le diable, dit Leloyer (1), lequel l'avait poussé à tous les actes de paganisme qu'il fit. Le même auteur dit que cet empereur évoquait Satan par des charmes magiques, à l'aide de Maximus, de Jamblique et autres magiciens qui pratiquaient les anciens rites de l'Égypte, de la Babylonie et de la Syrie.

Jamblique, philosophe platonicien du quatrième siècle et qu'on donne pour coopérateur à Julien l'apostat, fut disciple d'Anatole et de Porphyre, qu'il égala par la profondeur de sa doctrine. Il admettait l'existence d'une classe de démons ou génies, médiateurs entre Dieu et l'homme ; on prétend même qu'il prédit, par la baguette divinatoire, l'avénement de Théodose à l'empire.

Voici le récit d'après Ammien Marcellin :

« Sous l'empire de Valens, dit cet historien ou plutôt chroniqueur, on comptait parmi les sorciers beaucoup de gens de qualité et quelques philosophes. Curieux de savoir quel serait le sort de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent pendant la nuit dans une des maisons affectées à leurs cérémonies.

« Ils commencèrent par dresser un trépied qu'ils

(1) *Histoire des spectres*, L. III, p. 269.

consacrèrent par d'horribles imprécations, et placèrent dessus un bassin formé de divers métaux, et ils rangèrent autour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors, le sorcier le plus savant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, tenant à la main des feuilles de verveine, et faisant à grands cris d'effroyables invocations qu'il accompagnait de convulsions hideuses.

« Puis, se plaçant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile, tenant un anneau suspendu par un fil. A peine achevait-il de prononcer les paroles du sortilége, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer et frapper tour à tour sur une lettre, tantôt sur une autre ; à mesure que les lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes à côté l'une de l'autre, sur une table où elles composèrent de très beaux vers héroïques, qui furent admirés de toute l'assemblée.

« L'empereur Valens, qu'on eut soin d'informer de cette opération, et qui n'aimait pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie, et il étendit même avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les philosophes et sorciers de Rome. »

Ammien Marcellin parle aussi d'autres faits extraor-

dinaires attribués à Jamblique et d'après lesquels il serait le créateur ou plutôt le grand-prêtre de la divination par les tables tournantes ou frappantes : le trépied dont nous venons de parler présente un magnifique échantillon de ce genre de magie, secret connu, d'ailleurs, très connu chez les anciens peuples de l'Orient.

Tertullien en fait mention dans son *Apologétique* (1).

« Les magiciens, dit-il, imitent un grand nombre de miracles par le moyen de chaînes ou de cercles qu'ils forment entre eux. Ils ont à leurs ordres des esprits messagers et des démons, par la vertu desquels *les chaises et les tables prophétisent.* Tout cela est un fait vulgaire, ajoute ce Père de l'Eglise. »

Mais c'est surtout dans les nombreux procès intentés aux magiciens par l'empereur Valens qu'il faut chercher les notions les plus anciennes, les plus complètes sur les esprits frappeurs et les tables tournantes.

Voici le discours qu'Ammien Marcellin met dans la bouche d'Hilaire, un des accusés :

« Magnifiques juges, nous avons façonné à l'instar « du *trépied* de Delphes, avec des branches de laurier « et sous les auspices de l'enfer, cette malheureuse « table qui est devant vous; et, après l'avoir, selon les

(1) Chapitre XXIII.

« règles, soumise à l'action des formules mystérieuses, « pendant de longues heures, avec les conjurations et « les procédés en usage, nous sommes parvenus à *la « mettre en mouvement.* »

Nos prétendus évocateurs des esprits et initiés à la magie moderne procèdent de la même manière aujourd'hui ; ils n'ont rien inventé, ils ne sont que plagiaires.

Les spirites de la fin du troisième siècle faisaient aussi écrire leurs guéridons *tournants*, au moyen d'un anneau suspendu à un fil.

« Lorsqu'on veut consulter la table magique, dit « Hilaire, la consulter sur des choses secrètes, on la « place au centre d'une pièce préalablement sanctifiée « avec des parfums d'Arabie. On pose dessus un bassin « formé de divers métaux, sur les bords duquel les « vingt-quatre lettres de l'alphabet sont gravées à « l'intérieur : un anneau attaché à un fil est suspendu « au-dessus.

« Un magicien vêtu d'habits de lin, chaussé de la « même manière, et la tête couverte d'une coiffure en « forme de torsade, portant à la main un bouquet « d'herbes magiques, et qui s'est mis par certaines « prières sous la protection du dieu des oracles, im- « prime un mouvement à l'anneau, pendant que la « table tourne. Or, cet anneau, en touchant les lettres,

« compose des vers héroïques, parfaitement réguliers, « pareils à ceux de la pythie, et qui répondent aux « questions proposées. »

Ainsi, non-seulement les tables tournantes, mais encore l'anneau divinatoire, remontent à la plus haute antiquité. Les superstitions sont restées à peu près les mêmes, changeant seulement de nom, mais non de but, et de tout temps le diable a été considéré comme le souverain des sciences dites occultes.

L'établissement du christianisme, le sang des martyrs, les prédications des docteurs qui évangélisent l'Europe, ne diminuent en rien l'empire infernal : Satan continue paisiblement, victorieusement, son règne avec Julien l'Apostat pour lieutenant et Jamblique pour prophète.

On ignore l'époque de la mort de ce philosophe; le démonographe Bodin (1) assure qu'il s'empoisonna pour éviter le supplice que Valens réservait aux magiciens. On conte qu'étant un jour dans la ville de Gadare, en Syrie, pour donner un éclatant témoignage de sa science magique, il fit sortir d'une fontaine deux génies ou démons en présence du peuple ; il les nommait *amour* et *contr'amour;* l'amour avait les cheveux dorés, tressés et flottants sur les épaules, ils parais-

(1) *Démonomanie,* p. 84, éd. in-12.

saient éclatants comme les rayons du soleil ; l'autre était moins brillant (1).

Les auteurs chrétiens se montrent tous fort intolérants à l'égard de Jamblique ; ils ont tort, car nous trouvons des noms de saints parmi les propagateurs de l'œuvre magique. En effet, l'auteur du fameux livre intitulé *l'Art notoire*, livre qui promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours, dit qu'un ange le dicta à saint Jérôme. On assure aussi que Salomon n'obtint la sagesse et la science que pour avoir lu en une seule nuit ce livre merveilleux. Il paraît qu'un ange, pour faire concurrence au diable, l'avait déjà dicté à quelque enfant d'Israël, car ce serait un miracle par trop grand que Salomon eût lu le manuscrit de saint Jérôme. Toutefois, il ne faudrait pas plus s'étonner de cela que du trait de ce prédicateur qui racontait qu'Ève récitait les psaumes de David quand le diable vint la tenter, ce qui prouverait peu l'efficacité des paroles du roi-prophète.

Cependant l'archange rebelle, non content de régner sur les hommes par la magie, la sorcellerie, et tout l'attirail des vieilles superstitions, voyait avec rage le christianisme se répandre, se développer et prendre la place du paganisme dont Julien l'Apostat avait été la

(1) On recherche de Jamblique le *Traité des mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Syriens.*

dernière personnification. Les Césars de Rome et de Byzance avaient embrassé la foi nouvelle, et les prêtres du Christ, encore pauvres, par leur résignation apostolique, par leur abnégation et leur dévouement au triomphe de l'Evangile, exerçaient sur les princes et les peuples une influence qui devenait de jour en jour plus dangereuse pour le roi des enfers.

Satan, avec sa finesse et sa perspicacité d'archange foudroyé mais invincible, saisit le moment le plus favorable pour rendre à son empire son ancien éclat. Le trône des Césars vacillait alors, comme un faible roseau, car un souffle puissant venant du nord annonçait une grande tempête à l'Europe occidentale! Cet orage ou plutôt ce cataclysme, c'était la grande marée des nations barbares qui menaçait d'engloutir Rome, la superbe reine de l'univers.

— A moi les Scythes, à moi les Huns, à moi les Vandales, à moi toutes les hordes du Nord; venez, je vous livrerai Rome qui vous a si longtemps opprimés, spoliés; venez pour écraser ces lâches patriciens qui ont renié Jupiter, Janus et Vesta pour adorer le Nazaréen!

Et Satan s'envola vers le septentrion.

Et quelques années après, il revint suivi de légions innombrables. — Il s'appelait Attila.

CHAPITRE V.

Pactes de quelques Papes avec le Diable

Le diable et les superstitions chrétiennes. — Epidémie satanique. — Le flacon du roi Clovis. — Lois et ordonnances contre les sorciers et magiciens. — Le roi Dagobert emporté par des diables. — Pourquoi adorait-on le diable? — La légende diabolique de Charlemagne. — Charles le Chauve en enfer. — Les magiciens chez les rois et les princes. — Le juif Sédécias. — Le *jetziraz* et la cabale moderne. — Convulsionnaires au moyen âge. — Le diable et les romanciers. — Le *speculum* et *la légende dorée*. — Curieuse histoire du pape Sylvestre II. — Les grands hommes suppôts de Satan. — Les papes sorciers et faiseurs d'almanachs. — Le démon familier d'Alexandre VI. — Richard sans Peur, Robert le Diable. — Les Chasses nocturnes. — Le culte des fées. — Le diable et le mouvement littéraire. — Le *grimoire* du pape Honorius. — L'évangile satanique. — Dénombrement des légions du diable.

Ici, nous pourrions dire comme Dante, le chantre de l'enfer :

Nous allons au milieu des nations maudites et deshéritées, dans le royaume des éternelles douleurs.

Laissez l'espérance à la porte, vous qui entrez.

Les ténèbres se répandent sur l'Europe comme un brouillard malsain, les poitrines respirent difficilement, l'œil ne voit déjà plus à l'horizon que les derniers débris de la civilisation romaine qui tombent un à un pour faire place à l'inconnu. Le sang jeune des Barbares est devenu indispensable à la décrépitude politique et morale. Des légions sauvages, puantes, vêtues de peaux de bêtes, d'une difformité affreuse, arrivent comme une avalanche bourbeuse, et l'Europe ravagée, brûlée, va subir une transformation complète. Les Palus-Méotides et les forêts de la Germanie envoient des armées innombrables dont la terrible mission semble se résumer en ces paroles attribuées à Attila :

« Je suis le fléau de Dieu. »

Oui, fléau cent fois terrible, car voici la sombre nuit du moyen âge, nuit sans soleil qui réchauffe, sans clarté qui réjouisse ou console.

Les siècles de fer commencent; l'Europe va tomber dans la servitude, dans l'abrutissement, dans l'ignorance, dans la barbarie.

Satan, les moines ignorants, au lieu de te vouer au mépris, à l'exécration, ou mieux de montrer ton néant, t'élèveront un trône à côté des autels du Rédempteur; tu régneras pendant plusieurs siècles par la supersti-

tion stupide, par l'exploitation des éternels supplices indignement organisés par le sacerdoce.

. . . .

. . . .

Le catholicisme, sous l'empire de ces étranges aberrations, empruntera au paganisme son Tartare, ses mystères, et tu siégeras comme un docteur jusque dans les conseils des évêques.

Archange rebelle, depuis la grande bataille que tu livras dans les plaines du ciel aux chérubins restés fidèles au Tout-Puissant, jamais occasion plus belle ne se présenta pour reconquérir ton ancienne splendeur et te venger de ta défaite.

Mais te voilà debout, et ton regard audacieux a mesuré l'énormité du mal que tu pourras faire à des générations abruties par le double esclavage du fer et de l'ignorance. Nous te suivrons dans ta marche triomphale, nous compterons tes victoires ou plutôt les calamités qu'on attribue à ton influence, et qui ne sont en réalité que les conséquences forcées du fatal système organisateur d'une mythologie effrayante qui oppose le mal au bien, la haine à la fraternité prêchée par Jésus, le diable à Dieu.

A l'époque de l'invasion des Barbares, la superstition, fille de l'ignorance, régnait dans toute l'Europe occidentale. Ainsi Hincmar, le grave historien, rapporte

sérieusement que saint Remi donna au roi Clovis un flacon d'un vin pur et généreux qui ne tarissait jamais et qui montait ou baissait suivant que le roi devait gagner ou perdre une bataille. Clovis le portait partout, en régalait toute sa cour et son armée, et le flacon était toujours plein. Il ne manquait au prince, pour faire un repas complet, que le fameux sanglier d'Odin, qu'on coupait sans cesse et qui se reproduisait toujours (1).

Les Barbares, aussi peu avancés dans les sciences infernales que dans la civilisation, ne connaissaient, en fait de magie, que l'empoisonnement, les vénéfices et maléfices, les ligatures et les charmes, les sorts et les enchantements, les assemblées de sorciers et les festins autrement abominables que les odieux mystères dont parlent les historiens romains.

Les prêtres, d'accord avec les rois, voulurent arrêter ces superstitions, parce qu'elles dépassaient le but qu'ils s'étaient proposé, en les tolérant d'abord. La loi salique, promulguée par les rois francs, contient de longues prescriptions contre les pratiques sataniques.

Si une femme empêche, par maléfice, une autre femme de devenir mère, elle payera 2050 deniers d'amende, dit la loi salique dans son titre XXII[e].

— Si quelqu'un, continue la même loi, accuse un

(1) Salgues, *Traité des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 284.

homme d'avoir porté la chaudière d'airain aux festins des sorciers, et qu'il ne puisse pas prouver son dire, il payera soixante-deux sous d'amende.

— Si quelqu'un, dit la loi des Visigoths, consulte les sorciers, les aruspices ou les devins relativement à l'époque de la mort du prince ou de quelque autre personne, il deviendra esclave, il sera flagellé, on confisquera ses biens.

— Ceux qui causent des tempêtes, ceux qui donnent la folie par l'intervention des démons, seront frappés publiquement de deux cents coups de fouet, et tondus d'une manière déshonorante.

La magie était donc bien répandue et bien commune, puisque les rois prenaient déjà de si énergiques mesures de répression. Mais Satan était en train de bouleverser le christianisme, de travestir toutes les croyances, et rien ne pouvait l'arrêter en si beau chemin, même les conciles. Il est démontré par l'histoire de la première race que, dans toutes les assemblées politiques et religieuses, la question de magie fut à l'ordre du jour et qu'on mit tout en œuvre pour la réprimer.

La légende du roi Dagobert témoigne à quel point la croyance au diable et aux maléfices était populaire.

Ce prince mourut en 638, dit Garinet (1), consumé

(1) *Histoire de la magie en France.*

de débauches, mais il avait bâti des Églises et enrichi des monastères, notamment la célèbre abbaye de Saint-Denis.

Aussitôt qu'il fut mort, un saint ermite, nommé Jean, fut averti en songe de prier Dieu pour l'âme de ce prince. S'étant mis en oraison, il vit sur la mer l'âme du roi de France entraînée dans une barque, et des diables qui la rouaient de coups, en la conduisant vers la Sicile, où ils devaient la précipiter dans les gouffres de l'Etna.

On ne sait pas si l'âme est, comme le corps, sensible aux coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'ermite ému de compassion pria avec ferveur et aussitôt saint Denis, saint Maurice et saint Martin descendirent du ciel revêtus d'habits resplendissants, se jetèrent sur les malins esprits et leur enlevèrent cette pauvre âme ; ils la placèrent sur un drap triangulaire qu'ils tenaient par les coins et l'emportèrent au ciel en chantant des psaumes.

Un peu plus tard, saint Éloi, évêque de Noyon, disait aux fidèles réunis :

« Nous vous conjurons, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de vous abstenir des coutumes abominables du paganisme ; consulter les devins, les sorciers, les fabricateurs d'enchantements, c'est renoncer au privilége et à la grâce du baptême.

« Loin de vous les interprètes des augures et de l'éternuement. Lorsque vous vous mettez en route, n'écoutez pas quel est l'oiseau qui chante, munissez-vous plutôt du signe de la croix. Je vous signale, comme autant de pratiques abominables, les farces ridicules des calendes de janvier. Que personne, à la fête de saint Jean, ne fasse des solstices ou des circonvallations ; que personne n'invoque le démon, ni Orcus, ni Neptune, ni Diane. Femmes, ne portez plus d'ambre suspendu à votre cou, n'imprimez plus le nom ou la figure de Minerve sur votre linge ou sur vos étoffes, ne croyez ni à la destinée, ni à la fortune, ni aux thèmes des astrologues. »

Bonnes paroles et bons soins perdus ; la mythologie nouvelle en vient à égaler les fables de l'antiquité. En effet, un capitulaire de Carloman, daté de l'an 749, contient une curieuse liste des superstitions du huitième siècle (1). On y voit qu'on célébrait des mystères dans le silence des forêts, et qu'on faisait des courses nocturnes aux flambeaux, et dans un état de nudité complète ; qu'on supposait aux sorciers le pouvoir de commander à la lune et d'énerver par ses influences le courage des guerriers les plus intrépides.

(1) Cette liste est intitulée : *Indiculus superstitionum paganicarum ;* elle désigne jusqu'à trente-trois observances superstitieuses ; Canciani l'a expliquée fort longuement.

On y trouve une mention positive des pratiques de la cabale et des mœurs de l'ophitisme ou culte du serpent.

On adorait le diable parce qu'on en avait peur, et les prêtres, tout en interdisant les pratiques sataniques, firent des peintures effroyables du pouvoir du roi de l'enfer, des vengeances divines, des supplices éternels, et les mirent en apologues.

Ils propagèrent ainsi et consolidèrent, sans doute à leur insu, la démonolâtrie. Toutefois, ils se montrèrent autrement sévères en d'autres matières. Charles Martel fut déclaré damné sans rémission, et saint Remy fustigea Pépin le Bref parce qu'il avait voulu s'emparer d'un village qui appartenait à l'Église, et pourtant Pépin avait donné à l'évêque de Rome l'exarchat de Ravenne et jeté ainsi les bases du pouvoir temporel des papes, à l'instigation du diable, disent les calvinistes....

Satan comptait peut-être sur l'influence des biens de la terre pour altérer les divines doctrines du Christ.

Charlemagne, le grand empereur, eût été damné, dit une légende, si saint Michel, saint Denis et l'apôtre saint Jacques n'étaient venus à temps pour forcer les démons à lâcher prise (1).

(1) Cette histoire satanique se trouve à la Bibliothèque impériale. In-8, nº 2,447, p. 134.

Charles le Chauve descendit vivant aux enfers, tout comme Orphée, Enée et autres héros païens.

Ce prince eut la vision suivante :

La nuit d'un dimanche, comme il allait se reposer, une voix terrible vint frapper ses oreilles.

« Charles, lui dit cette voix, ton esprit va sortir de ton corps : tu viendras et verras les jugements de Dieu; ton esprit te sera rendu quelque temps après. »

A l'instant, il fut ravi en esprit, et celui qui l'enleva était d'une blancheur éclatante; il lui mit dans la main un peloton de fil qui jetait une grande clarté : il le dévida et lui dit :

« Prenez ce fil et attachez-le fortement au pouce de votre main droite, et par ce moyen je vous conduirai dans les labyrinthes infernaux. »

Il le conduisit dans des vallées profondes où l'on voyait bouillir de la poix, du soufre, du plomb.

« Je remarquai, dit Charles, des prélats qui avaient servi mon père et mes aïeux ; je les interrogeai, ils me répondirent :

« — Nous sommes brûlés dans ces souterrains infernaux, avec les homicides et les voleurs, parce que nous avons semé parmi les princes la discorde et le trouble.

« Je trouvai les âmes des seigneurs qui avaient servi mon père et mes frères : les uns y étaient plongés

jusqu'au menton. Plus loin étaient les rois de ma race, tourmentés par d'étranges supplices... »

Nous abrégeons ce récit du roi voyageur, récit qui surpasse par le merveilleux tout ce que les païens racontaient du Tartare.

« Cette mythologie chrétienne, dit M. l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, n'était pas faite pour diminuer le nombre des croyances superstitieuses léguées par le paganisme, ni la confiance populaire dans les sorciers et les magiciens ; aussi tout était-il et plus que jamais à la magie. Toutes les pensées étaient tournées vers le merveilleux satanique : les chroniqueurs du temps abondent en miracles menaçants et de funeste augure.

« Ici, un loup entre dans une église, et, saisissant avec les dents les cordes de la cloche, il se met à sonner la messe... Ailleurs, les statues de pierre des églises versent des torrents des larmes.

« En 840, Agobard, évêque de Lyon, écrivait : « Dans ce pays, presque tout le monde, grands et petits, pauvres et riches, vieux et jeunes, s'imaginent que les hommes peuvent produire à volonté la grêle et le tonnerre. »

« On ne voit que des sorciers, dit Hincmar, archevêque de Reims ; ici, ce sont des magiciens ; là, des nécromanciens ; ailleurs, des hydromanciens qui évo-

quent les démons et les consultent par le moyen de carafes remplies d'eau ; plus loin, des aruspices qui scrutent les entrailles des victimes.

« Nous voyons des pythonisses parler du ventre, des astrologues de trois ou quatre espèces. Il y a des noueurs d'aiguillettes et ceux qui font aboyer les chiens devant le tronc d'un arbre. »

Les princes entretenaient richement des magiciens : le fameux Juif Sédécias en est un exemple. « Ce médecin de Charles le Chauve savait, dit Trithème (1), forcer un verger à se couvrir de fleurs en plein hiver, à donner instantanément de la verdure et des fruits ; il le remplissait même d'oiseaux qui y faisaient entendre leur ramage. Il hachait les hommes en morceaux, faisait bouillir leur chair et les rendait à la vie ; il volait au milieu des airs et faisait entendre une multitude de voix, comme de chiens et de chasseurs. »

Nos escamoteurs et nos prestidigitateurs modernes devraient reconnaître Sédécias comme un maître incomparable, surtout si on se reporte au temps où il vivait; très probablement les doctes de sa nation, les rabbins, l'avaient initié aux secrets de la cabale judaïque, et il avait quelques notions de physique ou de chimie : on mit ses prodiges sur le compte du diable,

(1) Chron., *Ad annum* 879.

qui n'avait pas lieu de s'en plaindre, car il gagnait ainsi de nouveaux adhérents.

Du neuvième au douzième siècle, les véritables suppôts de Satan furent les illuminés, les cabalistes, les extatiques démoniaques. Cette époque est celle de l'apparition du fameux livre *Jetziraz*, l'un des éléments de la cabale moderne ; les Juifs, dit de La Nause dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, cultivaient avec une ardeur sans pareille la cabale, qui effaçait presque à elle seule toutes les autres sciences secrètes.

Il y avait aussi des convulsionnaires qui s'agitaient par grandes masses, et la voix des évêques demeura sans effet, parce que le diable s'était mêlé résolûment au mouvement qui emportait les multitudes vers des horizons nouveaux, et qu'il ramenait tout à lui comme moteur unique et nécessaire. C'était par la grande faute des moines ambitieux et libertins qui avaient énervé toutes les intelligences par les horribles peintures de l'enfer et d'un Dieu bourreau de ses propres enfants.

Ce mouvement vers le merveilleux satanique fut en outre propagé par la chronique, la légende et le roman, créations du moyen âge qui ne présentent que des démons horribles et des enchanteurs. Nous trouvons aussi des traits plus ou moins vraisemblables de



démonologie dans la *Chronique de Saint-Denis*, commencée par ordre de Suger; dans le *Spéculum* de Jean de Beauvais, composé par ordre de saint Louis; dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes. C'est dans ce dernier ouvrage qu'est racontée l'histoire de saint Antoine assailli par les sept péchés capitaux sous forme de démons, et réduisant un lion qui voulait dévorer ses moines à servir sept ans dans le monastère en qualité de frère convers: dans le *Livre des saints anges*, composé par un cordelier nommé frère François, on trouve le curieux procès de Satan contre Jésus-Christ, plaidé contradictoirement par-devant Salomon, et renvoyé en appel devant Aristote et Jérémie, choisis pour arbitres.

Le diable se trouvait mêlé à tout, et les grandes personnalités du moyen âge furent considérées par leurs contemporains comme adeptes de l'enfer; parmi les plus illustres, nous devons citer le moine Gerbert, l'un des premiers promoteurs du mouvement intellectuel en Europe.

Sa science l'avait placé si haut au-dessus de son siècle que l'on attribua l'étendue de ses connaissances à quelque pacte avec Satan: il faisait sa principale étude des mathématiques; les lignes et les triangles qu'on lui voyait tracer parurent une espèce de grimoire et contribuèrent à le faire passer pour un nécromancien.

Ce ne fut pas seulement le peuple qui donna dans cette idée absurde. Platine, auteur d'une biographie des papes, dit sérieusement que Gerbert, possédé du désir d'être pape, eut recours au diable, et consentit à lui appartenir après sa mort, pourvu qu'il lui fît obtenir cette dignité.

Voilà donc Satan devenu le dispensateur de la tiare !

Lorsque par un vœu détestable, ajoute le même auteur, Gerbert fut devenu pape sous le nom de Sylvestre II, il demanda au diable combien de temps il jouirait de sa dignité.

Le diable lui répondit par cette équivoque bien digne d'un fin diplomate tel que le roi des enfers :

« — Tu en jouiras tant que tu ne mettras pas le pied dans Jérusalem. »

La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé pendant quatre ans le trône pontifical, célébra les divins mystères dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem, et se sentit attaqué aussitôt après d'un mal qu'il reconnut être mortel. Il avoua aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le diable, et la prédiction qui lui avait été faite, les engageant à profiter de son exemple, et à ne pas se laisser séduire par les artifices de l'esprit malin.

Il demanda qu'après sa mort son corps fût coupé en

quartiers, mis sur un chariot à deux chevaux et enterré dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Il fut inhumé dans la basilique de Latran, parce que ce fut là que les chevaux s'arrêtèrent.

Martinus Polonus conte que Sylvestre II avait un dragon qui tuait tous les jours six mille personnes. D'autres ajoutent qu'autrefois son tombeau prédisait la mort des papes par un bruit d'os qu'on entendait et par une grande humidité de la pierre sépulcrale.

Ainsi, les hommes qui, par leurs travaux, leur génie, leurs découvertes coopérèrent au réveil littéraire et scientifique de l'Europe furent accusés de magie, et par conséquent d'affiliation avec le diable. Après Grégoire VII, premier pape-roi, la plupart des pontifes de Rome furent eux-mêmes assimilés aux propagateurs des sciences occultes, c'est-à-dire de l'enfer. Le fanatisme avait exploité trop largement la croyance païenne concernant les éternels supplices : on avait remplacé Pluton par Satan ; il n'y avait de changé que le nom. La papauté porta la peine de cette erreur intéressée. Les chroniqueurs Naucler et Platine déclarèrent magiciens et enchanteurs tous les papes sans exception, depuis Sylvestre II jusqu'à Grégoire VII. D'après le cardinal Bénon, cinq pontifes seulement doivent figurer parmi les adeptes de Satan.

Voici leurs noms :

Benoît VIII, cent quarante-huitième pape, dit Platine, apparut quelque temps après sa mort à un saint évêque dans un lieu solitaire, monté sur un cheval noir; il lui dit qu'il était en purgatoire pour ses rapines, mais qu'il n'était pas damné, parce qu'il avait fait quelques aumônes; il révéla ensuite le lieu où il avait caché ses richesses, et pria le saint évêque de les distribuer aux pauvres.

Benoît IX, cent cinquantième pape, élu à l'âge de douze ans, parce qu'il était neveu de Jean XIX, fut chassé trois fois du saint-siége pour l'infamie de ses mœurs et ses rapines. Des historiens assurent que c'était un exécrable magicien. Le cardinal Bembo dit qu'il était si habile enchanteur que les femmes à qui il voulait plaire couraient après lui par les bois et les montagnes; il mourut étranglé par son démon familier, dit l'auteur des *Grands et redoutables jugements de Dieu.*

Jean XXI, pape en 1277, faisait, dit-on, des almanachs aussi bien que Mathieu Laensberg.

Jean XXII publia un ouvrage sur la formation du fœtus, l'élixir des philosophes ou art transmutatoire des métaux; il était très versé dans l'alchimie.

Grégoire VII termine cette liste de pontifes voués à l'œuvre satanique.

Alexandre VI, de triste mémoire, avait à ses ordres

un démon familier, dit Hector de Boëce, lequel démon passa ensuite au service de César Borgia, son neveu.

Satan aurait donc gouverné le monde chrétien sous les noms de plusieurs pontifes, liés à l'enfer par un pacte indissoluble, et le Christ aurait livré son Église à l'ange des ténèbres!

Moines, crédules et ignorants, pour mieux vous enrichir et jouir des biens terrestres, comme les barons féodaux, vous aviez enseigné au pauvre peuple esclave et mourant de faim, la religion du dieu Moloch, de Baal l'implacable, afin d'effrayer son imagination par de sombres images.

Votre but se trouva dépassé, et le roi des enfers redevint tout-puissant au milieu de l'ignorance et de la servitude. Les contes, les fabliaux, les mystères et les romans de chevalerie achevèrent de troubler les intelligences depuis longtemps dévoyées par des pratiques superstitieuses. Le fanatisme avait trouvé un auxiliaire dans le diable, mais le fier Satan se fit payer très cher ses services, et tout retomba dans le chaos.

A cette époque remontent deux fictions démonologiques, qui appartiennent en propre à la France ; celles de Richard sans Peur et de Robert le Diable, supposés ducs de Normandie. La légende de ces deux terribles seigneurs est si populaire, que nous devons nous borner

à une simple indication; c'est bien la littérature démoniaque dans sa plus sauvage réalité.

Il y avait aussi alors des chasses dites nocturnes, dont nous trouvons la description suivante dans *Tristan le Voyageur*, de Marchangy :

« C'est l'heure où l'on croit entendre la chasse Hennequin, cette meute d'esprits infernaux qui passent entre le ciel et la terre avec des cris lamentables, entrecoupés par le bruit de la corne sauvage et les aboiements des chiens.

» Si quelqu'un était assez téméraire pour dire : — Je prends part à la chasse, du sang pleuvait sur sa tête, et devant lui tombaient les lambeaux des cadavres soustraits au tombeau par la sorcière Harpia pour le festin des démons qu'elle entraîne à sa suite.

» Souvent aussi, Brudemor leur dispute les airs, suivi de ses dix mille *huarts*, noirs démons, dont le cri répand l'épouvante.

» Brudemor est en Normandie ce qu'est le moine Bourru en Picardie, la male-bête à Toulouse, le mulet Odet à Orléans, le loup-garou à Blois, le roi Hugon à Tours, et Forte-Épaule à Dijon. »

Ces croyances étaient profondément enracinées dans l'imagination du peuple qui vénérait les fées, divinités subalternes dont il peuplait les endroits les plus mystérieux. On croyait qu'elles avaient le pouvoir de donner

aux hommes des formes d'animaux; elles reconnaissaient une reine qui les convoquait tous les ans en assemblée générale pour punir celles qui avaient abusé de leur puissance et récompenser celles qui avaient fait du bien.

On trouve des fées chez tous les anciens peuples du Nord, qui croyaient qu'elles venaient, le soir, danser au clair de la lune dans les prairies écartées, où elles choisissaient les plus aimables bergers pour les combler de faveurs. Frey remarque qu'il y avait entre les fées, comme parmi les hommes, inégalité de moyens et de puissance; dans les romans de chevalerie on voit souvent une bonne fée vaincue par une méchante qui a plus de pouvoir.

Il existe de nombreux monuments de la croyance aux fées, et dans presque toute l'Europe, il y a des grottes, des prairies, des arbres qui leur sont dévolus.

Notre fameuse Mélusine était aussi une fée : il y avait dans son destin cette particularité, qu'elle était obligée, tous les samedis, de prendre la forme d'un serpent dans la partie inférieure de son corps.

Les savants et les lettrés s'adonnaient aux études et pratiques cabalistiques. Nous avons déjà dit que l'ancienne cabale des Juifs était une association mystérieuse; mais la grande cabale, ou cabale dans le sens moderne proprement dite, était l'art d'entrer en relations avec les esprits élémentaires. Elle expliquait les

choses les plus obscures par les nombres, par le changement des lettres, et par des rapports dont les chefs s'étaient formé des règles.

Les cabalistes étaient obligés de renoncer à tout commerce avec les femmes, pour ne pas offenser les sylphides et les nymphes qu'ils avaient pour amantes. Parmi les mots les plus puissants en cabale, le fameux mot *agla* était principalement révéré; on se servait aussi des mots *sabaoth*, *tétragammaton*, *ell*, *esphim*, qu'on attribuait au roi Salomon, auteur supposé des *fameuses clavicules*.

Parmi les fictions littéraires du moyen âge, il en est beaucoup qu'on peut classer parmi les élucubrations dites sataniques : les romans du *pieux et vaillant Hercule*, de *Jason et de la belle Médée*, peuvent être cités comme exemples de magie classique. Dans les *Quatre fils d'Aymon*, la féerie commence à se montrer gracieuse, souriante, mais encore timide. Merlin l'enchanteur, Merlin le disgracieux, se civilise en la compagnie des fées puissantes comme des divinités, presque toujours bienfaisantes, et qu'un mot souvent met en fuite. La fée, c'est l'allégorie de la femme, tempérant par sa douceur, sa grâce, son amabilité, la rudesse de l'homme; c'est Omphale amenant Hercule à filer la quenouille à ses pieds.

Pendant que les romanciers créaient la belle mytho-

logie de la *Table-Ronde*, *Lancelot du Lac*, *Perce-forêt*, sortes de poëmes qui furent pour le moyen âge ce qu'avaient été l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour l'ancienne Grèce, les cabalistes exhumaient le grand *Grimoire*, attribué au pape Honorius, et classaient les démons.

Il est de tradition parmi les démonographes qu'on ait venir le diable en lisant le *Grimoire;* mais il faut avoir soin, dès qu'il paraît, de lui jeter quelque chose à la tête, une savate, un chiffon; autrement, on a le cou tordu.

Ce terrible petit volume était autrefois tenu secret, brûlé dès qu'il était-saisi.

Le *Grimoire du pape Honorius* avec un recueil des plus rares secrets, orné de figures et de cercles, ne contient que des conjurations. Dans le recueil de secrets, on trouve celui qui force trois demoiselles à venir danser nues, le soir, dans une chambre; il faut que tout soit paré dans cette chambre, et qu'on n'y remarque rien d'accroché ni de pendu, qu'on mette sur la table une nappe blanche, trois pains de froment, trois siéges, trois verres d'eau; quel maigre festin pour les trois danseuses! On se couche ensuite, et on prononce les paroles suivantes :

« Bestiricum, consolation, viens à moi; vertu Créon, Créon, Créon, je chante la louange du Tout-Puissant

13.

et je ne mens pas ; je suis maître du parchemin ; par ta louange, prince de la montagne, fais taire mes ennemis et donne-moi de jouir de ce que tu sais bien. »

Après cette conjuration, les trois personnes qu'on veut voir arrivent, se mettent à table, dansent et font tout ce qu'on exige. Il vient trois messieurs si c'est une dame qui convoque, et trois demoiselles si c'est un monsieur qui opère. On choisit dans les trois la personne qui plaît le plus ; on l'appelle, elle vient partager le lit, et même elle révèle des trésors cachés. Mais au coup de minuit tout disparaît.

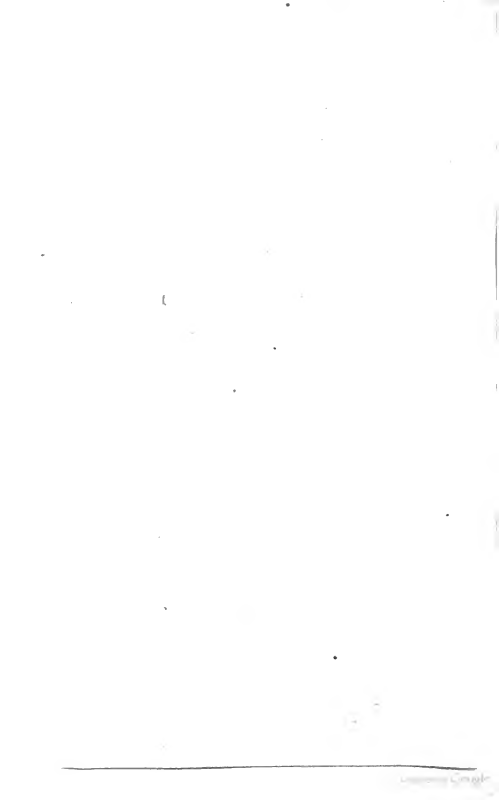
Le *Grand grimoire* avec la *Clavicule* de Salomon constituent la magie noire du grand Agrippa pour découvrir les trésors cachés et se faire obéir de tous les démons, des fées, des sylphes et des farfadets.

Telle était pourtant la doctrine satanique suivie par les cabalistes qui se mirent à classer les milices infernales. Un des plus célèbres démonographes, l'Allemand Jean Wier, élève d'Agrippa, publia le curieux inventaire de la fausse monarchie de Satan, *Pseudomonarchia dæmoniorum*, ouvrage plein de crédulité, de contes populaires, d'idées bizarres, d'imagination et de curieuses recherches. On y trouve l'explication d'un tableau contenant soixante-neuf personnages pris parmi les chefs des régions infernales. Ce tableau est emprunté à la quatrième partie de la *Philosophie occulte* de Corneille

Agrippa et au *Grand grimoire*. On ne saurait donc révoquer en doute son authenticité!!!

La milice de Satan se compose de 6,666 légions, et chaque légion de 6,666 démons, nombre cabalistique dont nous chercherions vainement la signification. Ces forces sont divisées entre quatre princes, qui s'appellent roi d'Orient, roi d'Occident, roi du Nord, roi du Midi.

Et maintenant, faisons défiler devant nous les grands chefs et hauts dignitaires du sombre empire ; cette revue aura son intérêt, même son utilité au point de vue de la démonographie.



CHAPITRE VI

Démonomanie et Démonographie.

Dictionnaire par ordre alphabétique des diables, diablesses et diablotins, avec indication de leurs rang, titres, qualités, et de leurs heures de réception. — Divers calculs des démonographes sur le nombre des diables et diablesses. — Systèmes et contradictions des démonomanes. — Satan peint par Bodin.— Classification de Psellius. — Les salamandres et les sylphes. — Les palais de Satan. — Ses courtisans. — La noblesse infernale. — Le diable remplace Dieu. — Ineptie de ceux qui croient aux influences sataniques.

Les monographies de diables, diablesses et diablotins que nous donnons dans ce chapitre sont tirées des ouvraves des plus célèbres démonographes, qui ont décrit les régions infernales avec leurs habitants, tout comme s'il leur avait été donné de les parcourir. Des savants, des magistrats ont accepté, reconnu

comme des réalités ces fables procréées par l'imagination désordonnée des premiers mythologues du christianisme. Nous n'hésitons pas à les mettre sous les yeux de nos lecteurs, qui y trouveront de nouvelles preuves de l'influence des traditions sataniques.

Voici les noms des dignitaires de l'enfer :

ABIGOR. — Grand-duc des enfers ! Démon d'un ordre supérieur ; il apparaît, disent les démonographes, sous la figure d'un beau cavalier et portant l'étendard ou le sceptre, armé d'une lance ; c'est de lui que les chefs d'armée qui veulent bien faire pacte avec les esprits infernaux apprennent les moyens de se faire aimer des soldats. Il a sous ses ordres soixante légions de démons de diverses classes.

Au moyen âge, dit Wiérius dans la *Pseudomonarchie* des démons, les chefs le consultaient avant de livrer une bataille.

ADÉS. — Les anciens poëtes désignent sous ce nom l'Enfer et toutes ses dependances ; pour les démonographes, c'est le dieu de l'Enfer.

ADRAMÉLECHC. — Grand chancelier des enfers ; les Assyriens lui avaient décerné un culte particulier et ils brûlaient des enfants sur son autel. D'après les rabbins commentateurs et initiés à la cabale, ce démon se montrait sous la figure d'un mulet et quelquefois d'un paon. Il tenait aux enfers un rang très élevé ; il avait

l'intendance du trésor des démons, et présidait le haut conseil. Ses fonctions correspondaient à celles de chambellan et de président du conseil des princes dans la hiérarchie féodale.

AGARÈS. — Grand-duc de la partie orientale des enfers ; ce haut et puissant seigneur, dit Torquemada dans son *Decameron*, apparaît monté sur un crocodile et l'épervier au poing, comme les riches châtelains. Il a sous son commandement trente et une légions de diables. Il préside à la guerre ; il ramène à la charge les fuyards du parti qu'il protége et jette la terreur du côté opposé. C'est lui qui enseigne toutes les langues et fait danser les esprits de la terre. Il distribue les prélatures et autres dignités diaboliques. Ses antichambres regorgent de solliciteurs, comme celles d'un ministre en faveur auprès du souverain.

AGATHION.— Ce démon, de l'ordre des *Familiers*, ne se montre qu'à l'heure de midi, sous la forme d'un homme ou d'une bête ; il est si complaisant, dit Leloyer dans son *Dictionnaire des spectres*, qu'il se laisse enfermer dans une bouteille ou dans un anneau magique ; mais il préfère un talisman.

ALASTOR. — Zoroastre l'appelle le *Bourreau :* d'après Origène, il est le même que *Lazazel* de la Bible ; quelques écrivains le confondent avec l'ange exterminateur. Plutarque raconte que Cicéron, par haine contre

Auguste, avait eu le projet de se tuer auprès du foyer de cet empereur pour devenir son Alastor ou génie malfaisant : ce démon est chargé de l'exécution des sentences du roi des enfers.

ALGOL. — Les astrologues arabes désignent le diable sous ce nom ; il correspond au Satan des chrétiens.

ALOCER. — Grand-duc des enfers : ce puissant démon apparaît armé comme un chevalier, monté sur un coursier fougueux, et commande à trente-six légions ; il enseigne à ses adeptes les secrets de l'astronomie et des arts libéraux ; il a le teint enflammé et les yeux ardents. Alocer protégeait les savants, les lettrés et surtout les alchimistes.

ALPDEL. — Ce démon, mentionné dans le Thalmud, préside aux arbres fruitiers ; il protége les jardiniers-pepiniéristes.

ALRINACH. — Démon occidental qui, d'après les démonographes, préside aux tremblements de terre, aux pluies, à la grêle, aux tempêtes ; il se montre ordinairement sous les traits et les habits d'une jeune femme. C'est lui qui submerge les navires : au moyen âge, les marins avaient grand soin de se munir d'amulettes contre ce perfide et dangereux démon.

ALRUNES.— Démons succubes ou sorcières qu'on donnait pour mères aux Huns ; elles ne pouvaient changer

de sexe, mais elles prenaient toutes sortes de formes, de par l'autorisation de Belzébuth.

Les Germains donnaient le nom d'*Alrunes* à de petites statues représentant de vieilles magiciennes ; ils les habillaient richement et leur rendaient un culte particulier. Les Lapons et les Samoïèdes consultent encore ces petites figures, auxquelles ils attribuent de grandes vertus.

AMAIMON. — D'après les magiciens, c'est un des quatre esprits ou démons chargés de présider aux quatre parties du monde : Amaimon gouverne les régions orientales.

AMDUSCIAS. — Ce démon, un des grands-ducs des enfers, prend ordinairement la forme d'une licorne : il daigne toutefois se montrer sous une figure humaine aux personnes qui l'évoquent d'après des rits particuliers. Il a sous ses ordres vingt-neuf légions de diables et diablesses. Si on lui demande un conseil, il se hâte de le donner ; mais on entend sans rien voir le son des instruments et les voix des démons. Le duc Amduscias, en sa qualité de grand seigneur mélomane, protége les musiciens et ménétriers.

AMON OU AAMON. — Grand et puissant marquis des enfers, disent les démonographes : il apparaît ordinairement sous la forme d'un loup, avec une queue de serpent. S'il prend la forme humaine, pour complaire à

quelque adepte favorisé, dit Wiérius, sa tête ressemble à celle d'un grand hibou qui laisse voir deux dents canines très effilées. C'est le plus fort, le plus redouté des princes infernaux ; on le représente vomissant des flammes. Ce terrible *marquis* connaît le passé et l'avenir : il peut réconcilier, quand il veut, les ennemis les plus acharnés. Si le marquis se bornait à ces dernières fonctions, il ne serait démon qu'à demi.

AMOYMON. — Un des quatre rois de l'enfer : Asmodée, dit Wiérius, est son lieutenant et le premier prince de ses États. Les sorciers évoquaient Amoymon, le matin, de 9 heures à midi, et le soir, de 3 à 6 heures ; passé ce temps, cette majesté diabolique ne donnait plus audience.

AMY. — Premier président de la cour infernale ; ce prince se montre presque toujours sous forme humaine ; il espère, dit Wiérius dans sa *Pseudomonarchie des démons*, qu'après deux cent mille ans, il retournera dans le ciel pour occuper le septième trône qui lui est réservé : ce qui n'est pas croyable, ajoute le démonographe. Amy enseigne l'astrologie et les arts libéraux : il commande à trente-six légions : il découvre à ceux qui l'invoquent les trésors gardés par les lieutenants de Lucifer. Dans ce cas, les chercheurs d'or de la Californie et de l'Australie devraient prendre pour patron ce grand président qui espère remonter au ciel.

ANARAZEL.— Ce démon, avec ses compagnons inséparables Gaziel et Fédor, sonne les cloches à minuit, fait paraître les spectres, excite les tempêtes et semble avoir pour mission spéciale d'effrayer les humains : il figure parmi les diables chargés de la garde des trésors souterrains; il les transporte d'un lieu à un autre pour les dérober aux recherches des hommes; ce démon protecteur des recéleurs ne peut connaître l'amour, disent les commentateurs du Thalmud.

ANDRAS. — Ce démon occupe le rang de grand marquis dans la noblesse infernale; il apparaît avec le corps d'un ange, la tête d'un chat-huant; il est presque toujours monté sur un loup noir et armé d'un sabre très pointu; il commande à trente légions, qu'il occupe continuellement à susciter des discordes et des querelles: il enseigne à vaincre ses ennemis, et protége les maîtres d'escrime.

ANDROALPHUS. — Encore un marquis du sombre empire : ce diable très puissant, dit Delancre, commande à trente légions; il se montre ordinairement sous la forme d'un paon, mais il prend quelquefois la forme humaine et alors on peut le contraindre à donner des leçons de géométrie. Androalphus est le mathématicien des enfers et il connaît aussi parfaitement l'astronomie; on lui attribue l'invention du syllogisme, il donne à ceux qu'il protége des figures d'oi-

seaux lorsque cette métamorphose devient nécessaire pour les soustraire aux mains de la justice.

ARAEL. — Les thalmudistes classent ce démon parmi les esprits chargés du gouvernement des oiseaux.

ASCAROTH. —Diable peu connu, mais mentionné par les démonographes, qui le donnent comme protecteur aux délateurs et espions : il est sous les ordres d'un autre diable plus puissant, nommé Mergal.

ASMODÉE.— Un des plus puissants rois de l'enfer ; il a trois têtes : la première ressemble à celle d'un taureau, la seconde à celle d'un homme, la troisième à celle d'un bélier ; les démonographes lui donnent une queue de serpent, des pieds d'oie, une haleine enflammée. Ils le représentaient monté sur un dragon, portant en main un étendard et une lance. Dans la hiérarchie infernale, Asmodée reconnaît pour suzerain Amoymon, qui le traite en vassal. Il commande à soixante-douze légions ; il apprend aux hommes des secrets pour se rendre invisibles, leur enseigne l'astronomie et les arts mécaniques, s'ils se donnent à lui par un pacte solennel.

Quelques démonographes affirment qu'Asmodée est l'ancien serpent qui séduisit Ève dans le paradis terrestre.

ASTAROTH. — Grand-duc des enfers. On représente ce démon très puissant sous la figure d'un ange fort

laid et balafré par la foudre ; il chevauche dans l'air sur un dragon énorme et tient dans sa main un faisceau de vipères.

Les démonographes disent qu'Astoroth est le grand trésorier du sombre empire ; d'après Wiérius, il connaît non-seulement le passé, le présent, mais encore l'avenir ; il se plaît à faire des révélations à ceux qui le consultent, et il leur enseigne même les arts libéraux.

Astaroth commande quarante légions de diables ; il est si puant, qu'il faut bien se garder de se laisser approcher par ce grand-duc. L'auteur de l'*Histoire de la magie en France* conseille, à ce sujet, de tenir sous ses narines un anneau magique, qui est un préservatif contre les odeurs fétides des démons.

ASTARTÉ. — Diablesse, femme d'Astaroth. Les Phéniciens adorèrent la lune sous ce même nom ; l'historien Sanchoniaton dit qu'elle eut deux fils : *le Désir* et *l'Amour*. Le roi Salomon l'adora, dit-on, à Jérusalem. Astarté était la Vénus des anciens peuples de la Phénicie.

On la représente avec deux cornes, non difformes, comme celles du grand-duc son époux, mais très élégamment façonnées et faites en croissant. On la voit aussi sur quelques bas-reliefs avec une tête de génisse et une croix à la main ; elle est entourée de rayons qui

figurent la clarté de l'astre des nuits dont elle est le symbole.

BAAL. — Grand-duc des enfers. Les anciens démonographes disent qu'il a le commandement en chef des armées infernales. Il était adoré des Chaldéens, des Babyloniens et même des Israélites, qui abandonnaient parfois le culte du vrai Dieu. Les plaintes et malédictions des prophètes font foi de cette versatilité religieuse du peuple juif.

BAALBÉRITH. — Archiviste des enfers et secrétaire général des grands démons.

BAALZEPHON. — Ce démon était adoré des Égyptiens. Les démonographes le désignent comme capitaine des gardes du sombre empire.

BAEL. — Un des plus puissants rois des enfers, dit Wiérius, se trouvant dans la partie occidentale. — On représente ce démon avec trois têtes, l'une d'un crapaud, l'autre d'un homme, la troisième d'un chat; il commande soixante-six légions; il rend ceux qui l'invoquent fins, rusés et fourbes. Le *Grand grimoire* cite Bael comme un des démons les plus puissants et les plus redoutables.

BARBATOS. — Comte duc des enfers. Wiérius dit que ce démon était de l'ordre des Vertus des cieux et de celui des Dominations avant d'avoir participé à la révolte de Satan. Barbatos se montre le plus souvent

sous la figure d'un archer ou d'un chasseur; quatre rois infernaux sonnent du cor devant lui pour annoncer sa présence. Il enseigne à ses adeptes l'art de deviner par le chant des oiseaux et les cris des animaux.

BÉHÉRIT. — Qui possédait la sœur Agnès dans l'aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par Urbain Grandier.

« Il avait promis, dit Saint-Aubin dans son *Histoire des diables de Loudun*, d'enlever, en sortant du corps de la sœur, la calotte du sieur commissaire et de la tenir en l'air, l'espace d'un *Miserere*, à la hauteur de deux piques, ce qui n'eut pas lieu, à sa honte et vergogne. »

BELAAM. — Démon fort obscur et dont il n'est parlé que dans l'histoire des religieuses de Loudun. Il possédait sœur Jeanne des Anges avec Isaacarum et Béhémoth.

BÉLIAL. — On croit, dit Wiérius, que Bélial, l'un des rois de l'enfer, fut créé immédiatement après Lucifer, et qu'il entraîna la plupart des anges dans la révolte. Aussi fut-il renvoyé du ciel un des premiers. Il se montre quelquefois sous la figure d'un ange très beau, assis sur un char de feu; il a sous ses ordres quatre-vingts légions de l'ordre des Vertus et de l'ordre des Anges.

Le roi Salomon, mécontent de ce démon, qu'il avait

invoqué, l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, qui forment une armée de 522,280 diables.

Cette bouteille équivalait donc à plusieurs centaines de nos casernes... Mais n'oublions pas que nous sommes dans les régions de la fantasmagorie et du grimoire.

BELPHÉGOR. — Ce prince des enfers fournit à Machiavel le sujet d'un conte charmant, qui fut plus tard embelli par le génie si gracieux et si frais de notre immortel La Fontaine.

Belphégor était adoré des Moabites. D'après les rabbins commentateurs du Thalmud, on lui rendait hommage sur la *chaise percée*... Ici, nous devons supprimer de longs détails... D'autres rabbins n'ont vu dans Belphégor que le dieu des pets ! Quelques savants prétendent que c'est le Priape des anciens ; Banier dit, d'après Selden, qu'on lui offrait des victimes humaines, dont les prêtres mangeaient la chair.

Franchement, nous préférons à l'histoire et aux doctes dissertations des thalmudistes le conte de Machiavel, surtout avec l'imitation de La Fontaine, et Belphégor lui-même serait de notre avis, si on le consultait.

BELZÉBUTH. — Voici le grand prince des démons, le roi, l'empereur des enfers ; c'est Jésus-Christ lui-même

qui lui donne ce nom. (Voir saint Matthieu, chap. XII, verset 24, saint Luc, chap. XI, verset 15.)

Presque tous les démonographes disent que Belzébuth est le chef suprême de l'empire infernal. Le poëte Milton, dans son *Paradis perdu*, ne lui assigne que le second rang après Satan.

Le nom de ce puissant démon signifie *dieu des mouches*, et Bodin, dans sa *Démonomanie des sorciers*, affirme qu'on ne voyait aucun de ces insectes dans ses temples.

On lit dans les *Véritables Clavicules de Salomon*, page 11, que ce démon se montre quelquefois sous des formes monstrueuses, telles que celle d'un veau énorme ou d'un bouc dont la queue est d'une longueur démesurée ; il se manifeste aussi quelquefois sous les apparences d'une très grosse mouche ; il témoigne sa colère en vomissant des flammes et en hurlant comme un loup enragé.

Voilà des métamorphoses fort peu gracieuses, surtout lorsque Astaroth se montre à côté de Belzébuth sous les traits d'un âne noir.

« Belzébuth, dit Palingène dans le *Zodiaque de la vie*, est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelants, les sourcils élevés et l'air menaçant.

« Il a les narines extrêmement larges et deux grandes cornes sur la tête ; il est noir comme un Maure ; deux grandes ailes de chauve-souris sont attachées à ses épaules ; il a deux larges pattes de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds. »

A ce portrait peu flatté opposons celui de Milton, qui, dans sa revue poétique des légions infernales, donne à Belzébuth un aspect imposant et un visage empreint d'une haute sagesse.

Diego, dans le *Compère Mathieu* de l'abbé Dulaurens, raconte que la robe de Belbézuth est doublée de fer-blanc et ornée de parements en faïence. D'autres démonographes affirment qu'il a une soutane de bouracan noir ; il ne lui manquait plus que le travestissement clérical ! Pauvre Belzébuth !

Nous ne sommes plus au temps où le prophète Elisée reprochait à Ochosias, roi de Juda, de consulter chez les Philistins Belzébuth, *Dieu des mouches*. Les peuples de l'Orient t'adorèrent parce qu'ils te supposaient acharné à la destruction d'innombrables insectes aussi gênants que préjudiciables. Les démonomanes t'ont dépeint au gré de leur imagination et ont fait de toi un des ogres les plus formidables de la mythologie chrétienne... Aussi, pourquoi ne délivres-tu plus les hommes des mouches ?

BÉRITH. — Duc des enfers, d'après le nobiliaire de Satan et les assertions des démonographes. Il apparaît ordinairement en jeune soldat habillé de rouge, une couronne ducale au front et monté sur un coursier fougueux. Au moyen âge, il était invoqué par les alchimistes, qui croyaient qu'il changeait tous les métaux en or; il a sous ses ordres vingt-six légions, dit Wiérius, et il peut, à son gré, rendre la voix des chanteurs claire et puissante. Que de prodiges il pourrait opérer dans nos théâtres lyriques! Mais pour le subjuguer il faut la vertu de certains anneaux magiques dont le secret semble à jamais perdu.

Il est beaucoup parlé du démon Bérith dans le *Solide trésor du petit Albert*. On y trouve plusieurs aventures qui prouvent que ce diable doit être classé parmi les sylphes ou les lutins.

BITRU. — Prince des enfers. Il se montre sous la forme d'un léopard et prend très souvent une figure humaine; il est alors d'une beauté admirable. Il a sous ses ordres soixante-dix légions. Ce démon tentateur découvre les secrets des femmes et excite les passions des deux sexes.

BUER. — Président aux enfers, classé par les démonographes parmi les diables de seconde classe; il commande à cinquante légions; il rend la santé aux malades, procure de bons domestiques et enseigne

les vertus des herbes employées par la médecine.

BUNÉ. — Grand-duc infernal ; c'est le démon des cimetières, où il rassemble la nuit les trente légions placées sous son commandement.

BYLETH. — Un des rois de l'enfer ; avant la révolte de Satan, il était de l'ordre des Puissances ; il commande quatre-vingts légions ; il se montre, disent les démonomanes, assis sur un cheval blanc, précédé de trompettes et de musiciens de tout genre.

CAACRINOLAAS. — Grand président aux enfers ; il se montre aux personnes qui l'évoquent sous la forme d'un chien avec des ailes de griffon ; il rend ses adeptes invisibles, et favorise les voleurs, les espions.

CARABIA. — Roi-comte des enfers. Ce démon, peu connu et à peine mentionné par les démonographes, exerce un pouvoir souverain dans une des plus grandes provinces du sombre empire. Wiérius dit qu'il a trente légions sous ses ordres. Il apparaît de préférence sous la forme d'une étoile.

CAYM. — Ce démon, de caste supérieure, est classé parmi les présidents des enfers. Versé dans tous les secrets de l'argumentation sophistique, il peut défier les plus habiles philosophes. Luther parle très longuement dans ses écrits de la dispute qu'il soutint contre Caym et de la peine qu'il eut à rétorquer ses arguments : Luther se croyait environné de diables.

Avant la révolte de Satan, à laquelle il prit part, Caym était de l'ordre des Anges. Dans les enfers, dit Wiérius, il commande trente légions. Lorsqu'il se montre aux hommes, c'est ordinairement sous la forme d'un merle. Il explique le chant des oiseaux, le bruit des flots, les aboiements des chiens.

DAGON. — Boulanger et grand panetier des enfers; il fut adoré des Philistins, qui lui attribuaient l'invention de l'agriculture. Les démonographes en ont fait un boulanger !!!

DECABERIA. — Comte-roi des enfers; il a trente légions sous ses ordres et révèle de curieux secrets pour apprivoiser les oiseaux. Il se montre sous la forme d'une étoile à cinq rayons.

ELIGOR. — Grand-duc aux enfers; il commande à soixante légions; il enseigne la manière de combattre; il protége les duellistes et se montre ordinairement sous la forme d'un soldat armé de pied en cap.

FLAUROS. — Ce démon est qualifié de grand général des troupes infernales; il commande vingt légions. Les démonographes disent qu'il apparaît sous la figure d'un gros léopard; il prend quelquefois la forme humaine. Flauros est l'ennemi impitoyable des exorcistes, et il soulève contre eux des millions de diables. Le passé, le présent et l'avenir lui sont parfaitement connus.

FOCALOR. — Ce démon figure aussi parmi les grands

généraux des enfers ; il commande à trente légions : il se montre sous les traits d'un homme ayant les ailes d'un griffon. Il préside aux tempêtes, engloutit les vaisseaux, déchaîne les vents. Wiérius prétend que Focalor espère rentrer au ciel dans mille ans, mais qu'il se trompe : Wiérius ne s'est-il pas trompé lui-même ?

FORAY. — Comte infernal et général d'armée, apparaît le plus souvent sous la forme d'un taureau, et rarement il prend la figure humaine : il commande à trente-six légions et enseigne à ses adeptes la propriété des herbes et des pierres précieuses. Au moyen âge, il était invoqué par les herboristes et les joailliers.

FORCAX. — Grand président du sombre empire, connaît aussi la vertu des herbes et des pierres précieuses ; il rend ceux qui l'invoquent invisibles et leur donne le talent de l'éloquence ; il commande à vingt-neuf légions ; il se montre sous la forme d'un homme de très haute taille.

FORNÉRY. — Ce démon est un des marquis de la noblesse infernale ; il commande à vingt-neuf légions de Trônes et d'Anges ; il se montre sous la forme d'un monstre marin et préside souvent au sabbat des sorciers.

FURCAS. — Simple chevalier infernal Ce démon apparaît sous la figure d'un homme en fureur, avec des

cheveux blancs et une longue barbe, monté sur un grand cheval et armé d'un dard très aigu. Il commande vingt légions de diables.

FURFUR.— Est un des grands comtes de l'enfer, entretient l'amour entre les maris et les femmes ; il fait tomber la foudre et luire les éclairs. Il prend quelquefois la forme d'un ange, mais presque toujours il se montre en cerf avec une queue enflammée. Il commande à vingt-six légions.

GAAP. — Prince des enfers aussi puissant que Byleth, a sous ses ordres quatre des principaux rois du sombre empire ; il transporte les hommes dans les différentes contrées qu'ils veulent parcourir, et a sous ses ordres soixante légions. Au moyen âge, les nécromanciens et sorciers l'évoquaient par des artifices magiques attribués faussement au roi Salomon.

GAMYCIN.— Puissant démon, avec le titre de marquis, chef de trente légions; il se montre ordinairement sous la forme d'un petit cheval, et prend rarement la figure humaine; il enseigne les arts libéraux à ses adeptes.

GAZIEL.— Ce diable est chargé de la garde des trésors souterrains ; avant de se montrer, il inspire la terreur par un grand bruit de cloches et de clochettes. Wiérius prétend qu'il est eunuque. Ce démonographe parle des diables comme s'il avait vécu avec eux dans une sorte

d'intimité. Gaziel transporte les trésors d'un endroit à un autre, pour les soustraire aux recherches des mortels.

GOAP. — Roi des démons du midi, commande à de nombreuses légions. Wiérius dit qu'on peut l'invoquer depuis trois heures du matin jusqu'à midi, et de neuf heures du soir jusqu'à minuit.

GOMORY. — Duc des enfers, se montre sous la forme d'une belle femme, le front ceint d'une couronne ducale ; il allume l'amour dans le cœur des femmes et des jeunes filles, et fait découvrir les trésors cachés.

GORSON. — Roi de la partie occidentale des enfers, donne ses audiences le matin à neuf heures.

GUSOYN. — Grand-duc infernal. Commande à quarante-cinq légions ; il est le protecteur des courtisans et des ambitieux et découvre les choses les plus cachées ; il apparaît sous la forme d'un chameau.

HAAGENTI. — Grand président des enfers. Commande à trente-six légions ; il prend le plus souvent la forme d'un taureau avec des ailes de griffon, et enseigne à faire d'excellent vin avec de l'eau claire. Haagenti doit trouver de nombreux adeptes à Bercy et à l'Entrepôt.

HABORIM. — Duc des enfers. Commande à vingt-six légions. Il se montre à cheval sur une énorme vipère, avec trois têtes, l'une de serpent, l'autre de chat, la troisième d'homme.

HALPHAS. — Grand comte infernal, commande à vingt-

six légions; il bâtit les villes et préside aux guerres.

HUTGIN.—Démon *bienfaisant* et disposé à rendre service aux hommes en répondant à toutes leurs questions. C'est le type du *bon Diable*.

KOBAL.—Directeur général des théâtres infernaux; il a sous ses ordres des milliers de chanteurs et de bayadères; ce diable, d'une causticité formidable mord en riant, dit Wiérius; il est le patron des comédiens.

LÉONARD. — Chef des démons subalternes, inspecteur général de la sorcellerie et de la magie noire, grand maître des sabbats; il préside aux réunions des sorciers et sorcières sous la forme d'un grand bouc, avec trois cornes sur la tête, deux oreilles de renard, une barbe de chèvre et un visage au derrière, entre la queue et les cuisses; les sorciers lui rendent hommage en lui baisant ce visage avec une chandelle verte à la main. Delrio, Delancre, Bodin et autres démonographes décrivent longuement les attributs de Léonard.

LÉVIATHAN. — Qualifié de grand amiral des enfers par Wiérius, est gouverneur des contrées maritimes du sombre empire! il cherche à capter principalement les hommes et les femmes du grand monde.

LILITH. — Démon succube. Les démonographes entrent, au sujet de ce diable, dans des détails que nous ne pouvons même indiquer.

LORAY. — Grand marquis des enfers, commande à

trente légions ; il préside aux batailles, où il se montre sous la forme d'un archer, portant un arc et un carquois rempli de flèches.

LUCIFER. — Grand démon qui préside à l'Orient, disent les démonographes ; il commande à l'Europe et à l'Asie ; quelques auteurs le qualifient de grand justicier des enfers. C'est à tort que les Confrères de la passion l'ont fait figurer dans leurs pièces comme roi des enfers.

MAGOA. — Roi de la partie orientale de l'enfer. Ce démon est très puissant ; d'après le *grand Grimoire* et *la grande Clavicule de Salomon*, on pouvait l'évoquer tous les jours et à toute heure, en se plaçant au milieu d'un cercle.

MAIMON. — Ce démon, d'après Delancre, est chef de la neuvième hiérarchie infernale. Il commande aux diables les plus rusés, tentateurs, dresseurs de piéges, et toujours occupés à contrebalancer l'action des bons anges.

MALPHAS. — Grand président des enfers, commande à quarante légions ; il se montre presque toujours sous la forme d'un corbeau ; il préside à la construction des citadelles. Les architectes du moyen âge invoquaient Malphas

MAMMON. — Démon de l'avarice. Milton dit, dans son *Paradis perdu*, que Mammon apprit aux hommes à

déchirer le sein de la terre, pour en arracher des trésors si sagement ensevelis. Mammon est le patron des avares et des usuriers.

MARBAS. — Grand président des enfers, commande à trente-six légions ; il enseigne les arts mécaniques et change ses adeptes en différentes formes.

MARCOCNIAS. — Grand marquis des enfers, de l'ordre des Dominations, commande à trente légions ; il apparaît à ceux qui l'évoquent sous la forme d'une louve avec des ailes de griffon et une queue de serpent. Il se montre assez docile à la voix des exorcistes, et leur révèle les choses les plus cachées.

MELCORA. — Payeur des employés publics aux enfers : on le voit toujours avec une bourse à la main.

MINOSON. — Ce démon fait gagner à toutes sortes de jeux ; il est sous les ordres de Haël.

MOLOCH. — Membre du grand conseil infernal et prince du pays des larmes ; dans le poëme de Milton, Moloch est couvert des pleurs des mères et du sang des enfants. Les Ammonites l'adoraient sous la figure d'une statue de bronze, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale.

MORAIL. — On lit dans les *Clavicules de Salomon* que ce démon a la puissance de rendre ses adeptes invisibles.

MORAX. — Comte et président des bandes infernales,

prince des esprits familiers qui sont *doux et sages*, dit Wiérius, commande à trente-six légions : il se montre ordinairement sous la forme d'un taureau.

MURMUR.— Grand-duc et comte des enfers, démon de la musique, selon Wiérius. Il apparaît, dit ce démonographe, sous la forme d'un soldat monté sur un vautour et accompagné d'une multitude de trompettes : il est de l'ordre des Anges et de celui des Trônes, c'est-à-dire de la plus haute noblesse.

NABÉRAS.— Marquis des enfers, commande à dix-neuf légions ; il donne à ceux qui l'évoquent, l'éloquence, l'amabilité et il leur enseigne les arts libéraux. Il se montre sous la forme d'un corbeau.

NÉBIROS.— Maréchal de camp et inspecteur général des enfers, patron des nécromanciens ; il prédit l'avenir et révèle les qualités des métaux et minéraux.

NEMBROTH.—Démon très puissant et très habile, consulté par les magiciens, qui ne l'évoquent que le mardi, jour qui lui est consacré.

NERGAL.—Chef de la police secrète des enfers ; ce premier espion honoraire de Belzébuth est placé sous la surveillance de Lucifer, le grand justicier. Nergal est un démon du second ordre ; ses fonctions l'indiquent suffisamment.

NYBRAS. — Grand paradiste des menus plaisirs de la

cour infernale, charlatan, bateleur et bouffon en titre. Les démonographes disent que ce diable d'un ordre très inférieur ne jouit d'aucune considération à la cour de Belzébuth.

NYSBROCK. — Autre démon du second ordre : intendant des cuisines de Belzébuth... patron des gourmands et des cuisiniers.

ORIAS. — Grand marquis des enfers, démon des astrologues et des devins; il leur enseigne l'astronomie et l'astrologie; il porte dans chaque main une vipère, et commande trente légions.

OTIS. — Grand président des enfers; a sous ses ordres soixante légions; il révèle l'avenir et se montre sous la forme d'une vipère.

PAYENDA. — Est un des rois des enfers; il commande à deux cents légions; il se montre à ceux qui l'évoquent sous la forme d'un homme monté sur un dromadaire, couronné d'un diadème étincelant de pierreries, avec un visage de femme; dans les circonstances solennelles, il est accompagné des deux grands princes Bébal et Abalam.

PLUTON. — L'ancien roi du Tartare, se retrouve dans l'enfer des chrétiens avec les titres d'archidiable, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, et surintendant des travaux forcés, etc.

PROSERPINE. — Épouse de Pluton, autrefois reine de

l'empire infernal. Les démonomanes disent qu'elle est archiduchesse et souveraine princesse des malins esprits. Pour une reine détrônée, Proserpine n'a pas trop perdu de son ancienne autorité.

PRUFLAS. — Grand-prince et grand-duc des enfers, commande à vingt-six légions; il est très communicatif pour les personnes qui l'évoquent.

PUCEL, grand-duc infernal, commande à quarante-huit légions; il enseigne la géométrie, les arts libéraux et les sciences occultes.

RAUM. — Grand-comte des enfers, de l'ordre des Trônes et chef de trente légions, apparaît presque toujours sous la forme d'un corbeau.

RIMMON. — Premier médecin de la cour infernale, dit Wiérius, est très peu considéré, parce qu'il fait partie d'un ordre inférieur. Chez Belzébuth, comme chez les princes de la terre, il y avait des nobles et des *vilains.*

SAMAEL.—Prince des démons, séduisit Ève, monté sur le serpent, disent les rabbins; elle conçut de lui et enfanta Caïn, ce qui inquiéta Adam, car l'enfant ne lui ressemblait pas.

SATAN. – Voici le démon par excellence; roi des enfers d'après les poëtes et les théologiens; c'est lui qui commande à toutes les légions infernales. On dit que, quand les anges se révoltèrent contre le Tout-Puissant, Satan,

qui était alors préposé à la partie septentrionale du ciel, prit le commandement des révoltés, fut vaincu et précipité dans les ténèbres, où il régna pendant de longs siècles; mais Belzébuth forma un parti très puissant, recruté dans l'aristocratie nobiliaire des démons, et détrôna Satan, qui, depuis cette époque, est traité par les démonomanes de prince révolutionnaire, ennemi de l'ordre et des bons principes. A diverses reprises, il a fait des tentatives pour recouvrer son autorité royale, mais il a toujours échoué; Belzébuth règne avec l'appui des diables réactionnaires, et Satan n'est plus que le chef du grand parti de l'opposition.

Voilà ce que disent les démonographes qui ont créé un enfer d'après ce qui se pratique sur notre terre.

Milton dit que Satan a une taille de 40,000 pieds... Quel géant! Mais les poëtes ont le droit de tout oser.

SCOX. — Qu'on appelle aussi Chox, figure parmi les ducs et grands-marquis de la noblesse infernale; il commande à trente légions, et se montre à ceux qui l'évoquent sous la forme d'une cigogne. Wiérius dit qu'il vole l'argent dans les maisons, et ne restitue qu'au bout de 1,200 ans, si toutefois il en reçoit l'ordre. Voilà un voleur qui se plaît à jouir longtemps de ses larcins. Si on l'enferme dans un triangle, il indique les trésors cachés qui ne sont pas gardés par des démons.

STOLAS. — Grand prince des enfers, commandant de

vingt-six légions; il enseigne les propriétés des plantes; il se montre ordinairement sous la forme d'un hibou.

SUCCOR-BÉNOTH. — Démon de la jalousie, des verroux et des grilles. Succor, dit Wiérius, est chef des eunuques du sérail de Belzébuth, et jouit des faveurs de l'archi-diablesse Proserpine; il protége les maris jaloux et leur enseigne les moyens de découvrir les ruses de leurs femmes.

THAMUZ. — Démon de second ordre, inventeur de l'artillerie et de l'inquisition; il ne se plaît qu'au milieu des flammes, des grils et des bûchers; il révéla, dit-on, aux inquisiteurs espagnols les affreuses tortures qu'ils infligeaient à leurs victimes. Quelques démonographes attribuent aussi à Thamuz l'invention des bracelets en cheveux.

UKOBACH. — Est classé parmi les démons inférieurs. Belzébuth l'a chargé d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales; Wiérius prétend qu'il a inventé les fritures et les feux d'artifice.

UPHIR. — Est le démon de la chimie; les médecins, dit Collin de Plancy, l'ont pris pour leur patron depuis le discrédit d'Esculape. Aux enfers, Uphir est responsable de la santé de Belzébuth et de ses courtisans.

VALUFAR. — Un des ducs de l'enfer, chef de trente-six légions; il se montre tantôt sous la forme d'un ange,

tantôt sous celle d'un lion avec la tête et les pattes d'une oie et la queue d'un lièvre.

VAPULA. — Duc des enfers et chef de trente-six légions ; enseigne à ses adeptes les arts mécaniques et la philosophie ; il se montre sous la forme d'un lion, avec des ailes de griffon.

VÉPOR. — Duc des enfers, très puissant et très méchant ; il se montre sous la forme d'une sirène, et conduit les vaisseaux au milieu des écueils. Vingt-neuf légions lui obéissent.

VERDELET. — Maître des cérémonies de la cour de Belzébuth. Ce démon du second ordre prend aussi les noms de *Joli-Bois*, *Vert-Joli*, *Saute-Buisson*, *Maître-Persil*. Par ces noms agréables, dit Boquet, il allèche les femmes et les fait tomber dans ses piéges.

VOLAC. — Grand président aux enfers, chef de trente légions ; il se montre sous la forme d'un enfant, avec des ailes d'ange, monté sur un dragon à deux têtes.

WALL. — Grand-duc des enfers, chef de trente-six légions, inspire l'amour aux femmes et révèle l'avenir. Wall est de l'ordre des Puissances, c'est-à-dire de la plus haute noblesse.

XAPHAN. — Démon du second ordre, occupé dans l'enfer à souffler continuellement la braise des fourneaux. On dit qu'ayant pris part à la révolte de Satan,

il proposa aux rebelles de livrer le ciel aux flammes, mais il fut précipité au fond des abîmes.

ZAÉBOS. — Comte des enfers, doux de caractère. Ce *bon diable* a la tête ornée d'une couronne ducale.

ZAGAM. — Un des rois et présidents de l'enfer, change l'eau en vin, le sang en huile, et opère mille autres prodiges. Il a trente légions sous ses ordres. Autrefois les marchands de vin invoquaient Zagam.

ZÉPAR. — Grand-duc des enfers. C'est le démon de la pédérastie.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ce nombreux état-major de l'enfer commande à des légions autrement compactes que les armées des plus grands rois de la terre; depuis la mémorable époque du *péché originel*, les démons sont arrivés de toutes parts sur notre pauvre terre; le docteur Wier en élève le nombre à *quarante-cinq millions*. Mais le savant démonographe Bloock a prouvé la fausseté de ce calcul; il dit que sans compter les démons qui n'ont point d'emploi particulier, tels que ceux de l'air et les gardiens permanents de l'enfer, chaque mortel a le sien qui ne le quitte pas plus que son ombre.

Or, si les hommes ont cet étrange privilége, le nom-

bre des démons est effroyable, car il y a sur notre globe plus de quatre cent millions de faces humaines.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir les fourberies, les guerres, le désordre, les abominations répandus sous les pas des mortels, livrés presque sans défense aux pernicieuses influences des malins esprits. Tous les crimes qui se commettent ici-bas, disent les casuistes et les théologiens, sont inspirés par les démons dont l'histoire s'est tellement liée à celle de tous les peuples qu'il nous serait impossible de l'écrire tout entière.

Ils inspirèrent le meurtre d'Abel.

Ils préparèrent tous les forfaits qui amenèrent le déluge.

Ils perdirent Sodome et Gomorrhe.

Ils eurent des autels chez toutes les nations, excepté chez les Juifs, nation microscopique au milieu de l'idolâtrie.

Ils trompèrent les hommes par les oracles et par mille prestiges jusqu'à l'avènement du Messie.

Leur puissance sembla un moment complétement anéantie, mais nous les retrouvons bientôt plus puissants que jamais.

Les légions sataniques se montrent à de pieux anachorètes, les tentations deviennent épouvantables et le diable multiplie ses supercheries à l'infini. Il excite les

tempêtes; il débauche les femmes, qui mettent au monde des monstres.

Il prédit l'avenir par la bouche des sorciers et des devineresses; il triomphe au milieu des bûchers, et il trouve moyen de s'asseoir sur le trône pontifical du successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ! Nous avons parlé de sept à huit papes voués au culte de l'enfer, d'après des légendes très répandues et très accréditées par la stupide superstition.

Que penser de tout cela? — Dans ces systèmes des démonomanes, il y a des contradictions innombrables. Ainsi Tertullien dit dans un endroit que les démons ont conservé toute leur puissance, et qu'il leur est facile d'être partout en un instant, parce qu'ils volent d'un bout de l'univers à l'autre, aussi vite que nous faisons un pas (1); qu'ils prédisent la pluie et le beau temps parce que, vivant dans l'air, ils peuvent examiner les nuages. Mais, dans un autre passage de son *Apologétique*, le même Tertullien décide que le diable a perdu tous ses moyens, et qu'il serait ridicule de le craindre.

Bodin qui, dans sa *Démonomanie* (2), dépeint Satan et ses lieutenants sous les couleurs les plus noires, dit aussi :

(1) *Apologétique*, chap. XXII.
(2) Livre IV, chap. 1er.

« Les démons peuvent faire le bien tout aussi bien que les anges peuvent faillir : le démon de Socrate le détournait toujours du mal et le tirait du danger; les malins esprits servent à la gloire du Tout-Puissant, comme exécuteurs de sa haute justice, et ne font rien qu'avec la permission de Dieu. »

Dans ce cas, qui serait responsable des fautes et des crimes que les hommes commettent par les instigations du diable?

Michel Psellus divise les démons bons ou mauvais en six grandes sections.

Les premiers sont les démons du feu, qui habitent les régions souterraines, les volcans.

Les seconds sont les démons de l'air, qui volent autour de nous et ont le pouvoir d'exciter les orages.

Les troisièmes sont les démons de la terre, qui se mêlent avec les hommes, et s'occupent de les tenter.

Les quatrièmes sont les démons des eaux, qui habitent la mer et les rivières, pour y élever des tempêtes et causer des naufrages.

Les cinquièmes sont les démons souterrains, qui préparent les tremblements de terre, et tourmentent les mineurs.

Les sixièmes sont les démons ténébreux, ainsi nommés parce qu'ils vivent loin du soleil et ne se montrent pas sur la terre. Saint Augustin comprenait toute la

masse des démons dans cette dernière catégorie.

L'étrange classification de Michel Psellus suggéra probablement aux cabalistes l'idée des salamandres, qu'ils placent dans les régions du feu, des sylphes qui remplissent l'air, des ondines ou nymphes qui vivent dans l'eau, des gnomes qui sont logés dans l'intérieur de la terre.

Triste mythologie qui a trop longtemps pesé comme un couvercle de plomb sur l'intelligence humaine et qu'il faut signaler à toute l'indignation de la raison révoltée par les excès du plus stupide des fanatismes.

Albert le Grand, que les partisans de la superstition prennent quelquefois pour appui, Albert le Grand, dont nous esquisserons bientôt la monographie, dit formellement :

« Tous ces contes de démons qui remplissent les « airs, qui rôdent autour des hommes, et qui dévoi-« lent les choses futures, sont des absurdités que la « saine raison n'admettra jamais (1).

Mais nous sommes encore dans la nuit du moyen âge, et de graves docteurs prétendent que les démons multiplient entre eux comme les hommes, et on leur accorde une puissance que celle des bons anges ne peut pas toujours balancer. Aussi superstitieux que les

(1) *De Somno et vigilia*, lib. III, traité 1, cap. 8.

païens qui se croyaient gouvernés par un bon et un mauvais génie, les chrétiens ignorants s'imaginent avoir sans cesse à leur côté un démon et un ange, et quand ils font le mal, c'est le démon qui l'emporte sur l'envoyé céleste.

Dieu, qu'on nous dit si sévère, au lieu de tenir aux enfers les esprits révoltés, leur donne la liberté de courir où bon leur semble, de faire tout ce qui leur plaît. Voilà des vaincus, des prisonniers de guerre, des bannis, traités avec une douceur et une tolérance inconcevables chez le Tout-Puissant, si prompt et si implacable, suivant les docteurs, quand il s'agit de châtier les hommes.

Ainsi Dieu se plairait à tourmenter les mortels... et l'homme si faible, obligé de lutter contre des êtres si puissants, serait coupable et damné, s'il succombait !

« Ceux qui ont inventé ces maximes absurdes, dit Collin de Plancy, se sont confondus eux-mêmes. Un père frappe-t-il son fils pour le plaisir de savoir s'il recevra un châtiment comme une récompense ? et depuis quand Dieu n'est-il pas un père ? »

« Les démons sont dans l'imagination, et les passions sont les démons qui nous tentent, a dit un Père du désert ; résistez-leur, ils s'enfuiront ? »

Oui, les croyances sataniques, les folles croyances de la superstition la plus effrénée, la plus ardente, dispa-

raîtront un jour ; mais nous avons encore une longue pérégrination à faire avant d'arriver à l'âge d'or de la philosophie et de la raison.

Tout est ténèbres, frayeurs, oppression, esclavage, ignorance, brutalité autour de nous, et les moines, au lieu de guider l'humanité ignorante et crédule vers la lumière et la liberté, entretiennent chez elle la croyance au diable et la peur de l'enfer.

Les poëtes, les romanciers, suivant les traces des théologiens chantent les hauts faits des légions sataniques, et le diable remplace Dieu.

Viennent ensuite les démonographes qui créent une nouvelle mythologie, et constituent l'enfer sur les bases de la hiérarchie féodale.

Satan a des palais et des courtisans.

Il est entouré, servi par une noblesse aussi arrogante, aussi fière de ses titres que les petits tyrans de la féodalité.

On lui donne un ordre de chevalerie — l'ordre de la *Mouche*.

Tout cela est fantastique, ridicule, odieux : étudions toutefois la féodalité infernale, c'est une page des plus curieuses des aberrations de l'esprit humain.

CHAPITRE VII

L'ordre de la Mouche — Cour de Belzébuth

Les rangs et dignités aux enfers. — Nobles et vilains. — Princes et grands dignitaires. — Grands officiers et chevaliers de l'ordre de la *Mouche*. — Les ministres de Belzébuth. — Membres du conseil suprême et ambassadeurs près des grandes puissances. — Grands et petits fonctionnaires.— La monarchie infernale. — Belzébuth empereur. — Rois. — Ducs. — Marquis. — Présidents. — Chevaliers. — Pourquoi a-t-on détrôné Satan? — L'ordre de la *Mouche* et nos ordres de chevalerie. — Les sabbats. — Les litanies du sabbat. — La messe du diable. — Histoire des réunions et fêtes sataniques. — Description. — Détails bizarres. — Le grand Léonard. — Les danses et les crapauds. — La pommade des sorciers. — Le diable parfumeur-droguiste. — Le noyer de Bénévent. — Le sabbat passé à l'état de tradition.

La vanité et la sottise humaines, toujours secondées, soutenues par les fanatiques de toutes les religions, chez les païens et chez les chrétiens, ont pris pour base de leurs appréciations de l'inconnu, du merveilleux, ce qui tombe sous les sens, frappe l'imagination ou la vue.

Au moyen âge, époque désastreuse de la féodalité nobiliaire et cléricale, on fabrique un enfer de tous

points semblable à l'organisation sociale qui pesait alors sur l'Europe ; on supposa que le sombre empire avait, comme la terre ses empereurs, ses rois, ses princes, ses ducs, ses comtes, ses marquis et ses barons; enfin, on lui attribua tous les priviléges du blason. Des théologiens osèrent écrire que les démons qui furent anciennement séraphins ou chérubins, pouvaient seuls porter le nom de *princes* et de seigneurs, que les dignités, les honneurs leur appartenaient de droit.

Ceux qui avaient été archanges remplissaient les emplois publics.

Il n'y avait rien à prétendre pour ceux qui avaient figuré dans la simple catégorie des anges.

A ce sujet, le rabbin Elias, dans son *Thisbé*, raconte qu'Adam s'abstint pendant cent trente ans de toute relation avec Ève, pour faire sa cour à des diablesses, qui devinrent grosses et accouchèrent de diables, d'esprits, de fantômes, de spectres; cette dernière classe était très méprisée ; elle formait la nombreuse catégorie des *manants* et *vilains* de l'enfer, attachés à la glèbe et esclaves comme le pauvre peuple l'était des grands seigneurs.

Les démonographes et surtout les démonomanes ont écrit les choses les plus étranges, les plus burlesques, non-seulement sur la noblesse infernale, mais encore sur la cour du diable ; d'après Wiérius et plusieurs au-

tres, dans le sombre empire, tout se gouvernerait et s'administrerait comme chez les hommes, ce qui prouve que l'enfer et les diables sont autant de créations de l'imagination humaine ou plutôt de la superstition.

Ainsi, chez le diable, il y a des princes du sang, des collatéraux, des nobles à divers degrés, ainsi que la populace, — nobles et vilains, comme on disait au moyen âge, — gentilshommes et roturiers.

Voici d'après les démonomanes les plus renommés la nomenclature, par ordre nobiliaire, de la cour infernale :

Les princes et grands dignitaires sont :

BELZÉBUTH, chef suprême des enfers, fondateur de l'ordre de la *Mouche.*

SATAN, prince détrôné, chef du parti de l'opposition.

EURYNOME, prince de la mort, grand-croix de l'ordre de la Mouche.

MOLOCH, prince du pays des larmes.

PLUTON, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, et intendant de toutes les chaudières où sont enfermés les damnés.

PAN, prince des incubes.

LILITH, prince des succubes.

Tous ces démons sont qualifiés de grand'croix de l'ordre de la MOUCHE.

LÉONARD, grand-maître des sabbats, où il fait danser les sorcières, chevalier de la Mouche.

BAAL-BÉRÉTH, grand pontife, maître des alliances.

PROSERPINE, archidiablesse, souveraine princesse des enfers.

Les divers ministres sont :

ADRAMÉLECK, grand chancelier, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

ASTAROTH, grand trésorier, chevalier de l'ordre de la Mouche.

NERGAL, chef de la police secrète.

BAAL, ministre de la guerre et général en chef des armées infernales.

LÉVIATHAN, grand amiral, chevalier de la Mouche.

Le cabinet, conseil suprême de Belzébuth, exerce son action sur toute la terre par des ambassadeurs dont voici les noms.

BELPHÉGOR, ambassadeur en France.

MAMMON, ambassadeur en Angleterre.

BÉLIAL, ambassadeur en Italie.

RIMMON, ambassadeur en Russie.

THANIN, ambassadeur en Espagne.

HUTGIN, ambassadeur en Turquie.

MARTINET, ambassadeur en Suisse.

La justice est administrée par LUCIFER, grand justi-

cier, chevalier de la Mouche, et par ALASTOR, exécuteur des hautes-œuvres.

La maison des princes se compose des dignitaires dont les noms suivent :

VERDELET, maître des cérémonies.

SULLOR-BÉNOTH, chef des eunuques du sérail; le grand diable a plus de femmes à sa disposition que le Grand-Turc.

CHAMOOS, grand chambellan, chevalier de la Mouche.

METCHOM, trésorier-payeur, investi de la confiance d'ASTAROTH, ministre des finances.

CRISROCH, chef des cuisines.

BIHÉMOTH, grand échanson.

DAGON, grand panetier.

MUTTIN, premier valet de chambre.

Qu'on dise après cela que la cour infernale n'a pas été calquée sur celle des grands princes de la terre ; rien n'y manque, pas même les menus plaisirs, dont voici le personnel :

KOBAL, directeur des spectacles et surintendant des beaux-arts.

ASMODÉE, surintendant des maisons de jeu.

NIBBAS, grand paradiste ou grand bouffon, comme les fous des anciens rois de France.

ANTECHRIST, escamoteur et nécromancien. C'est le Bosco et le Robert-Houdin du sombre empire.

Ces princes, ces nobles, ces grands dignitaires concourent à former la monarchie infernale, qui se compose, d'après les théologiens et démonographes qui ont écrit sur l'enfer, comme s'ils l'avaient vu :

D'un empereur, qui est Belzébuth, Satan se trouvant détrôné et réduit au rôle de chef du parti révolutionnaire ;

De sept rois qui règnent aux quatre points cardinaux. Voici leurs noms : BAEL, PURSAN, BYLETH, PAYMON, BÉLIAL, ASMODÉE, ZAPAN.

De vingt-trois ducs, qui sont : AGARÈS, BUSAS, GASOYN, BATHYM, ELIGOR, VALEFUR, ZÉPAR, SYTHY, BUNE, BERITH, ASTAROTH, VÉPAR, CHAX, PRICEL, MURMUR, FOCALOR, GOMORY, AMDUSCIAS, AYM, OROBAS, VAPULA, HAUROS, ALACER.

De treize marquis, dont voici les noms d'après le livre héraldique du sombre empire : AAMON, LORAY, NABERNS, FORNENS, RONÈVE, MARIOCHIAS, SABNAC, GAMIGYN, HRIAS, ANDRAS, ANDROALPHUS, CIMERIES, PHŒNIX.

De dix comtes dont voici les noms par ordre de noblesse : BARBATOS, BOTIS, MORAX, IPES, FURFUR, RAYM, HALPHAS, VINE, DECARABIA, ZATCOS.

Il y aussi onze présidents qui sont : MARBAS, BUER, GLASIALABOLAS, FORCAS, MALPHAS, GAAP, CAYM, VOLAC, OZE, UMY, HAAGENTI.

On y compte de nombreux chevaliers, parmi lesquels

les démonographes signalent Furcas, Bifroris, etc., etc.

Wier dit qu'on évoque avec fruit les marquis infernaux depuis trois heures du soir jusqu'à la chute du jour. On peut évoquer les comtes à toute heure du jour, pourvu que ce soit dans un lieu sauvage et très peu fréquenté.

Et il s'est trouvé des hommes, des savants, qui ont osé écrire de semblables inepties le plus sérieusement du monde, prenant pour des réalités les fantômes créés par leur imagination, qu'avaient troublée le dogme de supplices éternels qui forme une des bases de presque toutes les religions !

On a dû remarquer dans la nomenclature qui précède, que Satan ne figure plus comme roi des enfers.

Quand et comment ce terrible chef des légions d'anges révoltés contre Dieu fut-il renversé du trône? Les nombreux historiens des régions infernales ne disent rien à ce sujet; mais flatteurs comme d'usage, ils le traitent de rebelle pour faire leur cour au prince régnant. Ce prince est Belzébuth, dont le nom, ainsi que nous l'avons déjà dit, signifie *Seigneur des mouches*. Ce démon, dont il est fait souvent mention dans l'Évangile, parvint, à une époque indéterminée, à supplanter Satan, avec l'aide des principaux dignitaires du sombre empire effrayés des tendances par trop révolutionnaires du terrible archange. Ceci tendrait à

prouver qu'aux enfers, pas plus que sur terre, ceux qui font les révolutions n'en profitent.

Un démonographe allemand prétend que, depuis son abdication forcée, Satan est devenu le chef de l'opposition dans l'empire de Belzébuth; qu'il fait cause commune avec la populace infernale, espérant reconquérir le pouvoir avec l'appui des masses... absolument comme sur terre, où nous trouvons toujours à côté des gouvernements despotiques, même libéraux, une opposition plus ou moins compacte et aguerrie.

A la suite de toute révolution soit politique, soit religieuse, il se produit un mouvement de réaction provoqué par les égoïstes et les peureux qui déguisent leurs projets liberticides sous le nom et la qualification d'amis de l'ordre. Toutes les fois que l'humanité a voulu faire un grand pas vers le progrès, il s'est trouvé un parti très nombreux, celui des intérêts effrayés qui a tenté de la ramener vers les abus du passé.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver Satan détrôné par Belzébuth : l'ancien chef des milices rebelles ne devait inspirer aucune confiance à l'aristocratie infernale ennemie, par instinct de conservation, de révolutions nouvelles.

Voilà donc Belzébuth empereur et roi des enfers, entouré d'une cour brillante, servi par des nobles, comme Louis XIV l'était par les plus grands seigneurs

de France dans son olympe de Versailles. Politique profond autant que raffiné, il crée des titres, des honneurs et des décorations pour récompenser ses fidèles serviteurs.

L'ordre de la MOUCHE est établi aux enfers absolument comme les divers ordres institués par les souverains de la terre, et Belzébuth en est le chef suprême ; puis viennent les grands officiers, commandeurs, officiers et simples chevaliers. Un démonographe donne la description de la plaque de cet ordre, et désigne la couleur du ruban : ne rions pas trop de ces détails grotesques : sainte Brigitte, une sainte de première classe, bien et dûment canonisée, nous a bien laissé dans ses *Révélations curieuses* (1), la description des armoiries de Satan ; ici, nous soumettons le cas à notre savant ami, M. Johannis Guigard, si compétent en matière de blason et toutes choses héraldiques.

Le mal n'eût pas été trop grand, si les fables odieuses autant que ridicules, propagées par les fanatiques qui s'en servaient pour terrifier le vulgaire, n'avaient troublé les imaginations, perverti les cœurs ; mais la superstition chrétienne ne tarda pas à produire des effets encore plus désastreux que ceux attribués à l'ancienne mythologie.

(1) *Révélations de sainte Brigitte, traduction de Ferraige.*

De cette époque très malheureuse, date l'horrible institution du sabbat empruntée à la plus folle des orgies du paganisme.

Ces réunions nocturnes remontent à la plus haute antiquité; Horace les désigne sous le nom de *Cotitia*, dérivé de celui de *Cotyx*, l'impure déesse dont les mystères lugubres excitèrent l'indignation des poëtes et des moralistes (1).

Pendant la période barbare, ces réunions devinrent très nombreuses; il en est fait mention dans une formule d'acte de renonciation à Satan, publiée par Canciani à la suite de la loi des Saxons.

— Renoncez-vous à Satan et à tous les *gildes* de Satan? demandait le prêtre.

— J'y renonce, répondait le catéchumène.

Canciani dit que le mot saxon *gildes* signifie des assemblées secrètes, accompagnées de divertissements et de festins, dont les membres s'astreignaient au secret le plus rigoureux.

Les assemblées de Diane, de Bensosia, de dame Habonde, continuèrent les sabbats jusqu'au XIIIme siècle. Dès le commencement du XIme, ils s'étaient révélés presque ostensiblement, et un cartulaire de Chartres, cité par l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique du diocèse*

(1) De Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères païens.*

de Paris, dit que dans ces réunions on chantait les *Litanies du diable*.

Voici ces litanies d'après M. Garinet (1) :

Lucifer, miserere nobis.
Belzébuth, miserere nobis.
Léviathan, miserere nobis.
Belzébuth, prince des Séraphins, ora pro nobis.
Balbérith, prince des Chérubins, ora pro nobis.
Astaroth, prince des Trônes, ora pro nobis.
Rosier, prince des Dominations, ora pro nobis.
Carreau, prince des Puissances, ora pro nobis.
Bélias, prince des Vertus, ora pro nobis.
Perrier, prince des Principautés, ora pro nobis.
Olivier, prince des Archanges, ora pro nobis.
Junier, prince des Anges, ora pro nobis.
Sarcueil, ora pro nobis.
Fume-Bouche, ora pro nobis.
Pierre-de-Feu, ora pro nobis.
Carniveau, ora pro nobis.
Terrier, ora pro nobis.
Coutellier, ora pro nobis.
Candellier, ora pro nobis.
Béhémoth, ora pro nobis.
Oilette, ora pro nobis.

1) *Histoire de la magie en France.*

Belphégor, ora pro nobis.
Sabathan, ora pro nobis.
Garandier, ora pro nobis.
Dolers, ora pro nobis.
Pierre-Fort, ora pro nobis.
Axaphat, ora pro nobis.
Prisier, ora pro nobis.
Kakos, ora pro nobis.
Lucesme, ora pro nobis. . . . .

M. Garinet ajoute qu'on chantait ces litanies au sabbat les vendredis et mercredis.

Le diable faisait aussi dire des messes au sabbat. Pierre Aupetit, prêtre du village de Fossas, en Limousin, fut brûlé pour y avoir célébré les mystères.

Delancre dit qu'au lieu de dire dans la consécration :

Hoc est corpus meum,
Ceci est mon corps,

On disait au sabbat :

Belzébuth, Belzébuth, Belzébuth.

Que le diable vole sous la forme d'un papillon autour de l'officiant, et que l'on mange une *hostie noire* qu'il faut mâcher pour l'avaler (1).

(1) Delancre, *Incrédulité et Mécréance*, page 506.

Nous entrons dans ces détails sur les rits sataniques pour démontrer que le fanatisme, en cherchant dans la terreur qu'inspirait le diable un moyen de domination, créa au christianisme des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils agissaient dans l'ombre de la nuit, et procédaient par l'imitation des mystères païens.

Les sabbats se manifestèrent dans toute leur splendeur pendant le treizième siècle ; les conteurs les mirent en récit, la poésie leur prêta ses charmes, les peintres les représentèrent sur les plus beaux vélins, les statuaires jusque sur les murs des cathédrales. Le roman de *Perceforêt* et le poëme de Fauvel en contiennent des descriptions où l'on trouve la plaisanterie la plus fine et la plus malicieuse (1).

Les démonographes ou historiens du diable ont suivi les errements de la vieille mythologie; ils ont emprunté aux anciennes bacchanales où l'on invoquait Bacchus, le dieu du vin, des rits bizarres qui reproduisent les cérémonies dont on attribue l'invention à Orphée. Dans leurs orgies, les Bacchantes, couronnées de lierre et armées de thyrses, criaient : — *Saboë! Saboë!*

(1) Voir à la Bibliothèque impériale, *li romans* de *Fauvel*, M. S. n° 6812, fol. 44. — *Description du Chalivali.*

De là vient le mot Sabbat (1). Certains éthymologistes affiliés à la cabale, font dériver cette appellation du nom de *sabasius*, le plus ancien des gnomes qui fut rendu immortel, en contractant alliance avec une femme.

D'après la mythologie du moyen âge, le sabbat est l'assemblée des diables, des diablesses, des sorciers et des sorcières.

Ces réunions ont lieu dans un carrefour, ou dans quelque lieu désert et sauvage, tout près d'un lac ou d'un étang, parce que les diables ont besoin d'eau pour fabriquer la grêle et les orages.

Ordinairement, disent les démonographes, le sabbat est convoqué dans la nuit du mercredi au jeudi, ou dans celle du vendredi au samedi.

Les sorciers et sorcières qui se rendent au sabbat, dit Delancre, portent une marque qui leur est imprimée par le diable entre les fesses ou dans quelque autre lieu secret. Cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure des convocations.

(1) Les sabbats des néognostiques, dit l'abbé Lecanu, n'ont rien de commun avec le sabbat des juifs et n'en dérivent point même quant à l'étymologie. Dans la langue juive, le mot sabbat vient de *schab* qui veut dire repos. Dans la langue démoniaque, il vient du mot grec *sabadzios*, Bacchus, etc.

S'il y a urgence, ce qui arrive quelquefois, le diable fait paraître un mouton dans une nuée et tous les affiliés se rassemblent à l'instant.

Dans les cas ordinaires, les sorciers se rendent au sabbat, montés sur des bâtons ou des manches à balai, frottés de graisse d'enfants non baptisés. Les diables inférieurs se présentent, dans les occasions solennelles, pour leur servir de monture, prennent la forme de boucs, d'hippogriphes, de dragons ailés. Le voyage se fait presque toujours en l'air et, par conséquent, avec une grande rapidité.

Le même Delancre, conseiller au parlement de Bordeaux, dit que les sorcières, lorsqu'elles s'oignent l'entre-deux des jambes pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, répètent plusieurs fois les mots suivants :

Émen Létan, émen Létan.

Ce qui signifie, d'après le docte magistrat, qui voyait des sorciers partout :

Ici et là, ici et là.

Plusieurs sorcières, probablement plus en avant dans les faveurs du diable, allaient au sabbat sans bâton, ni manche à balai, ni graisse, ni monture; il leur suffisait

de prononcer quelques paroles sataniques, car elles avaient le mot d'ordre du grand maître.

Les sorcières menaient très souvent au sabbat des enfants qu'elles dérobaient; ceux qui avaient le bonheur de plaire au diable étaient admis parmi ses sujets. Maître Léonard, le grand nègre, président perpétuel des sabbats, et le petit diable Jean Mullin, secrétaire de Léonard, donnaient d'abord un parrain et une marraine à chaque enfant; ils le faisaient renoncer au baptême, et Léonard le marquait d'une de sos cornes dans l'œil gauche. A la fin du noviciat, le diable lui imprimait le grand signe entre les fesses; c'était un petit lièvre, une patte de crapaud, de salamandre ou de chat noir. Lorsque l'enfant avait reçu la seconde marque, qui était pour lui un brevet de sorcier, il était admis à la danse et aux festins.

Lorsque les sorciers et sorcières arrivaient au sabbat, ils allaient d'abord rendre hommage à maître Léonard, assis sur un trône infernal, presque toujours sous la figure d'un grand bouc, ayant trois cornes recourbées, celle du milieu jetant une lumière qui éclairait l'assemblée.

Delancre, Garinet, Wiérius et autres démonographes décrivent avec un soin minutieux maître Léonard tout comme s'ils l'avaient vu présidant le sabbat. Ce qu'il y a de plus singulier dans leurs récits, c'est que Léonard



porte sous la queue un visage d'homme noir que tous les adeptes doivent baiser en arrivant à l'assemblée.

Une sorcière, interrogée à ce sujet, dit Delancre, répondit :

« Le grand Léonard a un visage postérieur, et c'est « ce visage de derrière qu'on baise et non le cul : les « enfants sont exempts de cette cérémonie, et Léonard « leur baise le derrière pendant qu'il reçoit les hom- « mages de ses grands serviteurs. »

Ici, le *grave* magistrat, investi de la confiance du roi de France et bourreau des sorcières, entre dans des détails que nous devons supprimer.

Le grand Léonard se lève ensuite pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde selon son rang, avec un diable à son côté. A ce festin, disent les sorcières, on ne sert que des crapauds, de la chair de pendus, d'enfants non baptisés, etc., etc., et le pain du diable est fait avec du millet noir.

Quel triste régal ! c'est à dégoûter les appétits les plus robustes !

Après qu'on a mangé, on adore le grand maître, puis chacun prend les plaisirs qui lui conviennent.

Les uns dansent en chemise, ayant chacun un gros chat noir pendu au derrière... ces divertissements durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, le grand nègre urine dans un trou, fait une

aspersion sur les assistants, leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi.

Et qu'on ne croie pas que ces scènes sont empruntées à des écrivains sans aveu : nous les trouvons dans Bodin, Maiol, Leloyer, Delrio, Boguet, Monstrelet, Torquemada, Delancre, magistrats, évêques, moines, grands brûleurs de sorciers et sorcières.

Le sabbat se fait, disent les cabalistes, quand les sages rassemblent les gnomes pour les engager à épouser les filles des hommes.

On conte qu'un charbonnier ayant été averti que sa femme allait au sabbat, résolut de l'épier.

Une nuit qu'il faisait semblant de dormir, elle se leva, se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier, qui l'avait bien examinée, en fit autant, et fut aussitôt transporté, par la cheminée, dans la cave d'un comte, homme de considération dans le pays, où il trouva sa femme et tout le sabbat réuni pour une séance secrète.

Celle-ci l'ayant aperçu, fit un signe ; au même instant, tout s'envola, et il ne resta dans la cave que le charbonnier qui, se voyant pris pour un voleur, avoua ce qui s'était passé à son égard et ce qu'il avait vu dans la cave.

N'en déplaise à Delrio, qui rapporte cette histoire, ce charbonnier était doué de finesse et de présence

d'esprit ; très probablement, il avait voulu faire connaissance avec les meilleurs vins de son voisin le comte, et pris en flagrant délit, il trouva, à point nommé, la circonstance alors très atténuante du sabbat des sorciers et des sorcières

Les innombrables histoires publiées sur ce sujet par les démonographes peuvent s'expliquer de la même manière, et il nous paraît démontré que les réunions nocturnes, connues sous la dénomination de sabbat, se composaient ou de larrons ou de conspirateurs politiques ; l'oppression féodale fut tellement violente que le pauvre peuple dut chercher un moyen de s'y soustraire ; on conspira donc, mais pour s'assurer, en quelque sorte, une impunité momentanée, on se mit sous la sauvegarde du diable. C'est un des rares services que Satan ait rendus à l'humanité.

Chaque initié devait apporter son crapaud au sabbat, et nous croyons qu'il faut voir, dans le culte adressé par les sorciers à ce reptile immonde, une réminiscence de l'ancien ophitisme.

Il y avait émulation à qui apporterait le plus gros; on les nourrissait dans des vases pleins de son, et ils mangeaient quelquefois dans la bouche de leurs maîtres, qui avaient soin de les parer de rubans pourpres et de colliers.

Le *Livre de plomb*, que le savant bénédictin Mont-

faucon attribue aux gnostiques, et dont il a publié deux feuillets dans son *Antiquité dévoilée,* présente, à la page qui indique les douze heures du jour, un crapaud pour emblème de la dixième heure.

Ces emblèmes repoussants, ces cérémonies grotesques, ces mystères de l'initiation, cachaient évidemment un autre but que celui d'honorer le diable ou son lieutenant Léonard. Les chefs des sabbats furent, au moyen âge, les imitateurs des francs-juges d'Allemagne et, comme les carbonari italiens, ils déclarèrent une guerre à outrance à leurs spoliateurs et oppresseurs; ils rendirent la société entière tributaire de leur puissance, parce que cette société, composée alors de nobles, de prêtres et de bourgeois enrichis, les traita toujours en ennemis, lorsqu'elle ne les accablait pas de son orgueil insolent.

On y apprenait l'art de composer et d'administrer des poisons qui hébétaient ou faisaient mourir de langueur, rendaient les animaux furieux ou les tuaient. Leur composition est demeurée un mystère, et on ignore également comment on fabriquait la *poudre du diable:* on sait seulement qu'il y entrait de la poussière de crapauds, de lézards et d'aspics calcinés.

Quant à la composition de la fameuse pommade, par le moyen de laquelle les sorciers et sorcières se donnaient des extases qui leur représentaient les orgies du

sabbat, des historiens ont bien voulu nous la transmettre.

La base de cette pommade, nommée *onguent terrible*, était toujours l'inoffensive momie; l'ache, la jusquiame, la ciguë, le pavot, y ajoutaient leurs sucs les plus dangereux. La belladone, la morelle furieuse, l'aconit, la berle, la quintefeuille, l'acorum, les boutons du peuplier, s'y adjoignaient avec la suie pour la rendre plus terrible encore.

Les préparateurs des onguents dits sataniques étaient un peu pharmaciens, et comme ils connaissaient, soit par des études spéciales, soit par tradition, les vertus des plantes, il leur était facile de frapper, de terrifier la crédulité du vulgaire.

Ce qu'il y a de profondément triste dans les contes relatifs au sabbat, c'est que des prêtres, des moines, même des magistrats brûlèrent comme sorcières de pauvres femmes devenues hystériques, à moitié folles par la misère, par la crainte du diable et les détestables drogues que leur procuraient de vieilles commères. Au lieu de bâtir des hospices pour ces pauvres folles, on établit des tribunaux composés de juges ignorants, fanatiques, crédules, qui ne savaient pas distinguer le fantastique du réel. L'Europe se couvrit de bûchers où l'on brûla, en grand appareil, des milliers de sorciers et de sorcières affiliés au sabbat.

Cependant Paolo Minucci, jurisconsulte de Florence; André Laguna, médecin de Jules III; Jean-Baptiste Porta; Alciat; le cardinal Cajetan; Pierre Rémi et enfin l'illustre Gassendi dans son *Traité de physique*, constatèrent le fait d'un sommeil furieux occasionné par des drogues soporifiques.

Le conseiller Delancre résume de la manière suivante les dépositions entendues par lui relativement au personnage qui présidait les sabbats :

« Il a le visage pâle et troublé, les yeux grands, ronds, « fort ouverts;

« Une barbe de chèvre; la forme du cou et tout le « corps mal taillés; le corps en forme d'homme et de « bouc.

« Il a la voix effroyable et sans ton, avec la conte- « nance d'un homme mélancolique et ennuyé. »

A ce portrait, il est facile de reconnaître une personne masquée et contrefaisant sa voix, de peur d'être dévoilée.

Au commencement du seizième siècle on savait déjà que le transport des magiciens au sabbat n'était que l'effet d'un grand trouble d'imagination, très souvent de fureurs hystériques ou d'abrutissement provenant de la misère. Mais les moines se gardèrent bien de perdre de bonnes occasions de faire preuve de leur zèle contre le prétendu culte du diable, qu'ils auraient dû

pourtant avoir en grande estime et affection, car il servait admirablement leurs intérêts et pouvait être considéré par eux comme un partenaire sinon fidèle, du moins très actif et très habile.

Satan régnait sans partage et sans conteste depuis l'invasion des Barbares, et pendant la longue durée du moyen âge, le fanatisme exploita si largement les superstitions de toute espèce que l'enfer prévalut. Le diable avait dominé le monde sous le nom de plusieurs papes, qu'on assurait avoir été ses adeptes, et le sabbat servait admirablement ses projets.

Ces assemblées nocturnes, dont on a tant parlé, étaient-elles simplement imaginaires ? Non, car il est démontré par beaucoup de dépositions judiciaires qu'on a tenu réellement des sabbats, jusqu'à une époque très rapprochée de nous. Un autre fait non moins certain, c'est que les principaux acteurs de ces mélodrames lugubres portaient un masque, afin d'échapper aux investigations des espions qui trouvent moyen de se glisser dans les réunions les plus secrètes. Mais le diable n'y pouvait être pour rien, et si on avait recours à la fantasmagorie infernale, c'était uniquement pour effrayer le vulgaire et lui cacher le véritable but des réunions.

Le noyer de Bénévent acquit une grande célébrité comme centre de réunion des affiliés du sabbat ; en

France, les adorateurs de Satan avaient en grande vénération le mont Rune, au pays des Basques, et l'Acquelart ou Bosquet-du-Bouc. Les grandes réunions s'appelaient sabbats et les petites se nommaient *esbats;* la plus solennelle de ces assemblées avait lieu la nuit de la Saint-Jean, fête du solstice, par une réminiscence du culte païen.

Quant aux femmes qui avouèrent qu'elles étaient allées au sabbat et qui furent brûlées comme sorcières, on connaît l'opinion des historiens les plus sérieux. Elles étaient folles ou hystériques comme les religieuses de Loudun et les convulsionnaires de Saint-Médard, dont nous parlerons bientôt.

On eut recours aux bûchers, il ne fallait que l'ellébore ou des douches.

CHAPITRE VIII

Les grands suppôts du diable

Les adeptes du diable. — Arnaud de Villeneuve accusé de magie. — Ses découvertes pour la distillation et l'Alchimie. — Le *grand Albert.* — Maître Albert, écolier de Paris. — Entrevue de maître Albert avec la Sainte-Vierge. — Albert, magicien parce qu'il est savant. — Il fabrique un automate ou androïde. — Thomas d'Aquin, disciple d'Albert. — Analyse du livre intitulé : *les Secrets du grand Albert.* — Le *petit Albert*, anecdotes diaboliques. — Albert saint et magicien. — Henri-Corneille Agrippa. — Ses talents et ses malheurs. — Les chiens du docteur. — Eloge de la femme, par Agrippa. — Agrippa n'est pas mort. — Raymond Lulle. — Ses amours et ses aventures. — Le docteur Faust et sa légende diabolique. — Méphistophélès. — Le pacte de Faust. — Michel Nostradamus et ses *centuries.* — Le prophète et la Cour des Valois. — Nostradamus dans son tombeau.

Le diable reconnu, adoré comme une divinité, eut des adeptes d'autant plus nombreux que les hommes sont plus portés à avoir peur du mal qu'à aimer, à vénérer le bien. Au moyen âge, tout homme qui, par sa science ou son génie, s'éleva au-dessus de la plèbe

contemporaine, esclave des plus sots préjugés, des superstitions les plus exécrables, fut classé parmi les suppôts de Satan.

Nous avons vu que Sylvestre II et sept ou huit autres papes furent considérés comme affiliés à l'enfer, parce que des rangs les plus infimes de la société, ils étaient parvenus au pontificat. On oublia que les premiers apôtres étaient de simples pêcheurs ou petits trafiquants avant de prendre part à la mission du Christ.

En France, Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, Gerson, l'homme le plus instruit et le plus vertueux de son siècle, fut accusé de sorcellerie et d'astrologie pour avoir écrit son livre sur l'*Examen des esprits*, où l'on trouve des règles pour discerner les fausses révélations des véritables.

Arnaud de Villeneuve, célèbre médecin et chimiste du quatorzième siècle, fut aussi accusé de magie; François Pequa dit qu'il devait au démon tout ce qu'il savait d'alchimie, et Marianna lui reproche d'avoir essayé de former un homme avec du sperme mêlé à de certaines drogues et déposé dans une citrouille. Mais Delrio le justifie de ces accusations absurdes et fait observer que le pape Clément V ne l'eût pas pris pour son médecin s'il eût donné dans la magie.

La chimie lui doit de précieuses découvertes, qu'il fit

en cherchant la pierre philosophale, c'est-à-dire le secret de faire de l'or. Il trouva les trois acides sulfurique, muriatique, nitrique; il composa le premier de l'alcool et du ratafia; il régularisa la distillation et fit connaître l'essence de térébenthine, etc., etc.

C'était plus qu'il n'en fallait pour obtenir un brevet de sorcier.

Mais il est d'autres suppôts du diable dont nous devons esquisser les monographies. Le génie devient un des attributs de Satan. Quel honneur pour le roi des enfers, qui mérite cette fois le nom de *Lucifer*, *Porte-lumière*.

De tous les adeptes présumés du diable, au moyen âge, un savant allemand, connu sous le nom de *Grand-Albert*, occupe sans contredit un rang d'autant plus élevé qu'il a joui pendant des siècles d'une renommée populaire basée sur les superstitions les plus ridicules.

Voici ce qu'on raconte sur cet illustre sorcier dont les prétendus secrets ont longtemps été la terreur des ignorants et des sots.

Vers la première moitié du treizième siècle, cet âge de fer de l'intelligence et de la raison, il y avait en l'université de Paris un docteur allemand très connu sous le nom de *maître* Albert, qui donnait des leçons publi ques sur une place au bas de la montagne Sainte-Ge-

neviève et qu'on a appelée *Place Maubert* par abréviation de *maître-Albert*. Les étudiants les plus doctes et les plus riches se pressaient autour de l'estrade qui lui servait de chaire ; parmi ses disciples les plus assidus figurait Thomas d'Aquin qui devint un des hommes les plus savants de son temps et passe encore pour le plus profond docteur en théologie.

Or, maître Albert inspirait pour le moins autant de terreur que de respect, car le bruit courait qu'il s'était lié par un pacte avec Satan, qu'il se livrait à l'astrologie, à la sorcellerie et un peu à la nécromancie.

Voici son histcire telle que nous la trouvons dans les chroniques du moyen âge.

Albert dit le teutonique par ses contemporains, *Albertus Grotus*, naquit à la Wigère, en Souabe, sur le Danube, vers l'an 1205. Dans sa première jeunesse, il éprouvait tant de difficulté à apprendre qu'il résolut de quitter le couvent de l'ordre de Saint-Dominique où il était entré.

Ici commence l'histoire merveilleuse de maître Albert.

« Apprenez, chrétiens, comment la Sainte-Vierge ré-
« conforta le courage d'Albert le Grand et l'empêcha
« de s'aller désespérer. »

Ainsi parle Hiéronimus Platus dans son livre de

Bono statu relig., chap. XXXIII. Albert, dit-il, avait déjà placé une échelle pour franchir le mur du couvent et s'enfuir, lorsqu'il aperçut tout près de lui quatre dames d'une physionomie très respectable. Deux d'entre elles l'empêchèrent de monter. La troisième lui demanda pourquoi il se décidait à une retraite aussi honteuse.

« — Parce que je ne puis rien apprendre, répondit Albert.

« — Que n'implorez-vous le secours de la bienheureuse vierge Marie, reine du ciel? La voici... c'est la quatrième des dames que vous voyez; nous vous seconderons de nos prières.

« — Je veux bien, répondit Albert.

« Il se prosterna devant Marie et lui témoigna sa peine.

« — Quelle science veux-tu posséder? lui demanda la Vierge.

« — La philosophie ou science naturelle.

« — Il sera fait selon tes désirs; mais puisque tu as préféré une science profane à la théologie ou science divine, qui t'eût fait connaître mon fils, tu perdras, sur la fin de tes jours, toutes tes connaissances, et tu tomberas dans l'imbécillité. »

L'apparition s'évanouit; Albert se trouva tout autre; sa conception s'ouvrit, et rien ne lui parut désormais difficile.

Mais, à côté de la légende sacrée, nous trouvons la légende diabolique. Des chroniqueurs racontent longuement que maître Albert fit un pacte avec le roi des enfers, et lui vendit son âme pour avoir la faculté de devenir savant.

Illuminé par l'une de ces deux influences (nous pensons que ni l'une ni l'autre n'y furent pour rien), Albert devint l'homme le plus savant de son siècle, et aussitôt le merveilleux environna sa personne d'une auréole fantastique. On disait, par exemple, que les saisons ne changeaient pas pour lui, et que les arbres de son jardin, au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver, se couvraient de fleurs.

A son retour de Paris où il avait professé avec beaucoup d'éclat, il fut nommé évêque de Ratisbonne.

Les chroniqueurs allemands disent qu'il travailla à la pierre philosophale ; d'après Mayer, saint Dominique avait fait la précieuse découverte de ce moyen de faire de l'or, et ceux à qui il l'avait laissé le communiquèrent à Albert, en sa qualité de religieux de l'ordre. L'évêque de Ratisbonne paya ses dettes, et donna le secret à saint Thomas d'Aquin, son élève.

Voilà donc deux saints personnages pris en flagrant délit d'opérations sataniques, car la pierre philosophale faisait un peu partie du domaine de l'enfer.

Mais lorsque les chroniqueurs mentent, ils ne sau-

raient trop mentir : le champ de l'imagination est si vaste et si séduisant pour les esprits faibles!

Mathieu de Luna attribue faussement à Albert le Grand l'invention du canon, de l'arquebuse et du pistolet ; on ne trouve rien dans les autres auteurs de cette époque qui vienne à l'appui de cette opinion. C'est bien le cas de dire : on ne prête qu'aux riches.

L'évêque de Ratisbonne, insigne magicien et habile astrologue, travailla, dit-on, pendant trente ans à fabriquer un automate avec des métaux bien choisis et sous l'*inspection des astres*. Qu'on veuille bien se figurer le soleil, la lune, Saturne, Jupiter et autres constellations, donnant leurs avis sur l'œuvre de maître Albert, jamais mécanicien ne se serait trouvé mieux éclairé.

Quoi qu'il en soit, l'automate fut non-seulement confectionné, mais encore doué de la parole ; il servait d'oracle à maître Albert et résolvait immédiatement toutes les questions qu'on lui proposait. Que n'avons-nous aujourd'hui des automates aussi bien élevés, instruits et complaisants! Les sots et les paresseux y trouveraient leur compte.

Ce chef-d'œuvre de mécanique du moyen âge, si toutefois il a existé, fut anéanti par saint Thomas d'Aquin, élève du grand Albert.

L'androïde ou automate humain, consulté un jour

par Thomas, lui fit une réponse si impie que le jeune docteur s'écria :

— Engin infernal, tu es l'ouvrage ou un agent du diable !

Et s'armant d'un gros bâton, il le mit en pièces.

Quelques auteurs de légendes dévotes disent que l'*écolier-machine* fut inventé par quelque génie satanique, mal satisfait de la méthode scolastique du moyen âge, et du mécanisme d'Aristote pour trouver réponse à toutes choses. Ils ajoutent qu'on a voulu désigner ainsi le renouvellement de l'école par saint Thomas et le coup mortel que porta la *Somme de théologie*, son chef-d'œuvre, aux éléments barbares d'une science incomplète et routinière ; il est d'ailleurs probable que saint Thomas, qui était l'homme le plus éclairé et le théologien le plus sage de son siècle, n'eût pas brutalement brisé un chef-d'œuvre de mécanique, ouvrage et propriété du grand Albert.

Parmi les sorcelleries attribuées à l'évêque de Ratisbonne, figure le fait suivant. On raconte qu'étant à Cologne, il donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, un banquet élégant dans un jardin de son cloître où, en plein hiver, il fit paraître la brillante parure du printemps, qui s'évanouit après le repas.

Maître Albert connaissait probablement le système

des serres chaudes et les principes de culture mis en pratique par la direction de notre jardin d'acclimatation. Les ignorants attribuèrent ses procédés au diable.

Mais, dit la légende, le temps de la punition annoncé par la Vierge Marie arriva : trois ans avant sa mort, toute sa science disparut ; il se résigna et passa ses derniers jours dans une grande simplicité de vie et de mœurs. Hâtons-nous de dire que ce savant mourut à Cologne, âgé de 87 ans... A cet âge, il est permis de retomber dans l'enfance, sans que le diable soit pris à partie : c'est bien le cas de dire....

Qui veut du merveilleux ? on en a mis partout.

On attribue à Albert le Grand un livre de secrets, dont on a fait grand bruit et qui ne méritait pas telle renommée ; il est intitulé : *Les admirables secrets d'Albert le Grand, contenant plusieurs traités sur la conception des femmes, les vertus des herbes*, etc., etc.

Le premier livre traite de la génération de l'embryon, de la manière dont se forme le fœtus, de l'influence des planètes sur la naissance des enfants, des merveilleux effets des cheveux des femmes, de la manière de connaître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille, si une fille a perdu sa virginité, du venin que les vieilles femmes ont dans les yeux et des moyens à employer pour avoir, à son choix, une fille ou un garçon.

Ces rêveries sont stupides et, de plus, fort sales ; c'est à dégoûter d'écrire sous la dictée du diable.

Dans le deuxième livre, on voit les vertus de certaines prières, de certains animaux, des planètes et des astres.

Le troisième livre contient un traité des fientes, des idées bizarres sur les urines, les punaises, les vieux souliers, etc., des secrets pour nettoyer la batterie de cuisine.

Le livre quatrième est un traité de physiognomonie avec des observations sur les jours heureux et malheureux, des prescriptions médicales.

Dans ce livre on trouve tout, excepté le bon sens, et pourtant pendant près de trois siècles on a vendu, chaque année, 20,000 exemplaires des *Secrets du grand Albert* aux pauvres habitants des campagnes ! Le diable n'en fait jamais d'autres, ou plutôt le fanatisme et la crédulité se sont toujours entendus pour propager les erreurs les plus déplorables.

Il existe un autre recueil d'absurdités, imprimé à Lyon en 1516, *année cabalistique ;* il est intitulé : *le Solide trésor du petit Albert, ou Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique.*

Ce recueil est encore plus dangereux que le premier, bien qu'on n'y trouve pas les moyens d'évoquer le diable, comme se l'imaginent quelques habitants des campagnes.

La vente de ce livre a été défendue plusieurs fois sous des peines très sévères, et les prohibitions de l'autorité n'ont abouti qu'à en augmenter le prix. Plusieurs paysans ont vendu leurs bœufs pour faire l'acquisition du *Petit-Albert*.

Ce livre est-il réellement curieux? Pas le moins du monde.

On y trouve la manière de nouer et de dénouer l'aiguillette; la composition de divers philtres propres à donner de l'amour; le moyen de voir en songe qui on épousera, et des secrets pour faire danser une fille nue, pour multiplier les pigeons, pour prévenir les infidélités des femmes, et, enfin, des remèdes contre les maladies et des *gardes* pour les troupeaux.

Tout cela est absurde, nauséabond! Pauvre Albert le Grand! ta réputation fantastique prouve seulement que, par ton génie, tu étais au-dessus de ton siècle. Les charlatans, marchands d'orviétan, tireuses de cartes et sibylles de carrefour, ont exploité ta renommée, et les moines ignorants ont fait de toi le ministre de Satan, comme si tout homme d'une intelligence plus qu'ordinaire ne pouvait la cultiver qu'avec le secours de l'enfer!

Vainement les Dominicains s'empressèrent de te béatifier! Vainement le pape Grégoire XV, par un décret de l'an 1612, inscrivit ton nom au calendrier! Pour le

vulgaire, tu es demeuré sorcier, astrologue et promoteur de prétendus secrets plus ridicules les uns que les autres. Vraiment, c'est à dégoûter de la gloire scientifique, acquise par de longs et solides travaux; le diable survient, en vrai larron qu'il est, pour s'approprier le fruit de vos laborieuses découvertes, et vous passez, bon gré, mal gré, pour son très humble secrétaire.

Bienheureux sont nos inventeurs modernes de n'avoir pas vécu en plein moyen âge; l'Inquisition les aurait brûlés en les déclarant suppôts de Satan.

. . . .
. . . .

Voilà un autre savant qui fut comme Albert-le-Grand, victime de la stupide crédulité de ses contemporains et de l'astuce des moines; qui fut accusé de sorcellerie, de magie parce qu'il était infiniment trop instruit pour le temps où il vécut.

Henri-Corneille Agrippa, médecin et philosophe, un des plus savants hommes de la première moitié du XVI[e] siècle, naquit à Cologne en 1486, et non à Lyon, ni dans un hôpital, comme l'ont dit les moines, ses ennemis. Doué d'une intelligence extraordinaire, il étudia et apprit rapidement les sciences et les arts à une époque où la science était assimilée à la sorcellerie; il mérita le nom de *Trismégiste*, et se lia avec

tous les savants et tous les princes de son temps.

Habile politique, il fut chargé de négociations très délicates, et voyagea dans toute l'Europe.

Ses talents causèrent ses malheurs, dit Collin de Plancy; il était trop instruit pour ses contemporains, qui l'accusèrent de magie et de sorcellerie. Dans plusieurs villes, la populace ignorante et superstitieuse attenta à ses jours, parce que les moines le représentaient comme un émissaire de Satan.

De graves historiens racontent que, dans ses voyages, il payait ses hôtes en monnaie fort bonne en apparence, mais qui se changeait au bout de quelques jours en petits morceau de corne, de coquille ou de cuir. Les démonographes disent qu'on ne peut représenter Agrippa que de nuit, sous la forme d'un hibou, à cause de sa laideur magique.

On dit que, tandis qu'il professai à Louvain, un de ses écoliers, lisant un livre de conjuration, fut étranglé par le diable; le professeur craignant qu'on ne l'accusât de cette mort parce qu'elle était arrivée chez lui, appela l'esprit malin et lui dit :

— Pourquoi as-tu tué ce jeune homme ?

— Parce qu'il m'a invoqué.

— Eh bien, je t'ordonne de rentrer dans le corps, et de lui faire faire sept ou huit tours sur la place publique.

— Maître en sorcellerie et magie, je t'obéis, répondit le diable.

En effet, le corps se promena quelque temps sur la place, et tomba inanimé devant la multitude, qui crut à une mort subite.

Le jésuite Delrio raconte longuement cette histoire dans son livre intitulé : *Recherches magiques.*

« Dans les siècles d'ignorance, et avant le rétablissement des lettres, dit le savant Naudé (1), ceux qui s'amusaient à les cultiver étaient réputés *grammairiens* et par conséquent *hérétiques.*

« Ceux qui pénétraient davantage dans les causes de la nature passaient pour irréligieux ;

« Ceux qui entendaient la langue hébraïque passaient pour *juifs*, et ceux qui recherchaient les mathématiques et les sciences moins communes, étaient soupçonnés enchanteurs et magiciens. »

Thevet dit qu'Agrippa était ensorcelé de la plus fine et exécrable magie, et si subtil qu'il *grippait* de ses mains podagres et crochues plus de trésors que de vaillants capitaines n'en pouvaient gagner dans les batailles.

D'ailleurs Agrippa se montra toujours fort curieux

(1) *Apologie pour les grands personnages soupçonnés de magie*, ch. 2.

des choses étranges et donna ainsi prise aux moines et autres personnes ignorantes ou superstitieuses ; son livre de la *Vanité de sciences*, qui est son chef-d'œuvre, prouve qu'il aimait par-dessus tout le paradoxe.

Médecin autant qu'on pouvait l'être à l'époque de l'empirisme le plus stupide, il opéra quelques guérisons qui lui donnèrent une grande renommée. Louise de Savoie, mère de François Ier, le nomma son médecin et elle voulait aussi le prendre pour son astrologue ; Agrippa eut le bon esprit de refuser ces fonctions diaboliques. La prudence lui était devenue indispensable surtout depuis la publication de son ouvrage : *la Philosophie occulte,* qui le fit accuser de magie et enfermer dans les prisons de Bruxelles, où il passa un an ; il en fut tiré par l'archevêque de Cologne, qui avait accepté la dédicace de son livre, ce qui démontre que les sots et les fanatiques étaient seuls à le considérer comme sorcier.

Wier, célèbre démonographe allemand et un des disciples d'Agrippa, dit que son maître avait beaucoup d'affection pour les chiens, qu'on en voyait constamment deux dans son cabinet de travail, dont l'un se nommait *Monsieur* et l'autre *Mademoiselle*, et qu'on prétendait que ces deux chiens étaient deux démons déguisés.

Les moines exploitèrent cette fable ridicule afin de

susciter de nouvelles persécutions contre l'illustre docteur dont la science les humiliait et dont ils jalousaient la brillante renommée. Paul Jove lui-même, Paul Jove, le grave historien, raconte qu'aux approches de la mort, comme on le pressait de se repentir, il ôta à son chien noir, qui était son démon familier, un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques et lui dit :

« — Va-t'en, malheureuse bête, c'est toi qui m'as perdu. »

Qu'alors le chien prit la fuite vers la rivière de Saône, s'y jeta la tête en avant et ne reparut plus.

En vérité, saint Roch est bien heureux de se trouver dans la légende, car son chien serait un démon comme celui d'Agrippa, et, au lieu d'avoir le ciel pour demeure, il se verrait relégué au fond des enfers ; car autrefois on était sorcier et intimement lié avec le diable, du moment où on avait quelque savoir et où on montrait de l'attachement pour un animal quelconque.

Et pourtant une des femmes les plus spirituelles de France, en plein dix-septième siècle, formula cette maxime :

— Les *hommes m'ont appris à aimer les bêtes.*

« Agrippa, dit Delancre (1), le brûleur de sorcières,

(1) *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. 5.

composa trois livres assez grands de magie démoniaque ; mais il confessa que jamais il n'avait eu aucun commerce avec le démon, et que la magie et la sorcellerie consistaient seulement en quelques prestiges que fait le malin esprit pour tromper les ignorants. »

Delancre raconte ensuite, mais d'une manière toute différente des versions les plus accréditées, la mort d'Agrippa :

« Ce misérable, dit-il, fut si aveuglé du diable auquel il fut soumis, qu'encore qu'il connût très bien sa perfidie et ses artifices, il ne les put éviter, étant si bien enveloppé dans les rets d'icelui diable, qu'il lui avait persuadé que s'il voulait se laisser tuer, la mort n'aurait aucun pouvoir sur lui, et qu'il le ressusciterait et le rendrait immortel ; ce qui advint tout autrement, car Agrippa s'étant fait couper la tête, prévenu de cette fausse espérance, le diable se moqua de lui, et ne voulut (aussi il ne le pouvait) lui redonner la vie pour lui laisser le temps de déplorer ses crimes... »

Ces absurdités, ces odieux mensonges, ces lâches calomnies contre une des personnalités les plus curieuses et les plus originales du seizième siècle, émanent d'un magistrat qui fut investi de la confiance d'Henri IV. Nous aurons occasion de parler de ce juge d'iniquité qui croyait au sabbat et à toutes les inepties de la démonologie.

Parmi les écrits philosophiques et religieux de Cornélius Agrippa, les plus remarquables sont sans contredit ses deux traités, sur le *sacrement du mariage* et sur les *mérites de la femme ;* dans le premier il fait l'éloge de l'union conjugale et condamne le célibat des prêtres et des moines mis en vigueur par Grégoire VII; il apprécie à sa juste valeur l'état de *virginité* dans lequel la caste sacerdotale est condamnée à vivre.

Dans son *éloge de la femme* il y a des observations dont la profonde finesse ne serait pas désavouée par les physiologistes modernes : voici un passage très éloquent :

« Quand le Sauveur victorieux eut brisé les portes de la mort, à qui voulut-il d'abord apparaître ? aux saintes femmes, qui furent les premières instruites de la grande et bonne nouvelle.

« Mais aussi, jusqu'à la mort du Christ la foi des hommes avait défailli, les femmes seules se montrèrent inébranlables... qui donc a livré le Sauveur du monde ? Qui l'a vendu ? Qui l'a acheté ? Quels monstres ont osé dresser le gibet ? toujours les hommes figurent soit comme auteurs, soit comme acteurs dans ce drame terrible.

« Pierre renie son bon maître et dit qu'il ne le connaît point ; les autres disciples s'enfuient et l'abandonnent ; les femmes au contraire suivent les pas sanglants

du condamné, jusqu'à la croix, et l'accompagnent jusqu'au sépulcre : l'épouse même de Pilate n'intervient dans le procès que pour défendre l'innocent et fait plus pour lui sauver la vie, elle pauvre païenne, que tous les hommes qui avaient cru en lui !... »

Cette apologie de la femme, à une époque où la compagne de l'homme était encore chargée des lourdes chaînes de la servitude païenne, suffirait seule pour justifier Agrippa des sottes calomnies dont on a chargé sa mémoire.

Grand chercheur de l'inconnu, promoteur et propagateur d'idées nouvelles, il fut cloué au pilori par le fanatisme et la crédulité, qui attribuèrent à l'inspiration satânique ce qui n'était que le travail d'un génie supérieur. Les païens avaient enchaîné leur Prométhée sur le Caucase; les chrétiens imputèrent à Agrippa des relations infernales. Pauvre humanité, tu ne pourras donc faire un pas en avant sans marcher dans le sang des martyrs du progrès!!!

Ce qui a surtout contribué à faire passer Cornélius Agrippa pour magicien, c'est qu'on lui attribua, vingt-sept ans après sa mort, un abrégé de cérémonies magiques et superstitieuses qu'on donna pour le quatrième livre de sa philosophie occulte. Or, il est démontré que ce fatras, de tout point ridicule, n'est qu'un recueil décousu de fragments de Pictorius, de Trithème,

de Pierre d'Apone, et autres auteurs de niaiseries diaboliques.

Dans les dernières années de sa vie, il fut réduit à une extrême misère, et il mourut, dit-on, dans une méchante auberge, excommunié par les moines, et maudit par la populace, qui ne voyait en lui qu'un magicien affilié au démon.

On dit qu'il fut disgracié par une reine pour n'avoir pas voulu satisfaire sa curiosité en lui tirant son horoscope. La reine, sottement crédule, a laissé un nom respecté, et Agrippa, le savant consciencieux, est classé parmi les maudits.

O justice des hommes, que tu es aveugle !

D'après une tradition très répandue, Agrippa n'est pas mort, et le diable lui aurait recollé la tête; dans ce cas, le diable n'est pas aussi méchant prince qu'on voudrait le faire croire, et les bons procédés ne lui sont pas étrangers.

Cyrano de Bergerac, dans sa *vingt-deuxième Lettre*, raconte d'une manière très gaie une entrevue qu'il eut avec le grand Cornélius; nous conseillons la lecture de cette désopilante facétie aux personnes qui croient aux sorcelleries d'Agrippa et à celles qui n'y ajoutent pas la moindre foi. L'auteur du *Voyage à la Lune* y décrit avec une verve entraînante les *prétendues* pratiques infernales.

. . . .
. . . .
. . . .

Raymond Lulle, bien qu'appartenant à la *légende dorée* et presque canonisé, doit être classé parmi les serviteurs prétendus du roi des enfers, car son nom personnifie la recherche de l'absolu au moyen âge.

Docteur sans avoir jamais étudié, alchimiste de la pensée et de la science, il prétendit avoir trouvé un art universel; doué d'une activité infatigable, il devait devenir un révélateur ou un fou; il évita ces deux écueils en se précipitant dans le martyr.

Lulle nacquit dans l'île de Palma en 1235 d'une famille riche et noble; il passa la première moitié de sa vie dans la dissipation et les plaisirs, mais à trente ans, bien que père de famille, il renonça au monde et se fit franciscain; c'était un moyen sûr d'échapper aux persécutions de l'Eglise. Il découvrit un art nouveau, qu'il appela le *grand art*, et qu'il présenta comme une méthode unique pour raisonner sur toute espèce de sujet. Cette méthode mécanique, dit Leibnitz, était bonne, tout au plus, pour l'improvisation, mais inutile dès qu'on voulait l'étendre au delà.

Il conçut en même temps le projet de former une milice de théologiens qui iraient convertir les musulmans par la dialectique; mais les rois et les papes se

moquèrent de cette croisade spirituelle et aucun d'eux ne voulut y donner la main. Benoît VIII traita de fou le pauvre Raymond, qui résolut d'accomplir seul l'apostolat qu'il avait rêvé; il eut d'abord quelques succès, mais en 1315, il fut lapidé par les habitants de Tunis. Un vaisseau génois transporta son corps à Majorque, où il fut inhumé ; ses compatriotes en firent un martyr; le plus grand nombre le traita de sorcier et de nécromancien; nous croyons que Benoît VIII lui donna son véritable nom.

Raymond Lulle fut le chimiste le plus accompli de son siècle. En cherchant la pierre philosophale par la voie humide et en employant la distillation comme moyen, il fixa l'attention sur les produits volatils de la décomposition des corps ; voilà des travaux qui valent infiniment mieux que sa recette empirique d'éloquence.

Voici maintenant le côté merveilleux de la vie de Raymond Lulle :

Epris d'amour pour une belle Génoise nommée Ambrosia di Castillo, dit la légende, il obtint la promesse de son cœur « s'il parvenait à trouver l'élixir de la vie. »

Raymond se met à l'œuvre et reste plusieurs années enfermé dans son laboratoire. Il va achever le grand œuvre : l'or se liquéfie et devient potable ; une liqueur

vermeille a rempli deux fioles de cristal. Raymond a reconnu tous les signes alchimiques de la médecine universelle.

Dans son enthousiasme, il boit avidement l'immortalité et court chez Ambrosia di Castello ; mais, hélas ! l'élixir qui conservait la vie ne pouvait rendre la jeunesse, et, pendant de longues années de recherches, le pauvre alchimiste avait vieilli. L'élixir qu'il vient de boire n'a immortalisé que ses rides, mais il ne le croit pas, tant la foi en son œuvre le transporte : il se sent immortel et il se croit jeune.

Hélas ! est-ce bien la belle Ambrosia qu'il a devant les yeux ? Il ne voit qu'une pauvre femme pâle, mourante et déjà ridée.

« J'apporte la vie, lui dit-il en lui tendant la fiole avec délire : voici votre part d'immortalité ; buvez sans crainte, j'ai déjà bu la mienne. Vous ne me reconnaissez pas, sans doute. Oh ! c'est que je suis rajeuni !...

« — Reconnaissez-vous vous même, lui dit Ambrosia en lui présentant un miroir. Est-ce avec ces cheveux blancs et ces rides qu'il sied de se rappeler les erreurs de la jeunesse autrement que pour en gémir ? N'avez-vous donc à partager avec moi qu'une immortelle décrépitude ? Pitié pour moi ! Raymond ; je préfère le ciel à votre enfer ; mais pitié aussi pour vous-même ! Voyez ce que vous voulez rendre immortel. »

A ces mots, d'un geste terrible, Ambrosia entr'ouvre sa robe et fait voir à Raymond un ulcère hideux qui lui a rongé la poitrine : l'alchimiste pousse un cri terrible en portant les deux mains à ses yeux ; la fiole tombe à terre et se brise.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de lui ! » murmure la sainte femme en tombant à genoux, tandis que Raymond Lulle s'enfuyait éperdu en criant : « Mourir ! mourir ! » Puis, rentré dans son laboratoire, il brisa ses instruments de chimie, se revêtit d'un cilice et jeûna pendant plusieurs jours avec d'affeuses macérations et des larmes continuelles. Ses forces ne s'affaiblirent pas, et il murmura en se tordant les mains : « Ah ! je suis immortel... comme les damnés ! »

Après plusieurs nuits de veille et de larmes il s'endormit enfin, et Jésus crucifié lui apparut en songe. « J'étais immortel par nature, lui dit le Sauveur du monde, et j'ai donné volontairement ma vie pour toi. Donne-toi tout entier à moi, et je te sauverai de l'enfer de la science. »

A son réveil, Raymond Lulle avait tout oublié, excepté son ardent désir d'expier ses fautes. Il assista quelques jours après Ambrosia di Castello à son lit de mort, et se chargea pour elle d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : il fit ce voyage pieds nus et vivant d'aumônes. A son retour, il distribua tous ses

biens aux pauvres, et se retira sur la montagne des Lauriers, appelée en arabe *Arienda*, et en espagnol *Renda ;* là, il se bâtit un petit ermitage, ou plutôt une tombe, et devint malade de la maladie dont il devait naturellement mourir, si l'elixir qu'il avait bu ne lui eût conservé la vie.

Alors il conjura, de nouveau, avec larmes Dieu de le laisser mourir. Sa prière fut si fervente, que le Sauveur lui apparut encore une fois, et lui promit de le délivrer quand il aurait vaillamment combattu pour lui contre les infidèles ; il lui dit encore une fois que la mort par le martyre était la seule porte ouverte pour la délivrance d'un chrétien qui avait eu la folie de vouloir être immortel sur la terre.

Raymond eut donc la tristesse de guérir ; mais les anges, pour le consoler de vivre, lui apparurent, ainsi que l'âme d'Ambrosia di Castello, dans une chapelle consacrée à la mère de Dieu. Là, Raymond Lulle fut tout à coup illuminé d'un rayon de la science universelle : il vit un grand arbre dont toutes les feuilles étaient chargées de caractères mystérieux en toutes les langues, et il lui fut promis qu'autant de nations profiteraient de ses enseignements qu'il y avait de caractères différents sur les feuilles de cet arbre, qui représentait la synthèse universelle. Raymond alors tombe en extase, et un seul mot, qui résume à la fois Dieu et ses

œuvres, s'échappe plusieurs fois de ses lèvres : *O bonitas.*

Tous les ans, à pareille époque, la maladie revenait, comme si la nature eût réclamé ses droits et protesté annuellement et à chaque anniversaire contre la violation de ses lois. Le Sauveur du monde alors revenait consoler Raymond Lulle, et remplissait la maison qu'il habitait d'une suave et incomparable senteur. En mémoire de ces visions, plusieurs actes authentiques ont été dressés, et plusieurs tableaux ont été peints en manière d'*ex-voto*, dont plusieurs se voient encore tant dans la maison d'André de Cazelles, ou avait demeuré Raymond Lulle, que dans les archives du sénat de Majorque et dans l'église des Pères Franciscains de Palma.

Après la mort de Jacques le Vainqueur, Raymond fonda un monastère pour les Cordeliers, dont il prit l'habit, et commença à étudier la langue arabe pour aller prêcher la vraie religion aux mahométans, car l'inspiration divine le poussait au martyre ; et comment eût-il obtenu la couronne du martyre ailleurs que parmi les fanatiques sectateurs du Coran? En ce temps-là, il vint à Paris et y publia une sorte d'encyclopédie.

Le nombre de ses ouvrages n'est pas moindre que trois cents volumes, dit toujours la légende ; aussi ne sait-on

pas au juste combien de temps se prolongea sa vie. On voit passer les papes, les empereurs, les générations, et Raymond Lulle vit toujours. Il advint cependant une fois que le saint homme crut toucher à l'heure de sa délivrance : il avait pris pour valet un Maure, afin de se mieux familiariser avec la langue des Sarrasins. Cet infidèle, ayant compris que son maître voulait détruire la religion de Mahomet, résolut de l'assassiner pour être agréable à son prophète. Raymond Lulle reçut, en effet, un coup de poignard qui ne se trouva pas mortel, et eut encore la force de défendre son assassin contre ceux qui accoururent au bruit, et voulurent mettre le misérable en prison : il partit quelques jours après pour l'Afrique ; les habitants de Tunis mirent fin à cette vie si agitée par les passions et si occupée par des travaux dont l'utilité est depuis longtemps fort contestée. Son ouvrage intitulé *Arbor scientiæ* l'a fait placer parmi les chercheurs du grand œuvre, tous voués au culte démoniaque.

. . . .
. . . .
. . . .

De tous les adeptes et serviteurs prétendus du diable pendant la période de sa grandeur, le plus célèbre est sans contredit Faust de Weymar, l'inventeur de l'imprimerie ou plutôt le bienfaiteur de la pensée hu-

maine. On dit que les moines le déclarèrent sorcier et magicien pour se venger de ce qu'en inventant l'imprimerie il leur avait enlevé les fonctions très-productives de copistes de manuscrits.

Divine sorcellerie ! magie céleste, trois fois céleste, qui a répandu sur le monde entier tous les rayonnements de l'intelligence humaine !

L'histoire de *Faust*, populaire en Allemagne, en France, en Angleterre, a inspiré un grand nombre d'auteurs de diverses époques, et le grand poëte Gœthe a mis ses aventures en un drame bizarre ou chronique dialoguée, qui est un des ouvrages les plus singuliers de l'esprit humain.

La lutte du bien et du mal, dans une haute intelligence, fut une des grandes idées du seizième siècle, et *Faust* personnifie cette lutte dans sa signification la plus élevée.

Dans sa première jeunesse, il apprit la médecine, la théologie, la jurisprudence, et après avoir épuisé les sciences naturelles, il se jeta dans la magie, est-il dit dans sa légende écrite par Widman.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des persécutions suscitées aux inventeurs de l'imprimerie, ni à établir quelle part Faust doit avoir dans cette admirable découverte. Historien du diable, restons dans le merveilleux.

Faust venait d'être reçu docteur en théologie, lorsqu'il apprit qu'il y avait à Cracovie, dans le royaume de Pologne, une grande école de magie. Il s'y rendit, et, curieux de se lier avec les êtres d'un monde supérieur, il découvrit, après de longues recherches, la terrible formule pour évoquer les démons du fond des enfers.

Se promenant un jour dans la campagne, dit Widman, avec son ami Wagner, il aperçut un barbet noir qui formait des cercles rapides, en courant autour de lui; ces cercles devenaient de plus en plus petits, et le barbet suivit Faust jusqu'à son logis. Dans ce moment, le docteur se trouvait attristé par la misère et la maladie de son vieux père; le barbet faisait entendre des aboiements lugubres; Faust s'aperçut bientôt qu'il se trouvait en face du démon, il saisit son livre magique, se plaça dans un cercle, prononça sa formule de conjuration, et ordonna à l'esprit de se faire connaître.

Méphistophélès, le second des archanges déchus après Satan, le plus redoutable chef des légions infernales, se présenta sous le costume d'un jeune seigneur. Faust contracta un pacte dont Widman rapporte les conditions, trouvées, dit-il, dans les papiers du docteur après sa mort. Il était écrit sur parchemin, en caractères d'un rouge foncé. Le diable s'engagea à lui obéir

et à le seconder en tout et pour tout, et lui donna pour arrhes un coffre plein d'or. Faust, de son côté, s'abandonna au diable, sans réserve d'aucuns droits à la rédemption, ni de recours futur à la miséricorde divine. Il voyagea avec une splendeur princière.

Il vit un jour, dit la légende, au village de Rosenthal, la charmante Marguerite et en devint éperdûment amoureux. Méphistophélès, pour le détourner de cette passion, lui fit avoir des rendez-vous avec Hélène, Aspasie, Lucrèce, Cléopâtre et toutes les plus belles femmes de l'antiquité qu'il ranima pour lui.

Voilà donc le diable muni du pouvoir de ressusciter les morts.

Widman ajoute que Faust pouvait faire apparaître les beautés les plus célèbres dans tout l'éclat de leurs charmes, et qu'il fit voir un jour à ses disciples assemblés, Hélène avec ses grand yeux noirs, ses cheveux blonds et ses joues rosées. Mais le docteur ne pouvait chasser de son esprit l'image de Marguerite, et il parvint à s'en faire aimer.

Méphistophélès, voyant que rien ne pouvait vaincre l'amour de Faust, résolut de perdre la jeune fille; il mit dans son armoire des bijoux et des parures, et combattit sa vertu par la coquetterie. En même temps, il mena Faust à la cour du roi Charles-Quint, qui le pria de lui faire voir Alexandre le Grand. L'enchanteur

obligea aussitôt le fameux roi de Macédoine à se montrer.

Faust était autrement fort que nos modernes spirites, qui n'ont pu encore exhiber aucun des grands personnages qu'ils prétendent évoquer ; mais, comme dit un proverbe, — *A beau mentir qui vient de loin.*

L'enchanteur opéra beaucoup d'autres merveilles, et on dit qu'il avait, comme Agrippa, l'adresse de payer ses créanciers en monnaie de corne ou de bois, qui paraissait de très bon aloi au moment où elle sortait de sa bourse, et reprenait au bout de quelques jours sa véritable forme. Ceci est une calomnie des chroniqueurs allemands, car, selon la tradition, le diable lui donnait assez d'argent pour qu'il n'eût pas besoin d'user de fraudes qui n'étaient pas dans son caractère.

Marguerite, domptée par l'ascendant de Méphistophélès, devint mère et se livra au désespoir, car Faust ne pouvait l'épouser, lié qu'il était par son pacte, qui lui ôtait le droit de disposer de sa personne. Les uns disent qu'elle mourut dans le repentir, au fond d'un cachot, d'autres qu'elle fut engloutie avec le fils qu'elle avait eu de Faust.

Cependant le temps fixé par le diable touchait à sa fin, et le moment arrivait où le pacte devait être mis à exécution. Faust, terrifié, voulut se réfugier dans une église ou dans tout autre lieu saint, pour implorer la

miséricorde divine; mais Méphistophélès l'en empêcha, et il le porta sur la plus haute montagne de la Saxe.

« — Désespère et meurs, lui dit le démon avec un « affreux ricanement; dès ce jour, tu appartiens à « l'enfer. »

Et aussitôt il le saisit de ses griffes impures, déchira son corps en lambeaux, et précipita son âme dans les sombres abîmes.

Pourquoi Faust, génie plein de force et d'audace, fut-il traité de sorcier par les fanatiques de son temps? Parce qu'il contribua à la découverte de l'imprimerie, au quinzième siècle ; on assurait que l'encre rouge de ses Bibles était du sang fourni par le diable.

On dit aussi qu'il vendait dans toute l'Allemagne des almanachs dictés par Méphistophélès et, qu'il fut par conséquent le prédécesseur de Mathieu Laensberg; mais les bibliophiles et les bibliographes n'ont pu jusqu'à ce jour découvrir aucun de ces petits recueils de prédictions.

Telle est la légende de *Faust;* l'Allemagne lui doit son plus beau poëme, et de plus, elle est redevable au héros chanté par Gœthe de la découverte de l'imprimerie.

Il n'y a plus à s'étonner de l'acharnement des moines à calomnier, à ridiculiser la mémoire du savant docteur. L'imprimerie ouvrait à l'humanité des hori-

zons nouveaux, et le fanatisme voyant dans cette découverte la mort des vieilles superstitions, l'attribua au diable, et déclara les inventeurs suppôts de l'enfer. Trois fois heureux ceux qui n'expiaient pas sur le bûcher les bienfaits de leur génie.

. . . .

Terminons cette série de personnages voués à Satan, par la monographie du prophète par excellence, de Michel Nostradamus.

Ce fameux médecin et astrologue naquit, à midi précis, à Saint-Rémy, en Provence, d'une famille de juifs convertis. Il étudia la médecine, et fut reçu docteur à Montpellier. Il obtint, comme médecin, de grands succès pour la guérison de plusieurs maladies qui affligeaient la Provence. Ses confrères, jaloux de la réputation qu'il avait acquise en quelques mois, firent courir le bruit qu'il avait fait pacte avec le diable, qui lui donnait des philtres et des onguents (1).

Ici, nous trouvons Satan travesti en apothicaire. Le roi des enfers touche à sa décadence; la superstition,

(1) Voir *les Sorcelleries de Henri de Valois*, sous l'an 1589. *Le Journal de l'Etoile*, *les Archives curieuses de l'histoire de France*, *collection de Cimber*, *première série*, tome XII. *Mœurs et humeurs de Henri de Valois*, *etc.*

l'ignorance et la peur lui ont déjà fait jouer les rôles les plus ridicules.

Dégoûté de l'exercice de la médecine par les tracasseries de ses confrères, Michel se retira à Salon, et vécut dans l'isolement ; son esprit s'exalta par un travail continuel, au point qu'il se persuada qu'il avait le don de connaître l'avenir. Il publia des almanachs remplis de prophéties sur les affaires publiques et la mort des grands, prophéties écrites dans un style énigmatique.

Ces almanachs, où se trouvaient aussi des notions sur les temps convenables aux divers travaux de l'agriculture, eurent une vogue immense. Dès ce moment, travestissant son nom, il se fit appeler *Nostradamus* et ne se montra plus aux yeux du vulgaire.

Pour donner plus de poids à ses prédictions, il renonça à l'humble prose et écrivit en vers; il divisa son travail par centuries dont les sept premières parurent à Lyon en 1555.

La splendide cour des Valois était à cette époque l'Eldorado des sorciers, astrologues et magiciens; Catherine de Médicis, qui croyait à l'astrologie beaucoup plus qu'à l'Évangile, manda Nostradamus à Paris, et le roi Henri II lui fit compter trois cents écus d'or en le priant d'aller à Blois rendre visite à ses enfants.

Le duc de Savoie et Marguerite de France, sa fem-

me, allèrent le consulter sur la grossesse de la duchesse, qui devint bientôt après mère du célèbre Victor-Emmanuel.

Le gouverneur du jeune prince de Béarn conduisit son royal élève à l'astrologue, qui prédit, dit-on, que l'enfant serait roi de France, et régnerait avec gloire. Ces faveurs lui attirèrent plusieurs épigrammes parmi lesquelles nous devons citer le distique suivant, bien qu'il soit très connu, attribué au poëte Jodelle :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cum falsa damus, nil nisi nostra damus.

Ce méchant jeu de mots ne nuisit en rien à l'influence et au crédit dont jouissait l'astrologue. Chavigny chercha à démontrer dans son *Janus français* que la plupart des prédictions de Nostradamus s'étaient accomplies au commencement du dix-septième siècle, et de nos jours encore il se trouve des personnes qui consultent ce prétendu prophète dont les prédictions ont l'élasticité du soulier de Théramène qui se chaussait par toutes sortes de personnes. Un auteur a dit avec raison qu'il en est des prophéties comme des almanachs ; les idiots croient à tout ce qu'ils lisent, parce que sur mille mensonges, ils ont rencontré une fois la vérité.

On assure qu'il eut le pressentiment de sa mort, ce qui n'est pas étonnant chez un médecin doublé d'un astrologue. Au retour d'un voyage à Arles, auprès de Charles IX, dont il était le médecin ordinaire, il écrivit dans ses prédictions du mois de novembre 1565 :

De retour d'ambassade : don du roi, mis au lieu,
Plus n'en fera : sera allé à Dieu :
Parents plus proches, amis, frères du sang,
Trouvé tous morts près du lit et du banc.

Le 2 juillet 1566, on le trouva sans vie sur un banc au bord du lit.

Il prédit aussi que son tombeau changerait de place après sa mort.

On l'enterra dans l'église des Cordeliers, qui fut détruite quelque temps après, de sorte que le tombeau se trouva dans un champ ; le peuple est persuadé qu'un homme qui avait prédit si juste mérite au moins qu'on le croie.

D'après une tradition populaire en Provence, il se fit descendre vivant dans son tombeau, avec des livres, des plumes, de l'encre, du papier et une lampe inextinguible, en menaçant de mort quiconque oserait troubler sa solitude.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que des légions de diables sont censées fréquenter le sépulcre de Michel

Nostradamus. Satan se trouve inévitablement et invariablement mêlé à tout ce qui se fait de grand, d'extraordinaire, de bizarre.....

Les moines jetèrent ainsi la religion dans un chaos inextricable de superstitions ou croyances ridicules. Le diable fut pour eux une sorte de croquemitaine qu'ils exhibèrent à tout propos et avec un appareil fantasmagorique pour effrayer l'humanité tombée dans l'enfance, faible et crédule, par la très grande faute de ceux-là même qui avaient pour mission non de la réduire à une sorte de bestialité, mais de la consoler, de la régénérer par la loi d'amour et de fraternité de l'Évangile.

Nous avons assisté aux orgies démoniaques du sabbat, nous voici maintenant devant le loup-garou ; le diable réalise l'histoire de Nabuchodonosor, et cette fois ce n'est pas un roi coupable et orgueilleux, mais le peuple mourant de misère qui est changé en bête !

CHAPITRE IX

Le diable loup-garou et noueur d'aiguillette

L'Ange Michel et le diable (légende). — Croyance au loup-garou.— Étude sur la lycanthropie. — Les loups-garous au moyen âge et au seizième siècle. — Trithème et la lycanthropie. — Poëme sur le loup-garou, le ***Lay du Bisclavet.*** — Divers noms donnés au loup-garou. — L'oraison du loup. — Le diable cabaretier. — Curieuse histoire à ce sujet. — Détails sur la pratique diabolique connue sous le nom de ***nœud de l'aiguillette.*** — Préservatif du Petit Albert. — Multiplication des sorciers et des devins. — Divers procédés de divination, par ordre alphabétique. — Alectryomanie, cartomancie. — Les grands tarots.

Le diable, dit une légende, rencontra un jour l'ange Gabriel dans les plaines de l'air.

— D'où viens-tu, Gabriel ? demanda l'esprit malin.

— Du royaume des lys, du plaisant pays de France, répondit le messager céleste.

— Qu'as-tu vu dans ce beau royaume?

— J'ai assisté les saints, j'ai éclairé les docteurs et fortifié les faibles.

— La France m'appartient et l'Europe avec, s'écria le diable ; n'y ai-je pas introduit tous les mystères du paganisme avec le sabbat? L'hérésie menace de toutes parts les prêtres du Christ ; à moi, Pastoureaux, Cathares, Vandés, Albigeois, Cotereaux, Lollards, néo-gnostiques ; à moi, magiciens, devins, sorciers, astrologues... je serai votre guide, votre soutien pour vous aider à renverser, à souiller le christianisme.

— Les prêtres du Seigneur sauront bien défendre la sainte religion, dit l'ange Gabriel.

— Les prêtres ! s'écria le diable, avec un affreux ricanement... Les prêtres... tu ne sais donc pas qu'ils travaillent pour le compte de l'enfer, en propageant les plus folles superstitions ; ils croient me chasser avec leurs exorcismes, comme si je ne régnais pas sur terre par l'orgueil, l'avarice et la luxure. Ne croient-ils pas au loup-garou ? Va, Gabriel, tu peux dire au Très-Haut dont tu es demeuré le serviteur, que ma puissance sur les hommes égale presque la sienne ; mes démons ont pu envahir impunément les tabernacles, les asiles des vierges, les palais des rois et jusqu'aux chaumières. Lorsque je marchais, rayonnant de gloire et de liberté, à la tête de légions révolutionnaires, j'étais moins puissant qu'aujourd'hui.

— Trois fois maudit, tentateur ! fit l'ange Gabriel, qui secoua ses blanches ailes et s'envola vers le ciel.

Cette fable du moyen âge reproduit exactement la vérité de la situation que les moines avaient créée au christianisme.

La croyance au loup-garou est une des plus tristes superstitions de cette époque si désastreuse pour l'esprit humain; en effet, les travestissements en loup faisaient partie des mascarades et orgies des sabbats.

La lycanthropie, ou changement d'un homme en loup par enchantement diabolique, remonte à la plus haute antiquité, mais, chez les Egyptiens et chez les Grecs, le diable n'y était pour rien. Le loup figurait en Egypte le soleil et l'année, et Apollon loup, *lycæus Apollo* est mentionné par les premiers mythologues. Cet animal était consacré à Apollon parce qu'il a, dit-on, la vue fine et perçante; Pausanias en donne une autre raison.

« Il y avait, dit-il, près du grand autel d'Apollon, à Delphes, un *loup* de bronze. C'était une offrande faite par les habitants de Delphes eux-mêmes. On dit qu'un scélérat, après avoir volé l'argent du temple, alla se cacher dans l'endroit le plus fourré du mont Parnasse; là, s'étant endormi, un loup se jeta sur lui et le mit en pièces; ce même *loup* entrait tous les soirs dans la ville et la remplissait de ses hurlements; on crut qu'il y avait à cela quelque chose de surnaturel, on suivit le loup et on trouva l'argent sacré, que l'on rapporta dans le temple. »

En mémoire de cet événement, on fit faire un loup de bronze pour le consacrer au Dieu de Delphes.

On établit des fêtes où les assistants se travestissaient en loups; saint Augustin dit même dans le dix-huitième livre de sa *Cité de Dieu*, que parmi les auteurs anciens il en est qui ont affirmé que les personnes admises à ces mystères devenaient réellement loups. Pline et Varron citent de prétendus exemples de ces métamorphoses.

Au commencement du moyen âge, les néognostiques remirent en honneur les mystères de l'ancienne lycanthropie, qui prirent alors un caractère satanique, les moines mêlant l'influence et l'action du diable à tout ce qui leur paraissait extraordinaire. Au moyen de philtres et de drogues dont ils se servaient pour persuader à de pauvres femmes qu'elles allaient au sabbat, les initiateurs firent croire à des malheureux qu'ils devenaient réellement loups à leur volonté, et en invoquant le roi des enfers. Ils employèrent, comme pour les orgies nocturnes au milieu des bois, des onctions soporifiques dont le secret ne s'était pas perdu depuis les pythonisses de Delphes et les sibylles du Latium.

La transformation en loup fut longtemps considérée comme réelle, et le savant Pierre Damien essaya d'en établir les preuves en présence de Louis VII et de toute sa cour. Ce prince était un peu sorcier, et le pape

Innocent II l'excommunia parce qu'il s'était opposé à l'élection de l'archevêque de Bourges : il commanda en personne une croisade pour se relever de la malédiction papale, et pendant ce temps, le diable, pour le punir d'avoir abandonné la démonomanie, lui enleva le cœur de sa femme Alianor d'Aquitaine, avec laquelle il divorça. Le diable se montrait déjà fort sévère sur les principes.

Le docte Trithème, qui chercha à perfectionner l'art d'écrire d'une manière mystérieuse, qui composa plusieurs ouvrages très intéressants sur ce sujet, livres qui furent condamnés comme remplis de secrets diaboliques ; le docte Trithème, disons-nous, croyait que Bajan, roi de Bulgarie, se changeait en oiseau, en loup et en toute autre bête, par le seul fait de sa volonté.

Au douzième siècle, on parlait dans toute l'Europe de la métamorphose d'un jeune homme en âne, par l'opération de deux vieillés sorcières : Guillaume de Tyr dit que l'aventure eut lieu dans l'île de Chypre.

Des fanatiques stupides et débauchés exploitèrent ces fables en affirmant que les personnes excommuniées devenaient loups-garous, par le seul fait de l'excommunication, et en expiation de leurs crimes; on ne pouvait, disaient-ils, leur rendre la face humaine qu'en les blessant entre les yeux, de manière à faire couler quelques gouttes de sang.

Gaspard Pencer, qui avait longtemps douté de l'existence des loups-garous, se laissa, dit-on, convaincre l'empereur Sigismond fit débattre solennellement la question par les docteurs les plus célèbres de l'Allemagne, et se rendit à leurs preuves.

Le loup-garou fut chanté par une femme poëte, par Marie de France, et le motif du *Laï du Bisclavet* est un des plus gracieux chefs-d'œuvre de la poésie des trouvères.

Faut-il s'étonner après cela si ces stupides et bizarres croyances passèrent tellement à l'état de chose jugée, qu'il suffisait de se dire loup-garou pour être écorché vivant ? L'idée de lycanthropie pénétra si profondément dans les masses, qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et les contes qui circulent à ce sujet parmi les habitants des campagnes fourniraient une ample matière pour une iliade satanique.

En Bretagne, on croit encore au *Den-Bleis*, ou homme-loup.

Les Normands disaient autrefois *garoual*, et aujourd'hui ils disent simplement *garou.*

Dans l'ancienne Bretagne, le lycanthrope portait le nom de *Bisclavet.*

Dans le Poitou, c'est la *Bête-Bigorne* et *la Galipode.*

Dans le Languedoc et la Provence, c'est la *Male-Bête* (*Malo-Bestio.*)

Dans les départements du centre, *Loupérou*, traduction patoise de *loup-garou.*

De cette même époque, date aussi la fameuse oraison du loup; quand on l'a prononcée pendant cinq jours, au soleil levant, disent les démonographes, on peut défier les loups les plus affamés, et même les loups-garous. Voici cette oraison :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité; je te
« gaule (*ave Maria*); c'est l'agneau du Rédempteur
« qui a jeûné quarante jours, sans rébellion, sans avoir
« pris aucun repas de l'ennemi, et fut tenté en vérité,
« Va droit, bête grise, à gris gripeuse, va chercher ta
« proie, loups et louves et louveteau, tu n'as point à
« venir à cette viande qui est ici.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et du
« bienheureux saint Cerf. »

On sait que les loups-garous étaient supposés avoir un grand goût pour la chair fraîche; Delancre affirme qu'ils étranglaient des chiens et des enfants, qu'ils les mangeaient avec voracité, marchaient à quatre pattes et hurlaient comme de vrais loups, avec de grandes gueules, des yeux étincelants, et des dents crochues.

Bodin, le fameux démonomane, raconte avec effronterie, qu'en 1542 on vit un matin cent cinquante

loups-garous sur une place publique, à Constantinople.

Et pourtant les magistrats, les prêtres auraient dû savoir que les accès de lycanthropie n'étaient qu'hallucination, folie, manies bizarres! Mais l'édifice de la superstition se serait écroulé si on lui eût enlevé cette pierre angulaire.

Boguet, dans son *Discours sur les sorciers*, dit, en homme très expérimenté, que les loups-garous s'accouplent avec les louves, et qu'il en naît des monstres diaboliques qui perpétuent la lycanthropie.

L'histoire du loup-garou n'est pas encore terminée, car dans nos campagnes on croit encore à cette transformation avec la foi la plus robuste; c'est à peine si les sifflements des locomotives les ont chassés des contrées où les voies de communication sont devenues plus nombreuses et plus faciles.

Le diable y trouve encore son compte, toutefois les razzias des milices infernales deviennent de plus en plus maigres, et dans quelques années on ne croira pas plus au loup-garou qu'au lycaon de l'ancienne mythologie.

Mais au moyen âge c'était bien autre chose, le diable se trouvait partout, envahissant tous les lieux propices à la perdition des âmes.

Il ne pouvait manquer de se faire tavernier dans un

temps où les tavernes réunissaient les rebuts de la société, avec les moines ivrognes et paillards, les hommes d'armes insolents et voleurs.

Les hôteliers et les cabaretiers avaient beau orner leurs maisons de portraits de saints et de saintes, les hôtelleries passaient pour lieux de sorcelleries hantés par tous les démons, qui venaient apprendre sur terre métier de mauvais diables.

Les uns, disait-on, diablotins ou diablotines, se faisaient valets ou chambrières (1) ; les autres, plus délurés, s'établissaient hardiment taverniers, en ayant soin, bien entendu, de n'arborer leur enseigne que dans quelque lieu bien sombre, au coin de quelque bois bien ténébreux, rappelant ainsi l'enfer par ses terreurs et par son ombre.

Les voleurs, dignes pratiques, venaient seuls dans ces bouges, et le diable happait, de première main, les âmes des malheureux qu'ils y tuaient chaque nuit, ou bien, c'étaient encore des soldats pillards, plus fins que le diable et capables de le faire endiabler lui-même. Guillaume Bouchet conte à ce propos une très amusante histoire dans la *quinzième série* de son second livre.

« Je vais vous révéler, dit cet auteur, pourquoi les

(1) *De l'Imposture du diable*, liv. 1er, chap. 4.

picoreurs et gens de guerre bouleversent les coffres, sacs et bahuts, cherchant de tous côtés.

« Un soldat balafré, interrogé un jour sur les motifs qui le poussaient à tout bouleverser dans une hôtellerie, répondit :

« — Un petit diable fut une fois envoyé d'enfer pour voir le monde et se déniaiser parmi les hommes ; il s'établit tavernier près d'un bois ; or, cinq ou six soldats vinrent en son logis et mangèrent à un repas toute la provision de la semaine, demandant toujours viandes de renfort.

« Le diabloton, qui était du nombre de ceux que les bonnes gens du village disent ne savoir faire griller que du persil, leur dit qu'ils avaient tout mangé et qu'ils devaient être rassasiés de ce qui eût pu contenter dix fois autant d'hommes qu'ils étaient.

« — Comment, ventre ! tête ! dirent des soldats, penses-tu que si le diable était cuit nous ne le mangerions pas tout maintenant ?

« Le farfadet tout épouvanté s'enfuit d'où il était venu ; il dit aux autres diables ce qu'il avait vu et ouï, et ceux-ci arrêtèrent qu'on ne recevrait plus à l'avenir aucun soldat en enfer.

« De manière que, le même jour, nos mangeurs y étant descendus tout droit, la porte leur fut fermée, et lettres authentiques furent données que dorénavant

nuls soldats ne seraient reçus en enfer : ils cherchent ces lettres partout, et il n'y a coin, ni ornière qu'ils ne visitent, pensant trouver leur lettre d'exemption qu'ils ne peuvent recouvrer, et cependant grippent tout ce qu'ils trouvent, s'accommodant de ce qui peut leur être utile ou nécessaire, fâchés qu'ils sont de la perte de telle lettre et privilége. »

« Et voilà pourquoi, ajoute le conte, il n'y a pas de soldat en enfer. »

Cet expédient, pour cacher et faire excuser les rapines et autres excès commis par les hommes d'armes, ne serait pas désavoué par nos zéphirs, nos turcos et même par nos zouaves qui ne croient pas plus au diable que les batailleurs du quinzième siècle; pour les soldats, le diable était bon à quelque chose, puisqu'il leur donnait un brevet par lequel ils avaient la chance de ne pas subir les éternels supplices.

Un autre bon tour attribué au diable, c'est le nœud de l'aiguillette, pratique de magie fort répandue pendant plusieurs siècles.

Les rabbins attribuent le nouement de l'aiguillette à Cham, fils de Noë. Chez les anciens, ce maléfice rendait les sorciers ou charmeurs très redoutables aux nouveaux époux. La superstition chrétienne, aussi ignorante, aussi crédule que les prêtres païens, reconnaissait l'efficacité des ligatures, qui furent frappées d'anathème par plu-

sieurs conciles : ce maléfice devint très fréquent au commencement du seizième siècle, qui fut en même temps la période des exorcismes, des charmes, des philtres, des magiciens et des sorciers.

« Le nouement de l'aiguillette devient si commun, écrit Delancre, que les hommes n'osent plus se marier qu'à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons que le plus fin n'y comprend rien : tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme et très souvent pour tous les deux ; les époux se mordent et s'égratignent au lieu de s'embrasser, ou bien le diable interpose entre eux un fantôme qui les empêche de se joindre... tous ces maléfices sont de l'invention du diable et n'excèdent ni ses forces ni son industrie : il en a donné le secret à ses suppôts, qui n'y vont pas de main morte et font passer de bien mauvaises nuits à ceux qu'ils affligent. »

Ici, Delancre compte douze manières d'être lié ; la plupart sont si indécentes qu'il nous répugne de les transcrire. Ainsi lorsque le mariage ne pouvait se consommer, ou parce que l'époux était un vieillard épuisé, ou parce que la femme se trouvait mal conformée, ou par mille autres causes dont parle Montaigne, on publiait aussitôt que le malheureux couple était ensorcelé, on attribuait à l'action de l'enfer des accidents qu'on comprenait d'autant moins qu'on ne se donnait

pas la peine d'en rechercher la véritable cause.

Bodin assure qu'il y avait plus de cinquante moyens de nouer l'aiguillette; pour s'en préserver, il fallait porter un anneau dans lequel était enchâssé l'œil droit d'une belette; on mettait du sel dans sa poche, ou des sous marqués dans ses souliers, lorsqu'on sortait du lit pour aller à l'autel.

Le *Petit-Albert* conseille de manger un pivert rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud. Les remèdes sont pour le moins aussi nombreux que les manières d'opérer le nouement. La peur de ce maléfice, qui était autrefois très répandue, n'a jamais pu exister que dans des imaginations faibles ou perverties par des pratiques superstitieuses; de nos jours, personne ne s'en plaint dans les grandes villes; mais on noue encore l'aiguillette dans plusieurs villages et on se sert des procédés indiqués par le *Petit-Albert*.

Le grand juge Delancre se vante d'avoir fait brûler par centaines les noueurs d'aiguillette, qui périssaient souvent dans les flammes par la seule dénonciation d'un ennemi.

Les sorciers étaient aussi censés pratiquer des *envoûtements*. Cette pratique de la magie démoniaque aux treizième et quatorzième siècles, consistait à faire en cire la figure des personnes qu'on voulait poursuivre de

maléfices. Les sorciers la piquaient, la fondaient devant le feu afin que les originaux vivants ressentissent les mêmes douleurs. On cite plusieurs rois et princes qui périrent de cette manière, parmi lesquels Charles IX, victime de sorciers italiens.

Le nouement de l'aiguillette, les envoûtements étaient des procédés magiques, c'est-à-dire obtenus par le secours des démons, en employant certaines cérémonies.

On distinguait trois sortes de magie :

1° La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable et pratiquée sous son influence; c'était l'art d'évoquer les démons, et de se servir de leur ministère pour opérer des prodiges;

2° La magie naturelle ou art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels mais au-dessus de la portée du vulgaire;

3° La magie blanche ou art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune évocation.

Il y a eu de tout temps, chez les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a écrit bon nombre d'ouvrages contre ces pauvres diables. Les diverses branches de la magie sont la cabale, l'enchantement, le sortilége, l'évocation des morts ou des esprits malfaisants, la divination, le don de prophé-

tie, la guérison des maladies les plus opiniâtres par des termes magiques et pratiques mystérieuses. Enfin, toutes les rêveries humiliantes dont la philosophie et la raison ont eu tant de mal à détourner l'espèce humaine.

Satan était réputé grand maître des magiciens et en même temps des sorciers. Ces derniers étaient supposés tellement nombreux, qu'on en trouvait partout dans les palais des rois et dans les plus pauvres chaumières; les sorciers, avec le secours des puissances infernales pouvaient, disent les démonographes, opérer tout ce que bon leur semblait, en conséquence d'un pacte fait avec le diable. Les hommes sensés, les philosophes, n'ont vu dans les sorciers que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres; mais les moines, les démonographes, croyaient ou feignaient de croire aux charlatans qu'ils faisaient brûler; plus ils allumaient de bûchers, plus grand était le nombre des adeptes; c'est l'effet ordinaire des persécutions.

Bodin dit que les sorciers se rendaient coupables de quinze crimes : 1° ils reniaient Dieu; 2° ils le blasphémaient; 3° ils adoraient le diable; 4° ils lui vouaient leurs enfants; 5° ils les lui sacrifiaient avant qu'ils fussent baptisés; 6° ils les consacraient à Satan, dès le ventre de leur mère; 7° ils lui promettaient d'attirer à

son service tous ceux qu'ils pourraient entraîner ; 8° ils juraient par le nom du diable et s'en faisaient honneur; 9° ils commettaient des incestes ; 10° ils tuaient des personnes, les faisaient bouillir et les mangeaient ; 11° ils se nourrissaient de charognes et de pendus ; 12° ils faisaient mourir les gens par le poison et les sortiléges; 13° ils tuaient le bétail ; 14° ils causaient la stérilité ; 15° ils avaient copulation charnelle avec le diable.

« Voilà, ajoute Bodin, quinze crimes détestables que tous les sorciers commettent, le moindre desquels mérite la *mort exquise*. » Auss ne se passait-il pas de semaine qu'on en brûlât un grand nombre ; parmi les accusés, cités à leur tribunal, les juges du moyen âge et même du seizième siècle en condamnaient souvent les neuf dixièmes comme sorciers et magiciens, atteints et convaincus d'avoir fait pacte avec le diable. Ces exécutions n'empêchèrent pas les sorciers de se propager : du temps de Charles IX, disent de graves historiens, on en comptait 30,000 qu'on chassa de Paris ; il y en avait plus de 100,000 en France du temps de Henri III; chaque bourg, chaque village, chaque hameau possédait les siens.

Il y avait aussi de nombreux devins, qui prédisaient l'avenir, révélaient les choses cachées aux hommes, en vertu d'une mission satanique. Les démonographes

nous ont transmis les procédés de plus de cent sortes de devination; voici les principaux.

. . . .

. . . .

. . . .

AÉROMANCIE. — Art de prédire les choses futures par l'examen des variations et des phénomènes de l'air. C'est en vertu de cette divination qu'une comète annonce la mort d'un grand homme. François de La Tour Blanche dit que l'aéromancie consiste à dire a bonne aventure en faisant apparaître des spectres dans les airs, ou en représentant, avec l'aide des démons, les événements futurs dans un nuage.

ALECTRYOMANCIE. — Divination par le moyen du coq. Voici quelle était autrefois la méthode la plus suivie On traçait sur le sable un grand cercle que l'on divisait en vingt-quatre espaces égaux. On mettait sur chaque lettre un grain d'orge ou de blé. On plaçait ensuite au milieu du cercle un coq dressé à ce manége; on observait avec soin sur quelles lettres il enlevait le grain, et ces lettres rassemblées formaient un mot qui servait de réponse à ce que l'on cherchait à savoir. On trouve des détails très curieux sur les alectryomanciens dans le quatrième chant du poëme *la Poule à ma tante* de M. Junquières.

ALEUROMANCIE. — Divination qui se pratiquait avec

de la farine. On mettait des billets roulés dans un tas de farine, on les remuait neuf fois ; on partageait ensuite la masse aux différents curieux, et chacun raisonnait selon le billet qui lui était échu.

ALOMANCIE. — Divination par le sel ; de là dérive probablement la croyance qu'une salière renversée est d'un mauvais présage.

ALPHYTOMANCIE. — Divination par le pain d'orge. On prend de la pure farine d'orge : on la pétrit avec du lait et du sel sans y mettre de levain : on fait cuire sous la cendre et on frotte ensuite avec des feuilles de verveine. On fait manger à celui par qui on se croit trompé, et qui a une indigestion, si la présomption est fondée.

ANTHROPOMANCIE. — Divination par l'inspection des entrailles d'hommes et de femmes éventrés ; Héliogabale et Julien l'Apostat se livrèrent à ces opérations magiques.

ARITHMOMANCIE.— Divination par les nombres : on examinait le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattants, et on augurait que celui dont le nom renfermait plus de lettres et d'une plus grande valeur remporterait la victoire ; les platoniciens et les pythagoriciens étaient fort adonnés à ce genre de divination.

ARMOMANCIE. — Divination par les épaules ; les mé-

decins jugent encore aujourd'hui qu'un homme à épaules larges est plus robuste qu'un homme à poitrine étroite.

ASTRAGALOMANCIE. — Divination par les dés. Les anciens la pratiquaient avec des osselets marqués des lettres de l'alphabet, et les lettres que le hasard amenait formaient les réponses.

ASTROLOGIE. — Art de dire la bonne aventure et de prédire les événements par l'aspect, les positions et les influences des corps célestes; ce genre de divination fut connu et pratiqué par les peuples les plus anciens.

Hippocrate, Virgile, Horace, Tibère, croyaient à l'astrologie et le moyen âge en fut infesté.

BOTANOMANCIE. — Divination par le moyen des feuilles ou rameaux de bruyère et de verveine sur lesquels les anciens écrivaient les noms et les demandes du consultant.

CARTOMANCIE. — Divination plus connue sous le nom *d'art de tirer les cartes*; on se sert pour cette opération d'un jeu de piquet de 32 cartes; les cœurs et les trèfles sont généralement réputés bons et heureux: les carreaux et les piques généralement mauvais et malheureux... les figures en cœur et en carreau annoncent des personnes blondes ou châtain clair; les figures en pique ou en trèfle annoncent des personnes

brunes. C'est de la folie, de l'ineptie, mais, comme le dit la chanson de Béranger :

Les cartes ont toujours raison.

La plus célèbre des cartomanciennes passées à l'état d'immortalité, s'appelait de son vivant mademoiselle Lenormand, et son appartement de la rue de *Tournon* fut aussi fréquenté que l'antre des sibylles de Rome.

CATOPTROMANCIE. — Divination par le moyen d'un miroir, autrefois très répandue. On se servait d'un miroir que l'on présentait non devant, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux.

CHIROMANCIE. — Art de dire la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main ; c'est une science que les Bohémiens ont rendue célèbre. Les personnes curieuses de connaître les plus merveilleux secrets de la chiromancie, liront avec fruit et avec plaisir l'ouvrage de M. Desbarrolles, intitulé *les Mystères de la main.*

CRISTALLOMANCIE. — Divination par le moyen du cristal. On tirait autrefois des présages des miroirs, vases obliques ou cylindriques, ou de quelques autres figures formées de cristal, dans lesquels le démon avait élu domicile.

COSGNINOMANCIE. — Divination au moyen d'un crible, d'un sas ou d'un tamis.

CRANOMANCIE ou plutôt *Cranologie.* — Art de juger les hommes par les protubérances du crâne. Le docteur Gall a écrit sur ce système des ouvrages où on trouve un traité complet de ce genre de divination.

DAPHNOMANCIE. — Divination par le laurier. On en jetait une branche dans le feu; si elle pétillait en brûlant, c'était un heureux présage ; mais si elle brûlait sans faire de bruit, le pronostic était des plus fâcheux.

GASTROMANCIE. — Divination qui se pratiquait en plaçant entre plusieurs bougies allumées des vases de verre ronds et pleins d'eau claire ; après avoir invoqué le démon, à voix basse, on faisait regarder attentivement la superficie de ces vases par un jeune garçon ou par une jeune femme grosse ; puis on lisait la réponse dans les images formées dans le verre par la réfraction de la lumière.

HYDROMANCIE.—Art de prédire l'avenir par le moyen de l'eau. Très connue des anciens, cette divination était aussi pratiquée en Bretagne.

LAMPADOMANCIE. — Divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

MÉTOSCOPIE. — Art de connaître les hommes par les rides du front. Au seizième siècle, Cardan publia un ouvrage in-folio sur la métoscopie, dans lequel il fit

connaître plusieurs découvertes curieuses. Lavater, dans sa *physiognomonie*, a beaucoup perfectionné le système de Cardan.

MIMIMANCIE.— Art de connaître les hommes par leurs gestes, leurs attitudes. (Voir Lavater.)

NÉCROMANCIE. — Art d'évoquer les morts ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres : il y avait à Séville, à Tolède, à Salamanque des écoles de nécromancie, dans de profondes cavernes dont la reine Isabelle, épouse de Ferdinand V, fit murer l'entrée.

OOMANCIE ou OOSCOPIE. — Divination par les œufs : Suidas prétend qu'elle fut inventée par Orphée.

Depuis le commencement de ce siècle, on devine par l'inspection des *blancs d'œufs*, et plusieurs de nos sibylles modernes ont rendu cette divination célèbre. On prend pour cela un verre d'eau, on casse dessus un œuf frais, et on le laisse tomber doucement. On voit par les figures que le blanc forme dans l'eau divers présages. Quelques-uns laissent l'œuf dans l'eau bouillante ; on explique alors les signes comme pour le marc de café.

Ces inepties sont de vieille date ; on les trouve indiquées dans le *Grand Grimoire* attribué au pape Honorius.

ORNITHOMANCIE. — Divination qu'on tirait du vol, du

cri et du chant des oiseaux : cette croyance fut consacrée par la religion païenne ; mais Cicéron ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire.

PHYSIOGNOMONIE. — Art de juger les hommes par les traits du visage. Ce genre de divination a pour base des connaissances réelles : le diable n'y joue aucun rôle. Le Napolitain Jean-Baptiste Porta nous a laissé un curieux ouvrage sur cette science conjecturale.

PYROMANCIE. — Divination par le feu : les démonomanes en attribuent l'invention au devin Amphiaraüs.

RABDOMANCIE. — Divination par les bâtons : Ezéchiel, Osée en font mention pour reprocher aux Juifs de s'y laisser tromper. La baguette divinatoire dont nous aurons occasion de parler, et qui fit grand bruit, vers la fin du dix-septième siècle, tient à la rabdomancie.

THÉOMANCIE.— Divination par la recherche des noms sacrés : on prétend que ce fut par ce moyen que Moïse opéra ses prodiges, que Josué arrêta le soleil, etc., etc.

La superstition chétienne avait, de la sorte, imité les pratiques et les superstitions du paganisme, et l'on pouvait dire que l'empire de Satan n'avait jamais été plus solidement établi, ni plus étendu. Ne régnait-il pas sur toutes les classes de la société et principalement sur les moines mendiants, libertins, ivrognes, sur les moines que nos vieux poëtes et romanciers nous re-

présentent comme des types de débauche, d'orgueil et d'ignorance? Le haut clergé, lui-même, pratiquait quelques-uns de ces moyens de divination et faisait du diable l'éternel et heureux rival de Dieu.

Quelques chefs de la chrétienté, quelques papes enorgueillis de leurs richesses, de leur pouvoir temporel, faisaient revivre dans leurs palais tous les excès de l'ancienne cour des Césars. Jamais les pontifes de l'antiquité païenne n'étalèrent un luxe plus insultant; jamais les despotes de l'Orient ne se montrèrent plus jaloux de leur autorité sans bornes et sans contrôle. Alexandre Borgia et plusieurs autres papes, ses successeurs, passaient pour vivre entourés de démons familiers qui avaient mission de les aider dans l'accomplissement de leurs ordres. Jean XXII, l'auteur des *Taxes de la chambre apostolique*, donnait dans l'alchimie et était réputé sorcier.

Jules III, disent les historiens de la première moitié du seizième siècle, n'avait d'autre dieu que son ventre. On assure qu'il fut étranglé par le diable. Mais les citations que nous pourrions faire seraient trop nombreuses.....

CHAPITRE DIXIÈME

Le Diable à la Cour des Valois

Le diable arbitre et oracle. — La danse des morts. — Les âmes du purgatoire et les clercs charlatans. — Les sorciers de Paris au gibet de Montfaucon. — Les bohémiens, suppôts du diable. — Gilles de Retz, dit *Barbe-Bleue*, suppôt du diable. — Histoire de ses rapports avec Satan. — Prélats et moines astrologues. — Les magiciens et François Ier. — Catherine de Médicis, sorcière et nécromancienne. — Les talismans de la Florentine. — Ses extases prophétiques. — La tour de la halle aux blés. — Orgies sataniques. — Détails sur l'*envoûtement*. — Henri III, ses mignons et le diable. — Le fameux sorcier Trois-Echelles. — Le curé Gaufridi. — Ses débauches mises sur le compte du diable.

L'invocation du démon fit partie des pratiques superstitieuses de la religion ; le diable devint l'arbitre des destinées des royaumes les plus puissants et l'oracle de l'univers ; aucun prince n'eût osé faire la guerre, même pour soutenir la cause la plus juste, sans prendre avis des esprits infernaux, par l'intermédiaire des sorciers et nécromanciens. La sorcellerie joua un rôle très important pendant la désastreuse période de l'occupation d'une partie de la France par l'Angleterre.

Jeanne d'Arc, l'immortelle héroïne de notre nationalité, fut condamnée à être brûlée comme sorcière et magicienne ; et pourtant elle n'avait exercé, pratiqué d'autre magie que celle de l'amour de la patrie. Ce procès qui serait ridicule, s'il n'était atroce, est une tache indélébile pour les Anglais, principalement pour les inquisiteurs qui en furent chargés.

Une sorte de terreur vertigineuse s'empara de la société française. Les gnostiques purent multiplier leurs réunions, et plusieurs personnes qui y assistèrent par curiosité se trouvèrent subitement atteintes de manies diaboliques. C'était une véritable contagion, une peste morale, et les magistrats, au lieu de plaindre et d'absoudre les pauvres fous, les condamnèrent impitoyablement aux plus cruels supplices.

Le diable eut ses martyrs ou plutôt le fanatisme, l'ignorance eurent la sottise d'attribuer à Satan ce qui n'était que le résultat de la misère, de la dépravation et de la peur. Vainement la Sorbonne condamna la magie en 1389 par une décision solennelle : les envoûtements, le nouement de l'aiguillette, les philtres, les sabbats étaient devenus pour la foule autant d'articles de foi.

La *danse des morts* ou *danse macabre*, instituée à la même époque, acheva de troubler les imaginations. C'étaient dans l'origine des mascarades de carnaval

dont les acteurs représentaient la Mort ; ils avaient le privilége de danser avec tous ceux qu'ils rencontraient en les prenant par la main, et l'effroi des personnes qu'ils forçaient de danser avec eux amusait beaucoup le public.

Les moines recommandèrent ces abominables singeries comme très propres à produire des réflexions salutaires, et l'on vit des clercs représenter sans scrupule le personnage de la Mort. Ainsi *sanctifiées*, ces danses, imitées des lupercales païennes, devinrent un exercice de dévotion. On entendit des prêtres déclarer que toute personne qui ferait exécuter en peinture une danse des morts, se délivrerait des plus terribles fléaux. On crut à cette absurdité, et on eut bientôt recours à ce moyen dans les pestes très fréquentes en ce temps-là.

La crainte du diable et de ses maléfices multiplia les dons volontaires aux couvents, et les moines avides battirent des mains. Olivier Maillard, célèbre prédicateur du seizième siècle, disait dans un de ses sermons :

« — Les âmes du purgatoire entendent le bruit de « l'argent que vous donnez pour elles; lorsqu'en « tombant dans le bassin, il fait *tin*, *tin*, *tin*, ces âmes « se mettent à rire et font : *ha*, *ha*, *ha*, *hi*, *hi*, *hi*. »

Ces charlatans de l'Église accomplissaient ainsi une œuvre impie, et plus tard on en fit peser la responsabilité sur le diable.

A côté de *la danse macabre*, nous trouvons la *danse du sabbat!* Delancre assure que les danses sataniques rendaient les hommes furieux et faisaient avorter les femmes; que les sorcières qui dansaient en ces maudites assemblées étaient, ou entièrement nues ou en chemise; un gros chat était attaché au derrière.

Les démons, dit le même magistrat, dansaient avec les plus jolies sorcières, soit en forme de bouc ou de tout autre animal, puis s'accouplaient ainsi avec elles.

Il y avait trois branles : le premier se nommait le branle à la Bohémienne, le second s'exécutait en sautant toujours, etc.

On nous pardonnera de citer ces pitoyables et vilains détails, comme preuve de l'influence que le fanatisme monacal exerçait sur le progrès des superstitions et de la contagion démoniaque. Le tribunal de l'Inquisition dont les annales sont écrites avec du sang, fut établi, dit-on, pour combattre les sorciers et les hérétiques. Mais les exécrables sentences rendues par le féroce Torquemada et ses successeurs, démontrent que le diable gagna seul et beaucoup à l'établissement de cette jurisprudence cléricale, conséquence épouvantable de cette expansion désastreuse des pratiques diaboliques, et qui couvrit l'Europe de bûchers. Le seul, le véritable Satan du moyen âge, ce fut le fanatisme qui, au lieu d'éclairer la foule, la pervertit par des

croyances absurdes, horribles. Sans l'Inquisition, l'Espagne n'aurait pas figuré si longtemps parmi les nations les plus arriérées de l'Europe; sans l'Inquisition et ses tortures atroces, le diable serait entré plus tôt dans sa période de décadence.

Toute la chrétienté se livra à l'astrologie, à la nécromancie, à l'alchimie : nos historiens racontent que les sorciers de Paris allaient détacher, la nuit, du gibet de Montfaucon, les malheureux suppliciés, et qu'ils payaient aux sages-femmes les enfants morts-nés qu'elles pouvaient se procurer. Les plaintes des parents devinrent si nombreuses, si pressantes, que le prévôt de Paris les signala au parlement qui, de concert avec l'évêque, ordonna une enquête le 10 février 1404.

On eut alors recours à la mandragore pour se rendre le diable propice et se garantir de tous les fléaux : les botanistes ont fait remarquer que la racine de cette plante a la forme grossièrement ébauchée d'un enfant de la tête aux pieds. Ces amulettes factices devinrent un objet de mode, et il s'établit à Paris des marchands qui en firent commerce ; pour être pleinement efficace la mandragore devait être cueillie près du gibet, et les marchands avaient soin d'en planter dans les environs des fourches patibulaires. Mais on ne pouvait l'arracher sans mourir, et pour éviter ce malheur, ou creusait la terre tout autour de cette racine, et on

fixait une corde attachée par l'autre extrémité au cou d'un chien ; ensuite on battait le chien qui arrachait la racine en fuyant : l'heureux mortel qui ramassait alors cette racine sans danger croyait posséder un trésor inestimable contre les maléfices.

Pendant que la France et les autres royaumes étaient ainsi livrés aux superstitions les plus odieuses, arrivèrent des tribus de bohémiens qui ravagèrent le pays et y répandirent de nouvelles erreurs. Delancre dit que c'étaient des demi-démons ; le docte magistrat aurait dû savoir que ces sauvages tribus, qui parlaient un jargon déguisé, mêlé d'allemand et d'hébreu, n'étaient que l'arrière-garde des Barbares qui avaient déjà envahi l'Europe. Bientôt on présenta les bohémiens comme ministres du démon ; mais ils échappèrent aux bûchers, en se réfugiant dans les forêts. Ils étaient encore très-nombreux en France avant la Révolution, et si on n'en trouve presque plus aujourd'hui, c'est qu'il y a moins de persécutions et que dans les campagnes on croit moins aux prophéties des diseuses de bonne aventure ; mais on est toujours persuadé que les bohémiennes préservent de l'incendie les maisons qui leur servent d'asile.

Le peuple n'était pas seul à croire aux sorciers, magiciens, devins, loups-garous et autres manifestations de l'influence du diable. La noblesse se livrait aussi aux

pratiques démoniaques; il nous suffira de citer l'histoire épouvantable de Gilles de Laval, sire de Retz, plus connu sous le nom de *Barbe-Bleue*.

Dans sa jeunesse, Gilles de Laval, issu d'une des grandes familles de Bretagne, combattit avec gloire dans les armées françaises, fut un des compagnons de Jeanne d'Arc; il assista au sacre de Charles VII qui, pour le récompenser de ses brillants services, le nomma maréchal de France; il était à peine âgé de vingt-quatre ans.

Rentré dans son manoir breton, il se ruina par des prodigalités et un luxe poussés jusqu'à la folie. Frappé d'interdiction par sa famille, il s'adonna aux sciences occultes, fit pacte avec le diable, appela d'Allemagne, d'Italie, les alchimistes les plus fameux qui achevèrent sa ruine, en exigeant de fortes sommes pour frais de déplacement, et pour accomplir des expériences qui ne devaient pas réussir.

Le maréchal n'espérant plus rien des alchimistes, eut recours aux nécromanciens qui évoquèrent le diable sans que le roi des enfers daignât se déranger pour répondre à leur appel. Ils lui firent signer des pactes avec le sang de son petit doigt de la main gauche; on traça dans ses appartements des cercles qu'on eut soin de couvrir de figures magiques; on multiplia les talismans et les pommades, sans obtenir le moindre résultat.

Ses magiciens, bien résolus à dévorer jusqu'aux derniers lambeaux de sa fortune, lui firent accroire qu'il se rendrait le diable propice en lui offrant des sacrifices de jeunes enfants, en composant des parfums avec leur cœur et leur foie, en signant des pactes avec leur sang.

Dès ce moment, son chambellan, nommé Henriot, et son page, nommé Ponton, furent chargés d'introduire dans ses châteaux, des femmes enceintes et des enfants des deux sexes de huit à quatorze ans. Il désignait lui-même ceux qui lui paraissaient convenables pour l'accomplissement de l'œuvre diabolique.

A la chute du jour, ses émissaires parcouraient les villes et les villages, enveloppaient d'un grand sac et bâillonnaient ceux qui étaient destinés à ces exécrables mystères.

Ces enlèvements de femmes et d'enfants effrayèrent et indignèrent toute la contrée; le rang et la puissance du coupable ne le sauvegardèrent pas contre la vindicte des lois, et Jean V, duc de Bretagne, le fit arrêter au mois de septembre 1440; il fut condamné à être brûlé vif pour crimes d'hérésie, de sortilége et d'assassinat. L'exécution eut lieu le 25 octobre 1440, dans la prairie de Biesse (1).

(1) Voir à la Bibliothèque impériale (procédures criminelles) le manuscrit intitulé : *Information et enquête à trouver que le sire de Rais*, etc.

Ce drame de cannibalisme, de luxure, de folie, de stupidité, de scélératesse contient des détails qui ne doivent point trouver place dans ce livre.

Les astrologues trônaient à la même époque à la cour des rois de France ; antérieurement, Louis IX lui-même, que l'Église a pourtant mis au rang des saints, avait à ses gages le nommé Renault, astrologue et devin qui lui conseilla de ne pas entreprendre sa première croisade ; les désastreux événements de cette campagne lointaine prouvèrent que si Renault n'était sorcier, il avait du moins parlé dans les intérêts du roi.

La science astrologique fut pratiquée et cultivée avec soin par des prélats, des docteurs, des moines, et les prédicateurs s'en servirent dans leurs sermons, enfin des papes la favorisèrent.

Louis XI lui-même, ce renard doublé d'un lion, donna tête baissée dans les visions de l'astrologie ; il accorda l'évêché de Vienne, en Dauphiné, à l'Italien Gugelo Catto, d'abord astrologue de Charles le Téméraire duc de Bourgogne.

Mais nous voici arrivé aux premières invasions des Français en Italie, c'est-à-dire à la fin du quinzième siècle, époque où l'Europe désignait Charles VIII, comme le prince qui devait accomplir les prophéties en réunissant les deux empires d'Orient et d'Occident, ou plutôt l'Europe sous son sceptre ; les astrologues

promirent la victoire à Charles VIII, à Louis XII, à François Ier. Les résultats de ces expéditions chevaleresques sont si connus qu'il serait superflu d'insister sur le triste rôle que jouèrent les prophètes.

On raconte toutefois que Louise de Savoie, se promenant dans le bois de Romorantin, la nuit du 28 août 1514, et apercevant une comète du côté de l'occident, elle s'écria :

— Les Suisses ! les Suisses !

Et qu'elle resta persuadée que son fils leur livrerait une grande bataille.

La journée de Marignan lui donna raison... Comment ne pas croire, après cela, aux prodiges de l'astrologie ?

François Ier était trop éclairé pour partager les idées de sa mère sur les sciences occultes.

Après la signature du traité de Madrid, un magicien allemand offrit au roi-chevalier de lui ramener par-dessus les nuages ses deux enfants qu'on avait envoyés pour otages en Espagne.

— Grand merci, répondit le roi, cette manière de voyager ne me paraît pas sûre, et je suis trop bon père pour m'y fier.

Le crédit du diable allait être complétement ruiné à la cour de France ; le rusé monarque des enfers vit le danger et pour y échapper il prépara le mariage du

dauphin avec Catherine de Médicis, qui amena à sa suite une légion de magiciens et d'astrologues, commandée par le fameux Côme Ruggieri, charlatan insigne, assassin et voleur.

Les méchantes femmes, dit Sainte-Foix, sont toujours faibles et superstitieuses ; Catherine de Médicis croyait non-seulement à l'astrologie, mais encore à la magie. Elle portait sur l'estomac une peau de vélin, d'autres disent d'un enfant égorgé, semée de figures, de lettres et de caractères de diverses couleurs. Elle était persuadée que cette peau avait la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne : elle fit construire la colonne de l'hôtel de Soissons (1), dans le fût de laquelle se trouvait un escalier à vis pour monter à la sphère armillaire qui était au haut, où elle allait consulter les astres avec ses astrologues, dont elle s'entoura jusqu'à sa mort.

Cette reine astucieuse, cruelle, autant que superstitieuse, mit l'astrologie à la mode non-seulement à la cour, mais encore dans toute la France. La plupart des grandes dames eurent à leurs gages un astrologue qu'elles appelaient *leur baron*, et qu'elles consultaient tous les matins. Les almanachs prophétiques firent fu-

(1) Ce monument de l'astrologie existe encore à la halle au blé. — Voir à ce sujet les *Enigmes des rues de Paris*, par Édouard Fournier.

reur ; en 1572, année de la Saint-Barthélemy, Michel Nostradamus, dont nous avons déjà donné la monographie, obtint un succès immense avec son recueil de *Prédictions des choses mémorables* qui devaient arriver jusqu'en 1585.

Pasquier affirme que cette princesse n'était pas moins livrée à la nécromancie qu'à l'astrologie.

« La feue reine mère, dit-il dans ses lettres (1), désireuse de savoir si tous ses enfants monteraient au pouvoir, un magicien, dans le château de Chaumont, lui montra dans une salle, autour d'un cercle qu'il avait tracé, tous les rois de France qui avaient été et qui seraient, lesquels firent autant de tours autour du cercle qu'ils avaient régné et qu'ils devaient régner d'années, et comme Henri III eût fait quinze tours, voilà le feu roi qui entre sur la carrière gaillard et dispos, et qui fait vingt tours entiers, et, voulant achever le vingt-unième, disparaît ; à la suite vint un petit prince de l'âge de huit ans qui fit trente-sept ou trente-huit tours, et après cela toutes choses se rendirent invisibles, parce que la feue reine ne voulut pas en voir davantage. »

Certes voilà des prédictions qui ont toutes réussi, mais probablement elles ont été faites après coup, et

(1) *Lettres de M. Pasquier*, page 10.

au temps où Pasquier écrivait on pouvait sans difficulté remplir le rôle de prophète.

Luc de Gauric, astrologue napolitain, fabriqua pour Catherine de Médicis une ceinture pour la préserver de tout accident; ce Gauric, qui, selon Mézerai et le président de Thou, annonça positivement que le roi Henri II serait tué dans un duel et mourrait d'une blessure à l'œil, ce qui fut vrai, mais probablement annoncé après coup..; ce Gauric jouissait de la confiance la plus entière de Catherine de Médicis; ses pratiques superstitieuses et surtout sa cruauté la rendirent odieuse à toute la nation. L'apparition d'une comète lui ayant causé des terreurs puériles, on composa une épigramme dont voici les deux derniers vers :

Quid, regina, times? namque hic mala signa minatur,
Longa timenda tua est, non tibi vita brevis.

« O reine, pourquoi tremblez-vous? Si l'astre che-
« velu annonce des malheurs à la France, vous aurez
« à trembler longtemps, car votre vie ne sera pas
« courte. »

Les Mémoires du temps disent qu'à toutes les dispositions à la magie dont elle était si largement pourvue, Catherine joignait la faculté des extases prophétiques. Cela se comprend, elle vivait au milieu des sorciers

et des prophètes, elle devait devenir sorcière et prophétesse.

La reine Marguerite de Valois en parle dans ses *Mémoires* avec un enthousiasme filial.

« Aux esprits où il reluit quelque excellence non commune, dit cette princesse, Dieu donne des avertissements secrets, des accidents qui leur sont préparés en bien ou en mal, comme la reine, ma mère, qui, durant la nuit d'avant la misérable comète, songea qu'elle voyait mon père blessé à l'œil. Elle l'avertit en conséquence et le supplia de ne pas courir ce jour-là. »

Luc de Gauric avait fait la même prédiction, et nous ne comprenons pas que Henri II ne se soit pas laissé ébranler par de semblables pronostics.

« Ma mère étant malade à Metz, ajoute la reine de Navarre, et ayant autour de son lit le roi Charles, ma sœur et mon frère de Lorraine, et force dames et princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu se donner la bataille de Jarnac :

« — Voyez comme ils fuient, mon fils ! A la victoire ! Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort ?

« Tous ceux qui étaient là croyaient qu'elle rêvait ; mais la nuit d'après, M. de Loches lui apporta la nouvelle.

« — Je le savais, dit-elle; ne l'avais-je pas vu devant hier ?

D'Aubigné, dans son *Histoire universelle* (1), raconte de Catherine de Médicis :

« J'affirme, dit-il, sur la parole du roi le prodige qu'il nous a réitéré. C'est que la reine s'étant mise au lit de meilleure heure que de coutume, ayant à son coucher, entre autres personnes, le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Sauve, deux desquelles ont confirmé ce discours, et comme elle était pressée de donner le bonsoir, elle mit les mains devant son visage, et avec un cri violent appela à son secours ceux qui l'assistaient, leur voulant montrer aux pieds du lit, le cardinal qui leur tendait la main, elle s'écria plusieurs fois : — M. le cardinal, je n'ai que faire de vous.

« Le roi de Navarre envoie en même temps un de ses gentilshommes au logis du cardinal, qui rapporte comme il avait expiré au même point. »

Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que Catherine de Médicis, à force de vouloir lire dans les astres et de consulter les sorciers, était tombée dans des hallucinations qui étaient presque de la folie.

Ici, le diable n'a rien à prétendre ; il n'en est pas de même de la fameuse médaille donnée à la Florentine afin de lui procurer une fécondité, sur laquelle

(1) Livre II, chap. 12 p , 719.

elle ne comptait plus après dix années de mariage.

Cette femme superstitieuse, étant tombée gravement malade, remit à M. de Mesmes une boîte hermétiquement fermée, en lui faisant promettre de ne jamais l'ouvrir, et de la lui rendre si elle revenait à la vie.

Longtemps après, les enfants du dépositaire ayant ouvert la boîte, dans l'espoir d'y trouver des pierreries ou un trésor, n'y découvrirent, dit-on, qu'une médaille de forme antique, large et ovale, où Catherine était représentée à genoux, adorant les furies et leur présentant une offrande. On la voyait dans un état de nudité complète, environnée de signes hiéroglyphiques, ayant à sa droite et à sa gauche les constellations du Taureau et du Bélier, sous les pieds le nom d'*Ébuled Asmodée*, un javelot dans une main, et un cœur dans l'autre; on lisait à l'exergue le nom d'*Oxiel* (1).

La louve florentine pratiquait ainsi le même culte que les anciennes sibylles et prophétesses; mais ces réminiscences des orgies païennes n'empêchèrent pas le pape de lui envoyer absolutions, indulgences et bénédictions; elle avait fait égorger, assassiner lâchement des milliers de protestants, et le sang des hérétiques effaçait les crimes les plus abominables aux yeux du fanatisme.

(1) *Remarques sur la satire Ménippée*, tome II, p. 226, *Journal des Savants*, décembre 1704.

Ses fils pratiquèrent aussi la magie et la sorcellerie. Charles IX ouvrit et tint au Louvre une école de nécromancie ; un de ses médecins lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur ses talons dans l'espace d'une heure, il se livrait tous les matins à cet exercice grotesque pendant l'intervalle fixé. Ses principaux officiers, dit l'auteur des *Curiosités de la littérature*, les généraux, les chanceliers, les vieux juges pirouettaient sur un seul pied pour imiter le roi et lui faire leur cour.

On raconte qu'après l'égorgement de la Saint-Barthélemy, Charles IX vit des corbeaux sanglants voltiger sur sa tête ; il reçut, par d'affreux tourments, le présage de sa fin prématurée. On ajoute qu'il mourut au moyen d'images de cire faites à sa ressemblance, et maudites par art magique, que ses ennemis, les sorciers protestants, faisaient fondre tous les jours par les cérémonies de l'envoûtement et qui éteignaient la vie du roi à mesure qu'elles se consumaient. En ce temps de fanatisme cruel et stupide, de pratiques païennes, si quelqu'un mourait de phthisie, on publiait aussitô que les sorciers l'avaient envoûté. Les médecins rendaient les sorciers responsables de leur ignorance.

Le dernier des fils de Catherine de Médicis, Henri III, hérita des superstitions de sa mère. Voici ce que nous lisons dans un pamphlet imprimé en 1589, quel-

que temps avant l'assassinat de ce prince par Jacques Clément (1) :

« Henri de Valois avec d'Epernon et ses autres mignons faisaient quasi-publiquement profession de sorcellerie, très en vogue à la cour ; son trouva chez d'Epernon un coffre plein de papiers de sorcellerie auxquels il y avait des caractères inconnus, même des miroirs, onguents et drogues, avec des verges blanches, lesquelles semblaient être de coudrier, et que l'on brûla pour l'horreur qu'on en avait.

« On a encore trouvé dernièrement, au bois de Vincennes, deux satyres d'argent de la hauteur de quatre pieds ; ils étaient au devant d'une croix d'or, au milieu de laquelle on avait enchâssé du bois de la vraie croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les politiques disent que c'étaient des chandeliers.. Ces montres diaboliques ont été vus par messieurs de la ville.

« Outre ces deux diables, on a trouvé une peau d'enfant, laquelle avait été corroyée, et sur icelle il y avait aussi plusieurs mots de sorcellerie et divers caractères. Le roi allait souvent à Vincennes pour se livrer à ses sorcelleries et non pour prier Dieu. »

Les catholiques, qui se méfiaient de lui. résolurent de

(1) *Les Sorcelleries de Henri de Valois et les oblations qu'il faisait au diable dans le bois de Vincennes*, Didier-Millot, Paris, 1589.

le perdre complétement dans l'opinion publique avant de le faire assassiner ; ils imaginèrent de le représenter comme sodomiste et sorcier. On écrivit dans plusieurs pamphlets qu'il avait reçu, en présence des magiciens, un esprit familier nommé Terragon, du nombre des soixante esprits nourris en l'école de Soliman. Il couchait, disait-on, avec ce Terragon qu'il avait marié à la comtesse de Foix qui ne put vivre avec lui, parce qu'il était trop brûlant.

Ici, nous devons placer l'histoire de l'ecclésiastique sorcier, TROIS-ÉCHELLES — Brûlé en 1571 pour avoir adjoint aux sortiléges les empoisonnements et les meurtres. Dans son *Apologie des grands personnages*, Naudé dit que c'était un très habile charlatan, un escamoteur très adroit. Le roi Charles IX, grand admirateur des sorciers, voulut le voir; entre autres tours qu'il exécuta en présence de toute la Cour, en voici un dont il est fait mention dans plusieurs mémoires.

Il fit passer un à un dans sa main tous les anneaux d'une chaîne d'or placée à une grande distance; lorsqu'on alla s'assurer si cette chaîne n'était plus à sa place, on l'y trouva au contraire parfaitement intacte, ce qui émerveilla toute la Cour.

— Je te fais grâce de tes méfaits, lui dit Charles IX, à condition que tu révèleras les noms de tes complices.

TROIS-ÉCHELLES, affilié aux associations secrètes fort

nombreuses en ce temps de guerres religieuses, impliqua dans l'affaire un grand nombre d'innocents, afin de sauver ses véritables complices; il nomma plus de douze cents personnes, et déclara qu'il y avait trente mille autres sorciers dans toute la France; on remplit les prisons, mais comme on ne trouva aucune preuve contre les personnes dénoncées par le sorcier, on dut les relâcher au grand déplaisir de la magistrature dominée par les jésuites et l'Inquisition.

Trois-Echelles fut brûlé publiquement à Paris.

Quelques années plus tard, un curé de Marseille, nommé Gaufridy, se faisait passer pour sorcier, car le diable enrôlait à son service beaucoup de gens d'Église.

On raconte que Satan lui apparut un jour pendant qu'il lisait un livre de magie; ils entrèrent en conversation et firent connaissance. Le prêtre, charmé des bonnes qualités de Sa Majesté Cornue, se livra à l'enfer par un pacte bien en règle, à condition qu'il lui donnerait le pouvoir de suborner autant de femmes et de filles qu'il voudrait, en leur soufflant seulement au visage, afin de s'épargner l'ennui de leur conter fleurette. Le diable y consentit d'autant plus volontiers qu'il trouvait un double avantage dans ce marché, celui de damner un prêtre et de perdre une multitude de jeunes filles.

Dès ce jour, Gaufridy devint la terreur des pères et

des maris, car il n'avait pas plutôt soufflé sur une femme, qu'elle lui accordait tout ce qu'il pouvait souhaiter.

Il s'éprit de la fille d'un gentilhomme, Madeleine de la Palud, dont l'histoire *endiablée* est devenue célèbre, et lui fit partager son amour par son procédé ordinaire.

Mais, après avoir été quelque temps sous sa direction la demoiselle, apparemment effrayée ou inconstante, le quitta brusquement et se réfugia dans un couvent d'ursulines. Gaufridy furieux y envoya une légion de diables, et toutes les religieuses se crurent possédées. On prouva publiquement la sorcellerie du prêtre-Céladon, que le parlement de Provence condamna au feu. On aurait dû le condamner comme libertin et suborneur, et non comme sorcier. Il était peut-être beau garçon, comme Urbain Grandier, qu'il précéda sur le bûcher. Dans sa *Confession*, imprimée à Aix en 1611, nous trouvons les passages suivants, qui compléteront ce que nous avons dit sur le sabbat :

« J'avoue que je me suis trouvé souvent au sabbat avec Madeleine, et lui ai fait avaler des signes diaboliques dans une écuelle pour la faire enrager davantage à mon amour.

« J'avoue encore que le diable est un vrai singe de l'Eglise, faisant au sabbat tout ce qu'on fait à l'autel.

« J'avoue qu'il y baptise avec de l'eau, du soufre et du sel. Le soufre rend esclave du diable.

« J'avoue qu'il y a au sabbat douze prêtres ; qu'on y dit la messe et que je l'y ai entendue ; elle est servie par un diable. Le prêtre qui doit officier est porté au sabbat par un démon avec sa chasuble violette. Partout où il se trouve des noms de Jésus, Marie, et de saints, on les ôte et on met à leur place des noms de diables. J'avoue que toutes les croix sont au rebours. Certains *marqués* ont charge d'apporter un chien pour faire manger la communion. » . . . .

. . . .

Il serait fastidieux de multiplier les citations ; le prêtre Gaufridy était frappé de démence, de fureurs libidineuses, si la *Confession* qu'on lui attribue ne fut pas fabriquée par ses ennemis. Quant aux femmes et filles séduites par le célèbre suborneur, la rage dite utérine fut le seul diable invoqué par elles, et si le prêtre se fit passer pour sorcier, c'était probablement pour cacher son libertinage, et le mettre au compte de Satan.

Monarque des lieux sombres, digne successeur de l'ancien Pluton, ton nom est devenu le symbole de tous les crimes et de toutes les folies de l'humanité. La dynastie bigote et libertine des Valois s'est placée sous ta protection !

Mais depuis longtemps tu médites de plus grands projets contre l'Eglise. L'hérésie frappe aux portes du Vatican avec le marteau de Martin Luther. Roi des enfers, c'est ton plus solide triomphe contre Rome et les successeurs de Pierre.

CHAPITRE XI.

Le Diable et les Protestants

Conférences de Luther avec le diable. — L'encrier de l'hérésiarque.— Calvin étranglé par le diable. — Le pape antechrist et *bête à sept tetes*. — Le diable et Ignace de Loyola. — L'iconographie infernale. — Les robes à queue de serpent et à ramages de diablotins. — Le concile de Montpellier et la mode. — Caricature de Satan. — Théories sur ses cornes et ses pieds de bouc. — Diverses métamorphoses des démons. — Le singe et saint Dominique. — Les démons *incubes* et les démons *succubes*. — Les diables galants et suborneurs. — L'avocat du diable. — Curieux dialogue. — La mythologie du christianisme. — Le diable à la Cour d'Henri IV. — Hécatombes de sorciers et de sorcières. — Le grand brûleur Delancre. — Le pèsement des sorciers. — Les astrologues de cour. — Les possessions et les obsessions. — Le grand diable vit encore.

Du commencement du quinzième à la fin du seizième siècle, les sociétés dites sataniques se multiplièrent d'une manière prodigieuse dans toute l'Europe. Des astrologues avaient prédit la fin du monde pour 1588, Savonarole avait publié dans son *Liber mirabilis* un ample recueil des prédictions les plus menaçantes et

les plus propres à bouleverser les imaginations italiennes.

Il y avait partout perturbation morale et religieuse ; l'Église romaine, par son orgueil, son faste et les vices malheureusement trop réels de quelques papes, avait perdu la confiance de toute la chrétienté. Le tribunal de l'Inquisition, cet antre des fureurs cléricales, avait rendu le catholicisme presque odieux ; les évêques, les prêtres et les moines faisaient trafic d'indulgences, de même que les négociants trafiquaient sur les épices et les Lombards sur l'or et l'argent. La *réforme* de l'Église était devenue indispensable ; tout le monde y croyait, tout le monde la désirait. Mais comment réformer la papauté, qui s'est proclamée infaillible? Comment réformer les mœurs, les idées rétrogrades des cardinaux, prélats, prêtres et moines, ministres de Dieu sur la terre, que la corruption avait envahis de toutes parts pendant ces siècles d'ignorance? Cela paraissait impossible.

Mais il se trouva en Allemagne un moine aussi audacieux que résolu, qui, profitant d'une question secondaire, celle de l'abus des indulgences, arbora l'étendard de la révolte contre Rome, éleva autel contre autel et enleva à la papauté la moitié de l'Europe.

Nous avons nommé Martin Luther, le plus grand des hérésiarques, Martin Luther qui opposa la raison humaine et la libre interprétation à la foi aveugle,

imposée par la Cour de Rome. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du protestantisme; si nous parlons de ses causes et de son origine, c'est parce que le nom du diable s'y trouve mêlé à chaque page.

En effet, nous devons dire que Martin Luther et les propagateurs de sa doctrine, au lieu de combattre le culte et les influences de Satan, donnèrent un nouveau relief aux fables de l'enfer.

Comme le diable se trouvait alors placé au sommet de la Société et de la demi-civilisation dont les premières lueurs apparaissaient à peine à l'horizon, le nom de l'ange rebelle devint le cri de guerre des réformés aussi bien que des catholiques.

Ainsi, Luther qui puisait ses inspirations dans sa fougue et sa brutalité saxonnes, traitait fièrement ses adversaires de suppôts du diable; la messe, les sacrements, la liturgie, les cérémonies du catholicisme, furent déclarés œuvres infernales et sataniques.

En 1533, il publia sa conférence avec le diable au sujet de la messe. Cette dispute fit beaucoup de bruit au seizième siècle.

Un religieux vint un jour frapper rudement à la porte du réformateur en demandant à lui parler. On lui ouvrit; le moine regarda un moment Luther et lui dit :

— J'ai découvert dans vos opinions quelques erreurs

papistiques, sur lesquelles je voudrais conférer avec vous.

— Parlez, répondit Luther.

L'inconnu proposa d'abord quelques discussions assez simples, que Luther put résoudre très facilement ; mais chaque question nouvelle devenait plus difficile que la précédente, et le moine exposa bientôt des syllogismes très embarrassants ; Luther offensé lui dit brusquement :

— Vos questions sont trop embrouillées ; j'ai pour le moment autre chose à faire que de vous répondre.

Il allait se lever pour argumenter encore, lorsqu'il remarqua que le prétendu religieux avait le pied fendu et les mains armées de griffes.

— N'es-tu pas, lui dit-il, celui dont la naissance du Christ a dû briser la tête ? Ton règne passe, ta puissance est maintenant peu dangereuse, tu peux retourner en enfer.

Qui fut penaud ? Ce fut le diable qui s'attendait à un combat d'esprit et non à un assaut d'injures ; il se retira tout confondu, en gémissant sur l'injustice des hommes à son égard, dit Mélanchthon dans son *Examen théologique*.

Martin Luther était un peu visionnaire, comme tous les hommes exaltés par le fanatisme religieux. On raconte qu'un autre jour qu'il écrivait un sermon dans

une église, le diable vint pour le distraire ; Luther, impatienté, lui jeta son encrier au visage ; mais le démon, plus léger qu'un sylphe, évita le coup ; l'encrier alla se briser contre une colonne, et l'on montre encore à Wittemberg la trace de l'encre qui devait être pour le moins de la *petite vertu,* car la trace date de plus de trois siècles, et sa conservation serait merveilleuse si on n'a pas eu soin de la renouveler.

Du reste, Georges Lapôtre dit que Luther était fils d'un démon et d'une sorcière par la génération, et que tous ses sectateurs sont enfants du diable par adoption ; nous doutons que les réformés soient disposés à accepter ce père adoptif.

Le moine chroniqueur Thyraus dit qu'à la mort du réformateur, une troupe de démons en deuil, habillés en corbeaux et oiseaux noirs, assistèrent paisiblement aux funérailles, et qu'ils emportèrent ensuite le défunt loin de ce monde, où il ne devait que passer.

Enfin on conte que, le jour de sa mort, tous les démons qui se trouvaient en une certaine ville du Brabant abandonnèrent les possédés qu'ils tourmentaient et ne revinrent que le lendemain ; comme on leur demandait où ils avaient passé la journée précédente, ils répondirent tous :

— Par le commandement de Satan, nous nous sommes rendus aux funérailles de Luther.

Les écrivains catholiques disent que Calvin, second chef de la réforme, fut étranglé par le diable.

Les réformés ripostèrent par des invectives; le pape fut proclamé *Antéchrist*, et Rome *la Bête à sept têtes.* Luther lui-même, dans ses écrits, voue et donne au diable tout le catholicisme, depuis le pape et les cardinaux jusqu'aux donneurs d'eau bénite, déclare instruments diaboliques l'eau bénite et le goupillon.

Cet échange d'injures, d'invectives, de calomnies, démontre l'intolérance et l'acrimonie du fanatisme, quelles que soient ses doctrines religieuses. Le protestantisme promulgué par Luther ne fut dans le principe et n'est encore qu'une réforme trop incomplète pour que la philosophie, éclairée par les lumières de la raison et guidée par des principes de tolérance et de liberté, la prenne au sérieux.

Quelle différence y a-t-il entre les *piétistes* allemands et les *jésuites* de Rome? une seule : les uns jurent par la Bible, les autres par l'Évangile de part et d'autre, nous trouvons même intolérance, avec le diable exécuteur des hautes œuvres de l'Éternel.

Notons en passant que le fondateur de la Compagnie de Jésus fut, d'après des Mémoires publiés vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-sep-septième, un protégé de Satan. On raconte à ce sujet les plus étranges aventures et conversations que les sa-

vants de la Compagnie ont contestées avec beaucoup d'énergie : est-ce le cas de leur appliquer le proverbe : *Tout mauvais cas est niable ?* nous ne saurions le dire, mais au point de vue de l'habileté et de la perfidie, la célèbre constitution de Loyola peut, à bon droit, passer pour une œuvre satanique, car jamais diplomate ou fondateur de *sociétés* ne déploya plus d'astuce et de pénétration. D'ailleurs, le jésuitisme a envahi toute la terre, où il propage les superstitions tout comme le diable.

Pourquoi les Révérends Pères ont-ils nié les relations de leur père commun avec l'esprit malin? N'avons-nous pas vu que plusieurs papes et cardinaux ont été accusés de diablerie, sans que personne ait contesté les traditions dont nous n'avons pas besoin de démontrer l'inanité?

Au seizième siècle, le diable était tellement en vogue, que nous le trouvons installé partout, jusque dans les couvents de moines et de nonnes, le principal théâtre de ses exploits : au Louvre avec Catherine de Médicis et ses légions de sorciers, astrologues et nécromanciens ; à la cour d'Angleterre, où un roi ne dédaigne pas d'écrire un livre sur Satan ; en Allemagne avec Faust, les cabalistes et les francs-juges.

L'iconographie infernale avait eu une vogue im-

mense pendant la trop longue durée du moyen âge.

Dès le douzième siècle, cependant, on portait en France des vêtements très bizarres, mais qui prouvaient en quelque sorte qu'on n'avait plus peur du diable comme dans les temps précédents et postérieurs.

On se plaisait à se vêtir d'étoffes plissées, sur lesquelles on voyait des figures grotesques et de petits diables de toutes formes, de toutes couleurs avec des visages enjoués. Les femmes avaient des robes fort longues, qui se terminaient en *queue de serpent.*

Le concile qui se tint à Montpellier en 1195, trouvant que ces modes *insolentes* tournaient en ridicule des *objets redoutables*, défendit sévèrement ces sortes de parures : nous n'avons pas besoin de dire que le décret des évêques ne fit que prolonger la durée de la mode.

Ainsi, voilà d'un côté des dames françaises qui ridiculisent le diable, principe du mal, l'exposent à la risée, à la curiosité publique ; de l'autre un concile qui prend la défense de l'implacable ennemi dù Christ, et déclare *insolentes* les caricatures de la mode qui a, de tout temps, témoigné d'autant d'esprit que de goût.

Les dames n'avaient-elles pas cent fois raison de ridiculiser ces objets prétendus *redoutables,* qui n'étaient et ne sont que les symboles de la plus vilaine des superstitions ?

Les évêques de ce concile ne commirent-ils pas acte de trahison envers le Christ leur divin maître, en prenant la défense de l'ange des ténèbres? Le motif de cette interdiction est très évident. Les grands dignitaires de l'Eglise trouvaient dans le diable un auxiliaire trop complaisant et trop actif pour se priver de ses services. Ils savaient bien que si cette sotte croyance venait à péricliter, que si le diable passait à l'état de personnage mythologique, que si cette sale personnalité disparaissait du catholicisme, la religion se trouverait régénérée, transformée, épurée, et que leurs revenus diminueraient dans des proportions considérables. Or, depuis l'institution du pouvoir temporel des papes, le clergé a beaucoup aimé l'argent, et n'a cessé de prélever des tributs sur la crédulité des fidèles. Sans le diable, *l'eau n'arriverait pas si abondamment au moulin*, comme dit le proverbe.

Voilà pourquoi le concile de Montpellier défendit aux dames de tourner en ridicule le diable et ses diablotins.

Cependant les architectes et enlumineurs des siècles précédents n'avaient pas ménagé le grotesque et l'horrible au portrait de l'archange déchu. Ils avaient copié dans l'ancienne mythologie le dieu Pan avec tous ses attributs, et donné au diable des cornes, une tête de bouc, une queue disgracieuse, des pieds fourchus

comme ceux de l'animal emblème de la lubricité. Ces images, d'un pittoresque d'abord naïf, avaient bientôt dégénéré en caricatures très accentuées, parfois très spirituelles et qui figuraient sur les portes de presque toutes les églises.

C'est ici le cas, le lieu de citer le *portrait du diable* attribué à Piron, bien que cette boutade soit généralement connue.

Certes, on ne dira pas que le diable y est flatté :

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu,
Le *fuseau* dont filait Hercule
Noir et tordu,
Et pour comble de ridicule,
La queue au...

O Lucifer, porte lumière ! ô Satan, prince de la révolution ! chef des légions insurgées, tentateur d'Ève, maître des consciences par la terreur qu'inspire ton nom, partenaire du mercantilisme monacal ! on t'a donc travesti en un animal immonde et dépouillé des restes de la beauté angélique que la foudre n'avait pu effacer de ton front immortel ! Ton fier regard, qui faisait trembler quand il ne fascinait pas, est devenu stupide et lubrique, et les cicatrices de tes blessures ont disparu sous

un cuir hideusement velu ; je ne te connais plus, prince des enfers. La période de décadence commence pour toi...

Mais avant d'aborder cette partie de ton histoire, énumérons, s'il est possible, tes transformations, ô Protée infernal, qu'un Père de l'Église a eu la sotte naïveté, nous disons même l'impiété, d'appeler le *singe de Dieu*.

Il n'est point de forme, disent les démonographes, que le diable ne prenne pour tourmenter l'espèce humaine. Saint Jérôme dit qu'il se changea en masse d'or pour séduire saint Antoine, imitant ainsi la métamorphose de Jupiter en pluie d'or, lorsqu'il voulut séduire la belle Danaé.

De tous les diables qui tentèrent saint Antoine, les plus marquants s'approchaient de lui avec toutes les grâces des plus belles femmes, ou sous les formes les plus riches et les plus séduisantes. Mais un jour un grand diable d'une taille énorme vint lui offrir ses services ; pour toute réponse, le saint le regarda de travers et lui cracha au visage. Le démon en eut le cœur si gros, dit la légende, qu'il s'évanouit sans mot dire, et n'osa de longtemps reparaître sur la terre.

Voilà un démon bien facile à vaincre et un saint qui traite fort rudement une personne qu'il ne connaît pas : il est vrai que, d'après saint Athanase et ses autres biographes, il aurait eu beaucoup à souffrir des tenta-

tions diaboliques. Ces tentations n'étaient-elles pas l'effet d'hallucinations produites par la solitude, le jeûne, les macérations? A quoi bon soutenir cette thèse? On nous traiterait peut-être d'impie.

Césarius d'Histerbach (1) dit que les figures que prennent les diables pour se faire voir aux hommes sont multipliées à l'infini. Il ajoute que, s'ils apparaissent avec un corps d'homme, ce qui est assez ordinaire, on les reconnaît aisément à leurs pieds de bouc ou de canard, à leurs griffes et à leurs cornes, qu'ils peuvent bien cacher en partie, mais qu'ils ne dérobent jamais entièrement; le même auteur affirme qu'en prenant la forme humaine, le diable n'a ni dos ni derrière, ni fesses, de sorte qu'il se garde bien de montrer les talons.

Il est rapporté dans la *Légende dorée* que saint Dominique voulant convertir des dames hérétiques, leur fit voir le diable pour les détourner du service d'un si vilain maître; c'était dans une église... A peine eût-il ordonné au mauvais ange de paraître, qu'on vit tomber de la voûte un horrible chat noir qui ressemblait à un chien; il avait de grands yeux enflammés, une langue longue, rouge et pendante, un postérieur extrêmement laid, qu'il montrait continuellement en

(1) *Miracula*, livre III.

faisant des cabrioles. Après avoir sauté quelque temps devant les dames, il saisit les cordes de la cloche, et remonta dans le grenier de l'église avec la légèreté d'un singe. Comme il laissait après lui une forte odeur de grillade, les dames se *convertirent en se serrant le nez.*

Ici, nous avons traduit textuellement afin de démontrer à quelles sottises, fourberies et aberrations mentales a donné lieu la croyance au diable. Comment? voilà le fondateur de l'Inquisition qui appelle Satan à son aide, et le roi des enfers, s'empressant d'obéir, se présente sous une forme hideuse et s'escrime en grimaces et tours de passe-passe! En vérité, c'est par trop ravaler le diable lui-même.

Nous soupçonnons fort saint Dominique de s'être servi dans cette circonstance de quelque gros singe qu'il avait à sa disposition pour les occasions solennelles : de semblables moyens n'ont jamais répugné aux convertisseurs d'hérétiques, et s'ils s'étaient bornés à ces supercheries inoffensives, leurs noms ne seraient pas maudits, exécrés: mais il y a des bûchers et les tortures, ce qui est infiniment plus grave.

Les malheureuses femmes emprisonnées et brûlées comme sorcières, au commencement du dix-septième siècle, déclarèrent dans leurs interrogatoires que le diable change très souvent de forme. Marie d'Aguerre

confessa à Delancre que le diable sortait en forme de bouc, d'une cruche placée au milieu du sabbat ; qu'il devenait aussitôt si grand qu'il en était épouvantable, et que, le sabbat fini, il rentrait dans sa cruche. Françoise Secrétaire déclara s'être donnée au malin esprit, lequel avait la forme d'un grand cadavre, et qu'elle l'avait connu charnellement, tantôt sous la forme d'un chat, tantôt sous celle d'un chien ou d'une poule, etc.

Ici, nous supprimons de longs et vilains détails de l'interrogatoire... La justice instruisait contre de pauvres fous, et de malheureuses femmes frappées d'hystérie ; il s'est trouvé toutefois de graves magistrats qui n'ont pas hésité à reproduire, avec une complaisance très marquée, les aberrations de ces insensés en termes pour le moins aussi obscènes que certains traités de cas de conscience.

Dans les interrogatoires des procédures de la Tournelle on le représentait sous la forme d'un grand lévrier noir, et parfois d'un gros bœuf d'airain couché à terre.

Sous le règne de Philippe-le-Bel, dit Gaguin dans son *Histoire de Philippe-Auguste*, il se présenta à un moine sous la forme d'un grand arbre blanc de gelée, puis sous celle d'un grand homme noir monté sur un cheval de même couleur, puis en moine, en âne et enfin en roue de carrosse. Souvent il prenait la forme d'un dragon ; quelquefois, c'est un gueux qui porte

les livrées de la misère, dit Leloyer. Le diable se change aussi en homme pour les femmes et en femme pour les hommes, métamorphose qui constitue les démons *incubes* et les démons *succubes*.

Place d'abord aux *incubes* : ce sont, disent les démonographes, des diables paillards et lascifs, qui se mêlent avec les femmes et les filles. Donc, les anges déchus qui, d'après les théologiens, seraient en proie aux plus horribles tourments, pouvaient se délasser d'une manière très agréable, puisqu'il leur était permis de venir, à leur gré, séduire les plus jolies femmes.

Mais depuis longtemps on a dû établir une consigne beaucoup plus sévère, car on n'entend plus parler de leurs galanteries. Autrefois, une femme ne pouvait avoir un amant, sans être accusée d'avoir commerce avec un démon, et on avait des preuves de leurs prouesses amoureuses dans les signes que les *incubes* laissaient sur le corps de leurs bien-aimées.

« Une fille, rapporte Delancre, nous a dit cette particularité, que les démons incubes n'ont guère coutume d'avoir accointance avec les vierges, parce qu'ils ne pourraient commettre l'adultère avec elles ; elle a ajouté que le grand maître des sabbats en retenait une fort belle, jusqu'à ce qu'elle fût mariée, ne voulant pas la déshonorer auparavant, comme si le

péché n'était pas aussi grand de corrompre sa virginité, sans commettre l'adultère...»

Nous pourrions raconter ici les plus étranges histoires sur les innombrables cas de séductions attribués à ces démons-céladons, séductions qu'ils ont pu accomplir d'autant plus facilement, qu'il leur est loisible de prendre telle forme qu'ils veulent, celle du mari tout comme celle de l'amant adoré.

Les démons *succubes* prennent au contraire des figures de femmes et recherchent les hommes; il n'est pas de vertu qui résiste à leurs charmes, dit un démonomane; il n'y a pas grand mérite, ni grand effort de leur part, puisque, comme les *incubes,* ils se métamorphosent à leur gré; on assure qu'un de ces démons prit un jour la figure de l'incomparable Agnès Sorel, reine de beauté, pour séduire un seigneur de la cour de France.

Pendant toute la durée de la dynastie libertine et superstitieuse des Valois, le diable régna sans partage, à la cour, par les sorciers, et les devins et autres charlatans italiens; dans l'Église par le dogme païen de la prépondérance du principe du mal; chez le peuple par la peur de l'enfer que les moines ont, de tout temps, exploitée par l'ignorance et les superstitions les plus ridicules.

Nous avons déjà dit que les chefs d'hérésie, qui ont

troublé la quiétude de l'Église romaine, à diverses époques, au lieu de renverser l'ignoble idole empruntée aux saturnales du paganisme, s'en servirent comme d'un épouvantail à l'exemple des papes et des cardinaux; et ici, pour qu'on ne nous accuse pas de partialité envers le catholicisme et le protestantisme également propagateurs de l'existence et de l'influence du diable, nous allons citer un fait qui prouvera jusqu'à quel point le fantôme infernal a réagi sur la cour pontificale.

Depuis des siècles, il y a à Rome un *avocat du diable*, ainsi nommé parce que, dans les discussions qui ont lieu pour la canonisation des nouveaux saints, il critique tous les actes du surnuméraire à la béatitude éternelle.

Voici un échantillon de discussion entre l'*avocat du démon* et *celui du bon Dieu*.

L'AVOCAT DU DIABLE. — En me créant, Dieu a prévu ce que je ferais ; il sait d'avance si je serai sauvé ou damné ; donc, quoi que je puisse faire, il n'en serait que ce qu'il en sait.

L'AVOCAT DU BON DIEU. — Ce que Dieu sait de votre avenir, vous n'en savez rien. Mais ce que vous savez certainement, c'est que si vous faites bien vous serez sauvé.

L'AVOCAT DU DIABLE. — Mais si Dieu a prévu, en me créant, que je me damnerais, de deux choses l'une : ou il n'a pas voulu s'abstenir de me créer, et alors

il n'est pas bon; ou il ne l'a pas pu, et alors il n'est pas tout-puissant.

L'AVOCAT DU BON DIEU. — Vous faites dire à Dieu ce qu'une histoire spirituelle fait dire à un vieillard ridicule :

— Je n'aime pas les épinards, et j'en suis bien aise car si je les aimais j'en mangerais, et je ne puis pas les souffrir.

L'AVOCAT DU DIABLE. — Comment cela, s'il vous plaît?

L'AVOCAT DU BON DIEU. — Selon vous, Dieu dirait : — je ne veux pas créer cet homme, et j'en suis bien aise, car si je le créais il pécherait, et alors je ne veux pas le créer.

Telle a été pourtant la dialectique de la cour de Rome où le diable a souvent eu ses grandes entrées, puisqu'on a écrit que plusieurs papes firent des pactes avec Lucifer.

Pendant les premiers siècles, périodes des papes martyrs, l'Église s'abstint d'emprunter les cérémonies du paganisme ; mais aussitôt que Constantin, après sa conversion, eût augmenté et consolidé l'autorité jusqu'alors fort restreinte et très contestée de l'évêque de Rome, le christianisme fit, dans la pompe du culte, des concessions immenses aux adorateurs des faux dieux, afin de les convertir à la religion nouvelle.

Les évêques et les prêtres prirent les riches costu-

mes des prêtres de Jupiter, de Vénus, de Vesta, de Minerve, d'Hercule, de Bacchus, etc.; l'encens fuma dans les églises tout comme dans les fêtes de Cérès et dans les agapes érotiques d'Amathonte et de Paphos. On prit l'étole, le pallium, les surplis, la chasuble ; les papes se coiffèrent de la tiare des anciens satrapes, et les évêques adoptèrent la mître des anciens pontifes de la Grèce et de Rome. L'eau *lustrale* prit le nom d'eau *bénite;* les fêtes religieuses furent calquées sur les cérémonies païennes, et, sous ce rapport, il n'y eut guère de changé que le nom.

Il en fut à peu près de même pour la mythologie : les demi-dieux et les héros furent remplacés par les *saints ;* aux *Saturnales* correspondit la fête de la Nativité du Christ ; à la fête du *Solstice d'été*, la *fête du Saint-Sacrement.* Le calque est si évident que personne n'oserait le mettre en doute... Quant à *Pluton*, monarque du Tartare, il fut métamorphosé en *Satan*, roi des enfers, prince du mal, ange des ténèbres.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'influence que la superstition satanique a exercée et exerce encore sur les personnes faibles, ignorantes ou crédules. Nous touchons à la fin de la seconde moitié du seizième siècle; le beau soleil de la Renaissance a illuminé et réchauffé l'Europe occidentale de ses rayons ; les arts, les sciences et même la philosophie préludent à la résurrection de

l'esprit humain; l'Italie s'enrichit des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de la poésie.

Dans notre France, Rabelais cloue au pilori du ridicule la stupidité et les vices honteux des clercs de son temps. Michel Montaigne, dans ses *Essais,* a parlé de tout depuis les plus sublimes spéculations de la philosophie ancienne, jusqu'aux simples détails de la vie commune; le premier d'entre tous les modernes, il a posé en principe le *doute*, sans lequel on ne saurait arriver à la connaissance de la vérité.

Et pourtant le diable n'a rien perdu de son influence et il continue victorieusement la lutte contre le Christ. Après avoir préparé et dirigé l'épouvantable boucherie de la Saint-Barthélemy, il préside aux saturnales de la Ligue; les prêtres annoncent en pleine chaire que le roi de Navarre est fils de Satan, puisqu'il est hérétique, et de leur côté, les spirituels auteurs de la *Satyre Ménippée* renvoient le compliment aux ennemis du futur roi de France. Madame de Nevers réunit dans son palais des sorciers et des nécromanciens, qu'elle occupe à fabriquer, avec de la cire, des figurines du monarque hérétique, à les piquer, à les tourmenter, à les fondre devant le feu, dans la persuasion que l'original ressentira les mêmes douleurs; mais le Béarnais, trompant à la fois Dieu et le diable, se convertit au catholicisme en répondant aux huguenots qui le blâment :

— Paris vaut bien une messe.

Les prêtres tonnent dans les églises et proclament le triomphe de Satan qui va, disent-ils, monter sur le trône de saint Louis sous les traits et apparences du Béarnais.

Cris impuissants ! Henri IV fait son entrée dans Paris, il promulgue l'édit de Nantes en faveur des huguenots, et la tranquillité se rétablit.

Nous retrouvons encore le diable à la cour et dans les provinces. Le bruit se répandit à Paris que le pays de Labour était infesté de sorciers tous affiliés à des sectes sataniques ; le fameux Delancre, conseiller au parlement de Bordeaux, fut chargé d'instruire le procès de ces malheureux : son esprit crédule demeura convaincu de la réalité du sabbat et de l'existence des sorciers.

Nicolas Remy, qui exerça les fonctions de la magistrature en Lorraine au commencement du seizième siècle, s'était déjà vanté d'avoir mis à mort neuf cents sorciers dans l'espace de quinze ans, sans compter ceux qui évitèrent cette condamnation, en se réfugiant à l'étranger.

Un autre jurisconsulte, Grégoire, assure que le parlement de Toulouse fit brûler au moins quatre cents sorciers en 1577 et en condamna une multitude d'autres à de moindres peines.

Pauvre France ! Les sanglantes guerres de religion l'avaient plongée dans les horreurs de la famine, qui avaient provoqué partout une folie furieuse.

Mais voici Delancre qui surpassera tous ses devanciers par ses exploits contre la magie. A l'arrivée des commissaires, la terreur se répandit dans le pays ; il n'y avait ni sorciers, ni sorcières, mais de pauvres fous et pauvres folles hallucinés, profondément troublés par la misère ! Il se manifesta une contagion de possessions sataniques et on entendit des femmes, aux joues creusées par les privations, des jeunes filles flétries par des hallucinations dont on ne voulut pas deviner la cause, déclarer qu'elles avaient assisté au sabbat, baisé le derrière du diable et partagé sa couche. Delancre aurait dû se souvenir des paroles suivantes du savant Pigray, médecin de Henri III, qui fut délégué pour constater l'état mental de quatre malheureux condamnés pour crime de sorcellerie, par le parlement séant à Tours :

« Nous avons trouvé non des malfaiteurs dangereux, ni des criminels, mais de pauvres gens dépravés d'imagination, dont les uns ne se souciaient de mourir et d'autres le désiraient, et il est plus convenable de les purger que de les brûler (1). »

(1) Pigray, *Epitome*, livre III, chap. 10. Pasquier, livre 9, lettre 15.

Voilà un médecin qui parlait en philosophe ; mais le grave Delancre ne comprenait rien à ces hautes et généreuses idées ; il agit et jugea comme un membre de l'Inquisition espagnole. Il fit brûler plus de cinq cents sorciers et sorcières, et l'effroi redoubla à tel point qu'on vit des villageoises passer la nuit dans les églises de peur que le diable ne les emportât malgré elles au sabbat.

Delancre et ses collègues, plus fous ou plus absurdes que leurs victimes, firent *peser* les prétendus affiliés au diable, afin de juger par leur poids ceux qui étaient sorciers et ceux qui ne l'étaient pas ; c'était le comble de la stupidité, de la déraison.

Voici comment argumentaient les juges :

Un sorcier étant rempli de la substance satanique, qui est légère et tend à s'élever, doit être plus léger qu'un autre homme, à corpulence égale.

Après les avoir pesés, on les mettait dans un bain, car il se trouvait, selon leur jurisprudence, une seconde considération des plus importantes. Les sorciers devaient être plus légers que l'eau, et de plus, l'eau étant une substance pure, devait avoir horreur de ce qui était impur, et par conséquent rejeter l'impureté satanique.

Pour cette seconde épreuve, on attachait les accusés bras et jambes croisés, les pouces des mains liés aux

gros orteils et on les jetait à l'eau. La plupart revenaient à la surface sans pouvoir s'enfoncer, bien qu'il fût de leur intérêt d'être tous submergés. L'on vit, dit M. Lecanu dans son *Histoire de Satan*, des familles entières se faire baigner ainsi par précaution ou pour se purger de tout soupçon de sorcellerie.

En Hollande, on pesait les sorcières dans une balance, et celles qui pesaient moins de quinze livres du pays étaient suffisamment convaincues d'affiliation diabolique.

En Angleterre, de même qu'en Allemagne, l'épreuve par l'eau était très commune ; elle y fut même pratiquée jusqu'en 1712.

Partout, les tribunaux commettaient des actes de folie en condamnant de pauvres femmes qui n'avaient d'autre tort que celui d'être hallucinées, d'obéir à une sorte d'épidémie.

Delancre, qui jugea de si nombreux procès de sorciers, résume ainsi les dépositions qu'il entendit relativement au président des sabbats :

« Il a le visage pâle et troublé, les yeux grands, ronds, fort ouverts, une barbe de chèvre, etc. »

Ce passage que nous avons déjà cité démontre combien on se montra cruel et stupide dans cette trop fameuse levée de boucliers contre le diable. Les protestants, aussi bien que les catholiques, furent

impitoyables envers les sorciers, et Luther, Calvin, pas plus que Loyola et les juges de l'Inquisition d'Espagne, n'admettaient les circonstances atténuantes.

Et pourtant, nous sommes au commencement du dix-septième siècle, qui fut l'âge de l'esprit français; Henri IV règne paisiblement, et les devins, les astrologues sont reçus au Louvre. Ils firent, dit Collin de Plancy, une recherche assez curieuse sur le nombre 14, relativement à ce prince. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades et quatorze ans après Jésus-Christ; il vint au monde le 14 décembre et fut assassiné le 14 mai; il avait vécu quatorze fois quatre ans, quatorze semaines, quatorze jours.

Tels étaient les passe-temps et les distractions des dames et des grands seigneurs, dont plusieurs avaient des magiciens et astrologues à leur service. Marie de Médicis, moins superstitieuse, consultait néanmoins des charlatans italiens, et on dit même que leurs conseils ne furent pas étrangers à l'assassinat de Henri IV. Quant à Ravaillac, les catholiques en firent un saint et les protestants un suppôt du diable.

Oui, Satan, tu règnes encore par les sorciers et les astrologues, et les moines intéressés au maintien de ton influence te soutiendront pendant quelque temps, parce que tu es l'ange des ténèbres et que sans ta hideuse personnalité, l'édifice déjà vermoulu de la

superstition s'écroulerait comme une vieille ruine.

Mais tu es déjà en pleine décroissance, et le dix-septième siècle préparera ta ruine, que compléteront les philosophes et les encyclopédistes qui feront de toi un objet de dérision. . . . .

Henri IV est mort, et l'ultramontanisme, le jésuitisme, ouvertement favorisés par la régente Marie de Médicis, s'efforcent de remettre en faveur les croyances sataniques. Leurs prédications troubleront les intelligences faibles, surtout celle des hommes qui vivent séquestrées derrière les grilles de leurs prisons ; nous entrons dans la période des possessions épidémiques ; signalons d'abord une curieuse distinction que le savant dom Calmet établit entre les *possédés* et les *obsédés*.

« Dans les possessions, dit-il, le diable loge en de-« dans ; il parle, il pense, il agit pour le possédé.

« Dans les obsessions, il se tient en dehors, il as-« siége, il tourmente, il harcèle la place sans relâche.

« Saül était *possédé* parce que le diable le rendait « sombre, mélancolique et sérieux.

« Sara n'était qu'*obsédée*, parce que le diable se con-« tentait de lui tuer ses maris.

« Les obsédés, ajoute t-il, sont quelquefois extrême-« ment tourmentés. Le diable leur tire le nez, les « oreilles, leur mord les orteils.... »

Or, comment le diable qui est un esprit pouvait-il mordre les orteils des obsédés? Le docte dom Calmet ne s'explique pas à ce sujet, mais il affirme avec un aplomb imperturbable les méfaits et taquineries de Satan.

Ces puérilités nous feraient tout au plus rire de pitié, et nous nous bornerions à déplorer l'aveuglement des docteurs qui se sont faits les propagateurs plus complaisants que convaincus de semblables inepties; mais à côté de ces plates comédies du fanatisme, nous trouvons le drame; le diable va changer de tactique et servir d'instrument aux vengeances politiques.

Nous apercevons déjà la flamme des bûchers de Galigaï et d'Urbain Grandier.

CHAPITRE XII.

Les Diables de Loudun. — Les Religieuses hystériques

Le diable de Fontainebleau. — Histoire du *Grand veneur*. — Satan ne veut pas assassiner Henri IV. — Léonora Galigaï condamnée et brûlée comme sorcière. — Les chats du cardinal de Richelieu étaient-ils des diables ? — Les diables de Loudun. — Récit et appréciation du procès et de la mort d'Urbain Grandier. — Les religieuses folles et hystériques. — Epidémie et contagion sataniques. — Traduction du pacte attribué à Urbain Grandier, avec l'engagement de Belzébuth. — Odieuse supercherie de Laubardemont. — Ce procès au point de vue de la science moderne. — Les possédées de Nîmes, de Rouen et de Louviers. — Les protestants anglais et allemands en guerre contre le diable. — Les tireuses de cartes à la Cour d'Anne d'Autriche. — A l'hôtel de Rambouillet.

Pendant la régence de Marie de Médicis, les Italiens occupèrent les plus hauts emplois à la cour et les astrologues reprirent tout leur empire ; on parlait avec une sorte de terreur dans les salles du Louvre de l'histoire du *Grand veneur* de la forêt de Fontainebleau. La voici telle que nous l'avons trouvée dans Matthieu.

Cette histoire raconte que le roi Henri IV chassant dans la forêt de Fontainebleau entendit, à une demi-lieue de lui, des jappements de chiens, des cors et des cris de chasseurs. En un instant, tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement que le roi étonné commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était.

Le comte s'avance; un grand homme se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît en criant d'une voix terrible :

« — M'entendez-vous ?... »

Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient le *Grand veneur* et qui chassait assez souvent dans la forêt. D'autres prétendaient que c'était la chasse de Saint-Hubert qu'on entendait aussi en d'autres lieux. Quelques-uns moins amis du merveilleux disaient que c'était un adroit compère qui chassait impunément les bêtes du roi, sous le masque protecteur du démon.

Voici sans doute la vérité du fait. Il y avait à Paris, en 1596, deux gueux qui, dans leur oisiveté, s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut re-

gardée comme l'apparition véritable d'un fantôme.

« Si Henri IV avait eu la curiosité de s'avancer, dit Collin de Plancy, on lui aurait sans doute lancé un dard, et on aurait dit ensuite que, n'étant pas dans le cœur bon catholique, c'était le diable qui l'avait tué pour purger l'Église. »

Le docteur Palma Cayet, qui rapporte aussi cette histoire, raconte, en outre, celle du *Fouetteur* de la forêt de Lionne, où, « pendant que le roi Charles IX y faisait son séjour, plusieurs femmes villageoises, passant par la forêt, étaient ébahies d'être troussées et fouettées si bien que les marques leur en demeuraient, et..... Le roi fit enquêter si tout cela était vrai, plusieurs le lui assurèrent et en montrèrent des marques... » Malheureusement notre historien ne nous donne aucun renseignement sur les résultats de cette enquête curieuse.

Louis XIII lui-même, très superstitieux bien qu'ennemi des sorciers et possédés, se faisait raconter l'histoire du grand veneur par la maréchale d'Ancre, la fameuse Léonora Galigaï. Lorsque son mari Concini, favori insolent autant que prétentieux, eut été assassiné par ordre du roi, qui n'osait pas le frapper juridiquement, on chercha à perdre aussi Léonora, qui fut accusée de magie et de sorcellerie : on publia que, par ses maléfices, elle avait ensorcelé la reine, surtout lors-

qu'on eut trouvé chez elle trois livres couverts de caractères supposés magiques, cinq rouleaux de velours pour dominer les esprits des grands, des amulettes qu'elle se mettait au cou, des agnus que l'on prit pour des talismans, et une lettre adressée à une sorcière très fameuse, nommée Isabelle.

Dans le cours du procès, les avocats *prouvèrent* que le maréchal Concini et sa femme se servaient pour envoûter d'images de cire qu'ils gardaient dans des cercueils ; qu'ils consultaient des magiciens, astrologues et sorciers, qu'ils avaient fait venir des religieux de Nancy pour sacrifier des coqs, et que, dans ces cérémonies diaboliques, Galigaï ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle faisait bénir auparavant...

Léonora, dit Garinet (1), fut encore convaincue de s'être fait exorciser par Matthieu de Montanay, charlatan sorcier ; des moines lui firent avouer qu'elle se faisait exorciser la nuit, et sur ses aveux, elle eut la tête tranchée et fut brûlée en 1617.

Le président Courtain lui ayant demandé par quel charme elle avait ensorcelé la reine, elle répondit fièrement.

« — Mon sortilége a été le pouvoir que les âmes « fortes doivent exercer sur les âmes faibles. »

(1) *Histoire de la magie en France*, page 199.

Dans sa *Chronologie septenaire*, Palma Cayet, victime lui-même d'une stupide accusation de magie, qui lui fit abjurer le protestantisme, entre dans d'assez longs détails tant sur la possession par les *cacodémons* (mauvais démons), que sur celle par les *calodémons* (bons démons), dont « néanmoins, dit-il, les effets ont toujours été mauvais, » et en donne des exemples, entre autres celui d'une démoniaque nommée Adrienne, qu'il avait vue, en 1604 et 1605, agitée d'un démon furieux, qui, « parfois l'a élevée en l'air, que huit personnes ne la pouvaient rabaisser, parfois l'a mise toute en un peloton, autrefois il lui a renversé la tête entre les deux talons, laquelle il lui débattait furieusement, » etc......

Richelieu lui-même, s'il n'eût pas exercé une autorité presque souveraine, figurerait comme sorcier et magicien dans les Mémoires du temps. Tout le monde sait qu'il affectionnait beaucoup les chats et qu'on en voyait toujours une demi-douzaine autour de l'*homme rouge*. On fit courir le bruit que ces chats étaient autant de diables arrivés du sabbat pour servir de conseillers au cardinal-ministre. On n'osa pas ébruiter ces rumeurs, parce qu'on savait que l'Éminence n'était pas d'une excessive tolérance pour ce qui concernait son *auguste* personne.

Par toute l'Europe, on ne parlait que de posses-

sions démoniaques. Il faut dire aussi que des personnes à moitié folles, parmi lesquelles les femmes figuraient en majorité, disaient dans leurs actes de démence que Satan les transportait au sabbat sur des boucs ou des manches de balai, et qu'elles racontaient des scènes abominables qui n'avaient pu exister que dans leur imagination, prenant pour des réalités leurs plus vilains cauchemars. On en vit en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, s'accuser d'avoir donné la mort, par des procédés magiques, à des personnes dont la présence aurait dû prouver leur folie.

Dans les procès de sorcellerie, la magistrature perdit le sens et même la pudeur, et les moines encouragèrent ces horribles condamnations, qui frappaient la démence ou la misère. Après les sorciers, parurent les possédés et les obsédés ; la contagion démoniaque se répandit partout comme une peste, et on crut voir dans des cas d'hystérie des symptômes surnaturels.

Nous n'énumérerons pas ici les divers cas de possessions involontaires par contagion qui eurent lieu dans presque toute l'Europe, ce serait une histoire trop longue et trop fastidieuse ; d'ailleurs, nous avons hâte d'arriver au procès et au martyre d'Urbain Grandier, un des crimes du cardinal de Richelieu.

Il y avait à Loudun un couvent d'Ursulines qui ne

datait que de 1626 ; les religieuses appartenaient aux premières familles de France, et plusieurs étaient d'une beauté remarquable. On apprit un jour, non sans quelque étonnement, que le saint asile était hanté par des lutins et des démons ; le diable n'en fait jamais d'autres, et il a de tout temps montré un faible pour les nonnains et les dévots en général. Conduire en enfer des personnes confites en sainteté, c'est remporter une double victoire.

Au bout d'un certain temps, plusieurs religieuses déclarèrent à leur directeur Jean Mignon qu'elles étaient possédées. Cet ecclésiastique résolut de profiter de cette prétendue possession pour se défaire du curé de Saint-Pierre de Loudun.

Il s'appelait Urbain Grandier : c'était, disent les Mémoires de l'époque, un prêtre de bonne famille, homme d'esprit, bien fait, éloquent, et réunissant en sa personne tous les agréments de la nature. Il avait su gagner l'estime des dames par des manières polies qui le distinguaient des autres ecclésiatiques du pays, gens grossiers et fanatiques. Il avait eu un procès dans lequel Mignon, confesseur des Ursulines, s'était trouvé impliqué, ainsi que Barot, président de l'élection, et Trinquant, procureur du roi. De plus, il avait été question de lui, dans le public du moins, pour la direction des Ursulines ; peut-être même ces dames l'avaient-elles

désiré. Mais il est démontré qu'il n'eut jamais la moindre relation dans cette maison et qu'il n'était connu d'aucune des religieuses.

Cependant, Mignon, ennemi irréconciliable de Grandier, l'accusa d'avoir causé la possession des Ursulines par des charmes et des procédés magiques. L'évêque de Poitiers condamna le curé de Saint-Pierre, qui vint facilement à bout de ses accusateurs et se fit absoudre par le parlement de Bordeaux.

Mignon ne se découragea pas et se montra de plus en plus résolu à perdre son rival et ennemi. Les convulsions des possédées devinrent si fortes qu'on avertit les autorités du pitoyable état où elles se trouvaient. La supérieure, qui était une des plus belles femmes de France, était possédée, disait-on, de plusieurs démons, dont le chef était Astaroth : le diable Zabulon s'était emparé d'une sœur laie, et d'autres démons avaient envahi toute la communauté.

Le bailli, le procureur du roi, le corps des juges, le clergé, se rendirent au couvent, et les interrogatoires commencèrent en latin. Le confesseur Mignon fit d'abord la question suivante à Astaroth : «Par quelle porte es-tu entré dans le corps de la supérieure? — Par des fleurs. — Quelles fleurs ? — Des roses. — Qui les a envoyées ? — Urbain. — Quel est son nom ? — Grandier. — Quelle est sa qualité ? — Prêtre. — De quelle paroisse ? — De

Saint-Pierre de Loudun. — Qui a apporté les roses ?— Un diable déguisé. »

On demanda ensuite à une autre religieuse qui se disait possédée par Asmodée, combien le diable avait de compagnons ; elle répondit *sex* (six) ; il paraît que le diable avait enseigné le latin à ces dames. On lui demanda ensuite de répéter la même chose en grec ; elle ne put rien répondre, probablement parce qu'Asmodée avait négligé de lui apprendre cette langue.

Enfin, on interrogea la sœur laie, qui prononça d'abord en riant — Grandier — Grandier, et dit qu'elle était possédée par le démon Elimé ; elle refusa de déclarer combien de diables elle avait dans le corps.

« Le diable, dit l'abbé Lecanu, se montra si plat, si bête, si ridicule en certaines circonstances, que c'était à faire hausser les épaules à l'assemblée. C'était à ne rien croire, à ne rien comprendre : Satan faisait le désordre complet (1). »

Ici, le savant docteur en théologie se trompe : il paraît attribuer au diable des contorsions, des grimaces, qui n'étaient que l'effet de l'hystérie. On avait annoncé qu'on ferait sortir deux diables un certain jour ; mais le tour ne réussit pas, de sorte que l'autorité fit cesser la possession et les exorcismes.

(1) *Histoire de Satan*, p. 379.

Mignon, acharné à la perte de son rival, s'adressa à un conseiller d'État, nommé Laubardemont, qui s'était déjà fait une triste célébrité dans le procès du malheureux Cinq-Mars. Il dit à cet homme dévoué au cardinal de Richelieu qu'Urbain Grandier était l'auteur d'un libelle diffamatoire contre Son Éminence, intitulé *la Cordonnière de Loudun.* Laubardemont vint à Loudun le 6 décembre 1632, et, trouvant dans cette intrigue satanique de quoi faire sa cour au tout-puissant ministre, il envoya sans aucune information Urbain Grandier au château d'Angers et fit commencer la procédure. Les exorcistes, largement payés, travaillèrent avec vigueur afin de gagner leur argent.

Le 20 mai 1633, on demanda à la supérieure de quel démon elle était possédée. Elle répondit qu'elle logeait chez elle Asmodée, Grésil et Aman, et ne parla plus d'Astaroth.

On voulut savoir encore sous quelle forme les démons entraient chez elle.

« — En chat, répliqua-t-elle, en chien, en cerf et en bouc, etc. »

On avait promis qu'Asmodée, Grésil et Aman sortiraient ce jour-là du corps de la supérieure à la vue de tout le monde. L'affluence fut immense, mais on ne put encore parvenir à déloger les trois diables, qui se moquèrent des exorcismes et bravèrent les aspersions

d'eau bénite ; plusieurs habitants se plaignirent qu'on leur manquât de parole ; ils avaient raison : quand on invite à la comédie, il faut la jouer.

Quelques jours après, un des exorcistes produisit contre Grandier une copie de la cédule qu'il avait donnée au diable en faisant pacte avec lui. Ce religieux avait suborné, dit-on, un diable ami intime du garde des archives infernales : ce contrat horrible était écrit en style satanique (1).

Voici la traduction de l'engagement d'Urbain Grandier :

« Monsieur et maître Lucifer, je vous reconnais pour « mon Dieu et mon prince, et promets de vous servir « et obéir tant que je pourrai vivre.

« Et je renonce à un autre Dieu, ainsi qu'à Jésus-« Christ, aux saints et saintes, et à l'Église apostolique « et romaine, à tous ses sacrements, à toutes les orai-« sons et prières, par lesquelles les fidèles pourraient « intercéder pour moi.

« Et je vous promets que je ferai tout le mal que je « pourrai, que j'attirerai les autres au mal.

« Je renonce au chrême, au baptême, à tous les mé-

(1) Le double pacte d'Urbain et de Satan, pièces fabriquées par ordre de Laubardemont, se trouvaient avant la Révolution aux archives de Poitiers; Collin de Plancy en a publié un fac-simile.

« rites de Jésus-Christ et de ses saints; et si je manque
« à vous servir, à vous adorer, et si je ne vous fais
« pas hommage une fois par jour, je vous donne ma
« vie comme votre bien.

« Fait cet an, ce jour.

« URBAIN GRANDIER. »

(*Tiré des enfers.*)

TRADUCTION DE L'ENGAGEMENT DE LUCIFER.

« Nous, très puissant Lucifer, secondé de Satan, Belzébuth, Léviathan, Elimi, Astaroth et autres démons, « avons accepté aujourd'hui le pacte d'Urbain Grandier « qui est à nous.

« Et nous lui promettons l'amour des femmes, la « fleur des vierges, l'honneur des nonnes, les plaisirs « et les richesses; il *forniquera* tous les trois jours.

« L'ivrognerie lui sera chère; il nous offrira une fois « par an un hommage signé de son sang; il foulera « aux pieds les sacrements de l'Église, et nous adressera ses prières.

« En vertu de ce pacte, il vivra vingt ans heureux « sur la terre des humains, il viendra ensuite parmi « nous maudire Dieu.

« *Fait aux enfers, dans le conseil des démons.*

« Ont signé :

« LUCIFER, BELZÉBUTH, SATAN, *Elimi*, *Léviathan*,
« ASTAROTH.

« *Visa pour la signature et le sceau du maître dia-*
« *ble, et de nos seigneurs les princes des démons.*

« Contresigné : BAALBÉRITH, *secrétaire.* »

Ces deux pièces, fabriquées par un faussaire complaisant, furent communiquées aux juges choisis parmi les personnes les plus dévouées au cardinal de Richelieu. Grandier eut beau protester qu'il ne connaissait ni ce pacte, ni aucun autre ; on lui soutint qu'il l'avait déposé entre les mains de Lucifer dans une assemblée du sabbat.

Deux religieuses demandèrent pardon au public d'avoir joué les possédées pour perdre un innocent ; cette déclaration et les nombreuses irrégularités de la procédure ne modifièrent en rien les dispositions du tribunal, qui déclara la possession incontestable et bien avérée.

C'est pourquoi, sur la déposition d'Astaroth, démon de l'ordre des Séraphins et chef des diables possédant, après avoir entendu Cham, Acuas, Zabulon, Nephthalim, Chaïm, Uriel et Éasas, tous diables de l'ordre des Principautés et des Trônes, qui parlaient par l'organe des religieuses démoniaques, Urbain Grandier fut déclaré atteint et convaincu des crimes de magie, maléfice et possession, et, pour la réparation de ces crimes, condamné à être brûlé, et ses cendres jetées au vent.

Cet arrêt inique autant qu'abominable fut exécuté le 18 août 1634. Il nous répugne d'entrer dans des détails sur cette iniquité du cardinal de Richelieu; nous dirons seulement que le pauvre condamné fut torturé, supplicié et que les magistrats qui auraient pu le sauver applaudirent à sa mort.

Pauvre victime de la superstition et de la politique, ta mort qui devait terminer la possession ne terminera rien! la folie furieuse redouble et s'étend aux exorcistes, tes accusateurs, tes juges et tes bourreaux. Un mois s'est à peine écoulé depuis ton supplice, et le père Lactance meurt dans des convulsions sataniques : le père Tranquille est frappé de démence, le jésuite Surin, venu de Paris pour remplacer le père Lactance, est pris d'accès démoniaques : le juge Manouri et le lieutenant civil Louis Charevet meurent fous... Tu es vengé, Urbain Grandier! la main divine a frappé ces prêtres, ces magistrats indignes et corrompus qui ont lâchement servi les rancunes du cardinal-ministre.

La possession dura encore quelque temps; mais le cardinal de Richelieu, après s'être vengé d'Urbain Grandier faussement accusé d'être l'auteur du pamphlet *la Cordonnière de Loudun*, jugea que cette infâme comédie devait avoir un terme. Il retrancha les pensions des exorcistes et des possédées; le moyen devait réussir, car il est dit dans l'Évangile :

« — Cette espèce de démon ne peut être chassée « que par la faim et par le jeûne. »

Les pensions supprimées, Lucifer et toute la racaille diabolique s'empressèrent de déguerpir, et il ne resta bientôt plus de l'affaire des *diables* de Loudun qu'une tache ineffaçable pour Richelieu, qui permit cette iniquité, et une flétrissure pour Laubardemont.

« C'étaient des temps que ceux-là, s'écrie Collin de Plancy! et nos ancêtres étaient plus chastes, plus éclairés, plus judicieux, plus équitables que notre postérité qui n'a plus ni foi, ni sorciers, ni bûchers, ni question!!! »

Voici comment M. Louis Figuier, dans son *Histoire du merveilleux*, apprécie la tragi-comédie de Loudun.

« Un fait primordial, indubitable, et qui ressort avec la plus évidente clarté, de cet étrange procès comme des Mémoires du temps, c'est l'existence réelle et non simulée d'une maladie nerveuse chez les Ursulines. Cette maladie était une hystérie convulsive avec diverses complications. En effet, dans les symptômes auxquels les religieuses sont en proie, on trouve tous les caractères habituels de l'hystérie convulsive, leur prolongation, leur progrès sous l'empire des remèdes mal entendus qu'on y applique, leur contagion rapide et l'état moral extraordinaire qui accompagne presque toujours cette étrange affection nerveuse. Si l'on admet

avec nous que les exorcistes de Loudun ne faisaient qu'exercer sur les religieuses l'empire de leur volonté, surexcitée par le fanatisme, on n'aura pas de peine à comprendre que ces exorcistes eux-mêmes soient devenus souvent victimes de cette surexcitation d'esprit, et que les maladies nerveuses, l'épuisement, la mort même, soient survenus chez les frénétiques à la suite des excitations incessantes auxquelles ils s'abandonnaient. »

On ne saurait mieux apprécier, mieux caractériser l'atroce comédie des *diables de Loudun*, que le savant et judicieux auteur de *l'Histoire du merveilleux*, excellent livre qui a porté un rude coup au fanatisme et à la superstition, en dévoilant la constante coopération des moines aux persécutions les plus injustes (1).

Plusieurs autres couvents voulurent avoir la célébrité de celui de Loudun, et quelque temps après la mort d'Urbain Grandier, il se manifesta des possessions à Chinon. Mais comme cette fois la personnalité du cardinal ne se trouvait pas mise en jeu, l'affaire eut un tout autre dénouement. Après l'examen de deux commissions médicales envoyées de Paris et de Montpel-

(1) Voir pour plus amples détails *l'Histoire des diables de Loudun*, par Aubin, et autres nombreux ouvrages. Voir surtout, à la Bibliothèque impériale, le manuscrit coté 1130 et le *Fidèle examen des possédées de Chinon*.

lier, et sur l'avis des évêques d'Angers, de Nîmes, de Chartres, et du cardinal de Lyon, il demeura établi que les possédées jouaient la comédie. L'exorciste fut renfermé dans un couvent; on emprisonna les deux principales démoniaques, et on dispersa les autres dans divers monastères, où le repos les guérit de leur folie.

Nîmes, Rouen et Louviers eurent aussi leurs possédées. A Louviers, l'affaire tourna encore au tragique, car deux accusés furent condamnés : l'un était mort, on l'exhuma ; l'autre était vivant, et il fut brûlé sur la place publique, à côté du cadavre de son prétendu complice. La mère Simonne Gaugain, honorablement connue à Paris sous le nom de Jeanne de la Croix et fondatrice des deux maisons hospitalières de la place Royale et de la Roquette, fut poursuivie par le Parlement, vingt fois traînée publiquement devant les uges, et tuée par la populace stupide, qui demandait la tête de la sorcière. Et un arrêt de non-lieu n'intervint qu'au bout de huit ans.

Chez les protestants d'Angleterre et d'Allemagne, nous trouvons les mêmes phénomènes d'aliénation et la même cruauté. Les plus rigides partisans du libre examen tombent dans les mêmes excès que les jésuites et les inquisiteurs. Le diable trône partout; catholiques et hérétiques s'empressent de lui élever un piédestal,

et la philosophie pourra seule renverser l'odieuse idole procréée par l'erreur, l'ignorance, le mensonge, et surtout par la cupidité du fanatisme qui a toujours exploité l'enfer comme le plus productif de ses fiefs.

Anne d'Autriche est régente de France, après la mort de Louis XIII. Anne *aux blanches mains*, qui a connu Léonora Galigaï, et n'a rien fait pour la sauver du bûcher, consulte les devineresses et prépare des fioles et drogues avec son amant, le beau Buckingham.

La grande Mademoiselle se fait tirer les cartes et prend avis d'un chartreux, réputé sorcier, avant d'aller à la Bastille faire tirer le canon contre l'armée royale.

Le diable joue un très grand rôle dans l'histoire du Masque de fer, qui passa pour magicien. Le malheureux aurait bien dû recourir à son noir patron, pour qu'il l'aidât à sortir de sa prison.

Le duc de Beaufort, surnommé le *Roi des halles*, avait à sa solde des sorciers qui lui prédirent qu'il occuperait le trône de France. On sait comment ces charlatans gagnèrent les louis d'or du pauvre duc.

Le cardinal de Retz, ce tribun en soutane rouge, avait, disait-on, pour conseillers intimes Asmodée et Astaroth.

Mazarin, l'héritier indigne du cardinal de Richelieu, passait pour être sorcier, nécromancien et cabaliste;

la finesse, l'astuce de cette Éminence italienne justifiaient jusqu'à un certain point la croyance populaire. Cependant, le diable ne put lui conquérir l'amour de la reine-mère, qui lui préféra Buckingham, et fit en cela preuve de goût.

A l'hôtel de Rambouillet, ce cénacle des beaux-esprits, ce temple de l'urbanité française, le diable était en très grand honneur. Saint-Evremond, Desbarreaux et les impies du Marais se moquaient, il est vrai, de Satan et de ses cornes; mais la noblesse, la bourgeoisie et le peuple croyaient à tous les contes et à toutes les diableries.

Et pourtant le grand siècle commençait : Corneille avait écrit plusieurs de ses chefs-d'œuvre; Bossuet avait prêché; Pascal avait écrit ses *Provinciales;* Racine, Molière, Despréaux, se montraient à l'horizon de la poésie.

Louis XIV a prononcé les fameuses paroles :

— *L'État, c'est moi!*

Mais il a compté sans le diable, qui ne veut pas abdiquer.


Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Le Diable en décadence

Le diable et les favorites de Louis XIV. — Le curé de Saint-Sulpice, exorciste. — La magistrature. — Les empoisonneuses La Voisin et La Vigoureux. — Le diable et la *poudre de succession*. — Les illuminés des Cévennes. — La noblesse et les sorciers. — Le diable et l'aventurier Law. — Le maréchal de Richelieu et les illuminés allemands. — La Pompadour et les tireuses de cartes. — L'abbé de Villars, démonographe. — Le comte de Gabalis. — Le comte de Saint-Germain. — Les convulsionnaires de Saint-Médard et leurs diableries. — Balsamo Cagliostro, grand adepte du diable. — Mesmer et ses baquets magnétiques. — Le diable et l'*Encyclopédie*. — La Révolution. — Le diable et la réaction thermidorienne. — Suzanne Labrousse et Catherine Théot. — La franc-maçonnerie.

Autrefois, lorsqu'un prince du sang royal venait au monde, les astrologues tiraient son horoscope ; on fit et on regarda comme une prophétie cet anagramme sur le fils d'Anne d'Autriche :

Louis quatorzième, roi de France et de Navarre.

« Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister. »

Les mêmes lettres pouvant servir à écrire une foule de mots, il n'était pas difficile de trouver un sens caché dans la phrase que nous venons de citer. Mais on avouera que ces plates inepties sont indignes d'une époque où l'esprit français prit son plus grand essort.

Le diable eut ses libres entrées à la cour, pendant les premières années de ce long règne ; on écrivit plusieurs pamphlets dans lesquels on disait que mademoiselle de Lavallière n'avait conquis l'amour du roi qu'avec des philtres d'Asmodée, démon qui avait acheté son âme. Les mêmes bruits coururent à l'époque de la grande faveur de madame de Montespan : et pourtant il n'y avait dans tout cela d'autre diable que la beauté de ces dames et la fougueuse passion de Louis-Dieudonné.

Il y eut à Saint-Sulpice, quelques années plus tard, un curé, le fameux curé Languet, doué d'un talent tout particulier pour chasser les démons. Quand on lui amenait une possédée, il accourait avec un grand bénitier qu'il lui versait sur la tête en disant :

« — Je t'adjure, au nom de Jésus-Christ, de te ren-
« dre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi, je t'y
« ferai conduire à l'instant. »

Le démon se sauvait à toutes jambes et ne reparaissait plus.

En province, le crime de magie était poursuivi avec la plus grande rigueur par la magistrature. Dans un procès célèbre, intenté par le parlement de Normandie, cinq cent vingt-cinq personnes furent condamnées pour avoir assisté à des sabbats tenus près de Coutances ; le gouvernement s'alarma de ces poursuites et promulgua une loi qui enjoignait d'ouvrir les portes des prisons à toutes les personnes détenues pour la seule cause de sorcellerie, avec défense de faire de nouvelles procédures ; toutefois, les plus grands personnages consultaient en secret les magiciens et les sorciers. Quelques années plus tard eut lieu le procès de la Brinvilliers, dans lequel furent impliquées la Voisin et la Vigoureux.

La Voisin, disent les Mémoires du temps, ne gagnant pas assez d'argent au métier de sage-femme, se fit tireuse de cartes et magicienne ; elle faisait voir tout ce qu'on voulait dans un bocal plein d'eau, et forçait le diable à paraître à sa volonté. Grands seigneurs et grandes dames affluaient chez la pythonisse et la payaient si largement, qu'elle se donna bientôt un hôtel, des laquais et des équipages.

Voici un des traits de friponnerie de cette cartomancienne :

Une dame très riche était venue la trouver pour qu'elle lui dît la bonne aventure. La Voisin lui persuada

de voir le diable qui ne lui ferait d'ailleurs aucun mal, et elle y consentit. La cartomancienne lui dit d'ôter ses vêtements et ses bijoux, parce qu'on ne pouvait recevoir Sa Majesté infernale que toute nue.

La dame obéit, et se trouva bientôt seule sans habits, n'ayant en échange qu'une vieille paillasse, un bocal et un jeu de cartes. Or, cette dame était venue dans son équipage, et son cocher, après avoir attendu, se décida enfin à monter, et trouva sa maîtresse en costume d'Ève. Il lui mit son manteau sur les épaules et la reconduisit chez elle.

La Voisin n'était pas seulement voleuse : elle se livrait à l'empoisonnement et fabriquait pour la Brinvilliers la fameuse *poudre de succession.* Elle fut arrêtée, jugée et brûlée.

La Vigoureux, sa complice, fut jugée ensuite et condamnée au même supplice ; ce second procès fit enfermer à la Bastille des gens du plus haut rang ; on arrêta la comtesse de Soissons, deux nièces du cardinal Mazarin, la princesse de Polignac ; on exila la duchesse de Bouillon et la marquise d'Allaye : le maréchal de Luxembourg faillit aller aux galères et resta quatorze mois dans un cachot, ce qui dut le faire maugréer contre le diable qu'on dit l'instigateur de ces odieuses intrigues.

A part ces deux procès, le rôle de Satan ne fut pas

très brillant pendant la seconde moitié du dix-septième siècle; il prit toutefois sa revanche en 1685, dit un historien calviniste, en faisant révoquer l'édit de Nantes. Cet acte inique autant qu'impolitique, en chassant de France plus de cinq cent mille de ses meilleurs citoyens, porta la désolation dans plusieurs provinces et notamment dans les Cévennes. Dans cette contrée, les protestants, au lieu de s'exiler, se préparèrent à la résistance, et excités par les prédications du ministre Jurieu, ils se mirent tous à prêcher la guerre sainte. La terreur, la misère, la fureur, la douleur d'avoir perdu des frères, des amis troublèrent toutes les imaginations. Le Vivarais eut des prophètes, des prophétesses.

Les *camisards* résistèrent longtemps aux troupes de Louis XIV, et pour exalter le patriotisme des habitants des campagnes, les chefs eurent recours aux affiliations mystérieuses, et à des rites qui produisaient une impression profonde. On les a traités de fanatiques, de démoniaques; leur seul crime était d'aimer leur patrie au point de braver la mort plutôt que de s'exiler.

Ici le diable ne doit pas être mis en cause, mais bien la Maintenon et les jésuites qui arrachèrent au roi l'édit de proscription. D'ailleurs, à la mort de Louis XIV, les dames elles-mêmes riaient de Satan et se moquaient des sorciers tout en les consultant.

Sous la régence, l'esprit malin dut changer ses bat-

teries; tout le monde visait à l'athéïsme, il n'y avait donc rien à faire du côté de la religion. Mais la dépravation des mœurs lui ouvrit une arène nouvelle où il parut avec ses légions de diables et diablotins sous les traits et apparences des plus célèbres courtisanes. Princes, nobles, prêtres, moines et nonnains, tombèrent dans les filets de la luxure, et Dubois, ce bouc revêtu de la pourpre romaine, souilla la religion tout en déshonorant le gouvernement. Quant au régent, il renouvela les orgies de l'empereur Héliogabale.

Satan, tout le monde te seconde, et l'aventurier Law, le plus grand des agioteurs, a rendu ta victoire facile en démolissant la fortune publique.

Dans toute l'Europe, les rois, les princes, les riches, toute la haute classe, te consultent en secret. Le long règne de Louis te fournira une ample moisson de damnés. Mais gare à toi, roi des enfers, ou plutôt personnalité symbolique des passions et des vices des hommes. Les philosophes sont déjà à l'œuvre. On entend déjà les éclats de rire de Voltaire qui va frapper le fanatisme, la superstition avec le fouet du ridicule.

A la cour et chez les grands seigneurs la sorcellerie n'a rien perdu de sa vogue. Le chimiste Dufay a dépensé toute sa fortune à la recherche de la pierre philosophale; un prétendu sorcier, nommé André Dubuisson, a été enfermé à la Bastille pour avoir fait voir le

diable au duc d'Orléans, à prix d'argent. Le maréchal de Richelieu, ambassadeur à Vienne s'est fait initier dans la société de quelques nécromanciens qui lui ont promis de lui montrer Belzébuth, empereur des enfers; il a payé et il n'a rien vu. Aussi, le duc disant un jour à Louis XV avec sa fatuité ordinaire :

— Sire, les Bourbons ont toujours eu peur du diable, le roi, qui ne manquait pas d'un certain esprit et connaissait la mystification du maréchal, lui répondit :

— C'est qu'il ne l'ont pas vu, comme vous...

Madame de Pompadour, reine *in-partibus*, consultait au plus beau temps de sa faveur une sorcière nommée la Bontemps, qui lui présidait l'avenir avec un blanc d'œuf ou du marc de café. Madame du Barry se faisait tirer les cartes, se piquait de connaître à fond la cartomancie, et préparait souvent des réussites au vieux Sardanapale français. Impies et dévots, gens d'Église et militaires s'occupent de sorcellerie, de divination, mais le diable ne se trouve déjà plus qu'au deuxième plan, es philosophes lui ont enlevé la moitié de son masque.

L'abbé de Villars s'est fait affilier à l'ordre des roses-croix, et il a écrit sur la cabale de telle manière qu'on ne sait s'il y croit ou s'il n'y croit pas (1). Les ex-

(1) Ses principaux ouvrages sont. *Le Comte de Gabalis* ou entretiens sur les Sociétés secrètes; — *les Génies assistant*; — *la Guerre irréconciliable*, etc.

travagances du comte *de Gabalis* sont autrement agréables que les monstrueuses noirceurs des démonomanes.

Il meurt assassiné sur la route de Lyon pour avoir dévoilé les secrets de la cabale.

Voici venir les aventuriers, les charlatans, les faiseurs de tours de gobelets, les uns menteurs, les autres fous d'orgueil, d'autres enfin voleurs insignes ou fripons très adroits.

Le premier est le fameux comte de Saint-Germain, qui apparaît avec un fastueux étalage de richesses, dont l'origine est demeurée inconnue. Cet aventurier fut amené d'Allemagne en France, vers 1740, par le maréchal de Belle-Isle, et présenté à la cour. Il avait de l'esprit, du savoir, était riche à millions, et prétendait avoir vécu dans les siècles les plus reculés. Il exerça un tel prestige par sa faconde, et surtout par ses pierreries, que personne n'aurait eu garde de mettre en doute sa présence aux noces de Cana et à la bataille de Marignan. Il parlait de François Ier et de Charles-Quint comme d'amis intimes, et se disait possesseur des secrets les plus merveilleux. Madame de Pompadour et Louis XV l'admirent dans leur intimité, et ce suppôt du diable, comme on disait publiquement, fut mieux traité que les gentilshommes les plus distingués. Tout fait supposer que cet intrigant était un espion et non un magicien.

Nous nous bornerons à mentionner les fameuses convulsions du cimetière Saint-Médard, autour du tombeau du diacre Paris. On en a parlé si souvent, et avec des appréciations tellement contradictoires qu'il est impossible de trouver de nouveaux détails. D'ailleurs, dans cette comédie jouée en plein dix-huitième siècle, l'hystérie furieuse joua le principal rôle comme chez les Ursulines d'Aix et de Loudun; fort heureusement pour les convulsionnaires, le gouvernement ne croyait déjà plus aux influences sataniques, et il se contenta de faire fermer le cimetière; sur quoi un janséniste, qui croyait aux miracles du diacre Paris, fit ces deux vers qu'on placarda sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

Mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on a vu dans les convulsions l'ouvrage du démon.

« En 1728, dit l'abbé Fiard, sur le cimetière Saint-Médard, on fit à l'aide des diables des prodiges très réels. Les hommes très instruits furent convaincus que les magiciens y avaient la plus grande part. Les miracles existent, on ne saurait le contester; mais c'est ici que le diable trouve son compte.

« Il y eut aussi des gens qui ne crurent ni à Dieu ni au diable, ni par conséquent aux miracles ; mais c'est

ici encore que le diable faisait ses affaires, qu'il aiguisait ses traits pour nous crever les yeux, pour tuer ensemble nos âmes et nos corps (1). »

Ces inepties ne datent que des premières années du dix-neuvième siècle.

Place maintenant au roi des charlatans, au prestidigitateur par excellence; salut à Balsamo Cagliostro, que le public stupide qualifiera de sorcier, de suppôt de Satan, et qui ne sera qu'un adroit faiseur de dupes, qu'un ventriloque de première classe.

Il commença ses jongleries à Strasbourg, où on lui attribua des miracles qui ne pouvaient être que l'ouvrage du diable, dit l'abbé Fiard.

A son arrivée à Paris, même enthousiasme; et comment la société française, corrompue, polluée par les turpitudes du règne de Louis XV, ne croyant plus à la religion dégradée par les vices d'un clergé orgueilleux et libertin, aurait-elle pu résister à l'entraînement d'un homme qui se vantait de converser avec les anges?

Cagliostro, devenu l'idole des Parisiens, institua une espèce de cabale égyptienne; de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il appelait les *pupilles* ou *colombes*, se plaçaient dans l'*état d innocence* devant une grande

(1) *La France trompée par les magiciens et les démonomanes du dix-huitième siècle*, p. 171 à 176.

carafe de cristal, et là, abrités par un paravent, ils obtenaient par l'imposition des mains du grand cophte la faculté de communiquer avec les esprits ; ils voyaient dans cette carafe tout ce qu'ils voulaient voir.

Les travaux de ces pupilles ou colombes ne se bornaient pas à cette cérémonie, dit l'auteur de la *Biographie italienne de Cagliostro* (1). Le maître leur enseignait encore à découvrir les choses occultes, les événements à venir, les matières curieuses et quelquefois contraires à la pudeur.

Comme le comte de Saint-Germain, Cagliostro se vantait d'avoir assisté aux noces de Cana ; il était, par conséquent, contemporain de Jésus-Christ, auquel il prédit qu'il serait crucifié.

« Il ne m'a point voulu croire, ajoutait-il ; il a couru « aux bords de la mer, il a ramassé une bande de lazzaroni, de pêcheurs, et il a prêché ; mal lui est advenu. »

Abusa-t-on jamais avec plus d'impertinence de la crédulité publique ?

On rapporte comme chose très véridique que dans des soupers qui firent très grand bruit à Paris, il évoqua des morts illustres tels que Socrate, Corneille, Platon, etc.

Dans une lettre adressée au peuple français le 20

(1) Page 134.

corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent sur les corps animés, et principalement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers.

A partir de 1772, il fit des expériences sur l'aimant minéral qu'il appliquait comme remède aux parties malades ; ensuite il crut reconnaître que l'application des mains sur le corps produisait le même effet que l'aimant, et en conclut qu'il existait une force semblable à celle de ce minéral, et dont les êtres animés étaient doués : il la nomme *magnétisme animal*.

Déjà célèbre en Allemagne, il vint à Paris en 1775, et s'y fit tant de partisans que le gouvernement lui proposa de lui acheter son secret moyennant une rente annuelle de 20,000 livres. Il refusa, mais il promit à son ami Bergasse, en retour d'une souscription effectuée par les soins de cet avocat célèbre, de communiquer sa méthode aux souscripteurs.

Il est mort, vers 1815, en Allemagne, sans avoir tenu sa promesse.

Nous n'avons pas à apprécier ici l'influence et les progrès du magnétisme, et nous n'en parlons que pour compléter la longue liste des suppôts de Satan, car Antoine Mesmer a obtenu l'insigne honneur de figurer dans cette catégorie de célébrités.

Le comte de Saint-Germain, Cagliostro, Mesmer eurent la chance fort rare d'arriver à temps et à propos. Non-seulement la France, mais encore l'Europe entière, étaient alors dans l'attente de grands événements; on cherchait à découvrir l'inconnu et on tombait dans le mysticisme, dans la cabale, dans le surnaturel; excellente position à prendre pour le diable qui ne saurait pêcher qu'en eau trouble.

Cependant la phalange immortelle des philosophes, la vaillante légion des encyclopédistes traçaient en caractères ineffaçables les principes du droit nouveau, ridiculisaient les superstitions et prédisposaient la France à la régénération politique et sociale qui devait bientôt s'accomplir.

Voltaire était le roi de la pensée ou plutôt de l'esprit français; aussi les démonomanes en soutane le font-ils figurer parmi les personnages sataniques.

O Voltaire! ô diable de l'esprit, de la raison, du progrès! diable trois fois utile et trois fois cher à tout homme qui déteste l'erreur et le mensonge! ce ne fut point de l'enfer que l'inspiration monta vers toi, car elle descendit du ciel, lumineuse comme les langues de feu qui, au rapport de l'Évangile, tombèrent sur les apôtres après la disparition de Jésus.

Rousseau, Diderot, d'Alembert, Helvétius... suppôts

du diable, d'après les révérends Pères de la Compagnie de Loyola.

En vérité, Satan, les derniers défenseurs de l'obscurantisme te font la part trop large et trop belle ; ils te gratifient des plus beaux travaux de l'esprit humain, et ils disent que tu as dicté l'*Encyclopédie*.

Ils mentent ! car des flancs de cette encyclopédie sortira la sagesse nouvelle, de même que, d'après la mythologie, la Minerve antique sortit du cerveau de Jupiter.

Prêtez donc l'oreille aux sons éclatants qui retentissent dans l'air, Belzébuth, Bélial, Léviathan, Astaroth, Asmodée et vous tous, fantômes, monstres imaginaires, empruntés par l'ignorance et la peur au Tartare des anciens.

C'est la fanfare de la Liberté ! c'est la première strophe de l'hymne de la Révolution !

Les États généraux sont réunis à Versailles ; le tiers-état s'est réfugié au jeu de paume, qui est devenu une autre crèche de Bethléem. La Bastille, cet enfer des Français, s'est écroulée aussi promptement que les murailles de Jéricho. La révolution accomplira désormais son œuvre !

Diables, diablesses et diablotins, disparaissez, car vous ne sauriez soutenir le regard étincelant de la raison, qu'on a divinisée ! . . . .

. . . .

Nous n'avons pas besoin de dire que, pendant la grande période révolutionnaire, c'est-à-dire de 1789 au 9 thermidor, le diable et les diableries demeurèrent complétement oubliés. Satan, bien que rebelle au Tout-Puissant, est parfois rétrograde, détestant les penseurs, les idéologues, et Belzébuth, empereur des enfers, exerce un pouvoir despotique, disent les démonographes. Donc le diable avait tout à perdre et rien à gagner avec la révolution.

Cependant, dit l'abbé Fiard, il fit quelques tentatives, prévoyant sans doute que la réaction ne tarderait pas à triompher du jacobinisme.

Dom Gerle, membre de l'Assemblée constituante, était un illuminé, un fanatique ; le long séjour du cloître avait un peu troublé sa raison. Il s'adjoignit quelques femmes jeunes et vieilles qui se prétendaient extatiques. Une de ces visionnaires, Suzanne Labrousse, Périgourdine au sang chaud, à l'imagination ardente, s'était fait une grande renommée, dans les salons les mieux fréquentés ; dom Gerle s'en montrait enthousiasmé, et il demanda, dit-on, à l'Assemblée constituante la permission de présenter la jeune prophétesse à la barre pour avoir des révélations sur l'avenir de la République ; les députés passèrent à l'ordre du jour, après avoir traîté dom Gerle de fou, d'halluciné, de maniaque ; c'était bien le châtiment qu'il méritait.

Cette mésaventure, qui fit grand bruit, ne découragea pas les crédules adeptes de la divination ; les deux évêques constitutionnels Fauchet et Pontard ne discontinuèrent pas de consulter la jeune sibylle, dont l'exaltation fut poussée à un tel point, qu'elle partit pour Rome, bien résolue à convertir à ses idées le pape et tous ses cardinaux. On se contenta de l'arrêter et de l'enfermer dans les prisons du château Saint-Ange. Au moyen âge, on l'aurait brûlée comme sorcière ; il y avait progrès même à Rome, et le diable y avait perdu ses droits comme prince des sorciers.

Une autre visionnaire est devenue encore plus célèbre parce que son nom se trouve mêlé à l'histoire si tragique du 9 thermidor.

Vers la fin de 1793, il y avait près de la place de l'*Estrapade*, derrière le Panthéon, une vieille femme nommée Catherine Théot, qui se donnait comme une nouvelle Ève, ayant mission de régénérer le genre humain, perdu par la faute de la compagne d'Adam. Cette fois, le diable ne se donna pas la peine de se déguiser en serpent ; Catherine Théot était très laide, vieille, et Sa Majesté Infernale pouvant se rajeunir à son gré, ou plutôt ayant conservé une éternelle jeunesse, dédaigna de se compromettre avec une pythonisse édentée.

Catherine Théot n'en fit pas moins de nombreux pro-

sélytes; elle prit le nom de la *Mère-Dieu*, et se mit à vaticiner dans son galetas, où se groupaient des adeptes, des malades qui venaient de fort loin pour se faire guérir. Dom Gerle et la duchesse de Bourbon, qui avait déjà été une des plus ferventes admiratrices de Suzanne Labrousse, se rendaient chaque jour à la rue *Contrescarpe*, où ils trouvaient la marquise de Chastenay et Lamothe, médecin de la duchesse. Le commissaire Sénart, qui fut chargé au mois de mai 1794 de mettre un terme à cette comédie dont on se préoccupait beaucoup dans le public, fit emprisonner Catherine Théot, dom Gerle et quelques autres adeptes. Dans son rapport, il déclara que Robespierre fréquentait l'antre de la Sibylle, et, le 17 juin, Vadier, de l'Ariége, juge rapporteur, démontra la *grande conspiration de la Mère-Dieu*, où il fit aussi figurer Robespierre. Cette calomnie contre le grand citoyen qui se trouvait alors le chef de la révolution fut le premier acte du drame thermidorien.

Mais le diable est déjà tellement discrédité, on s'occupe si peu de lui, qu'il ne saurait avoir aucune action sur la politique révolutionnaire; les thermidoriens se sont servis de lui pour perdre par le ridicule le grand citoyen qui personnifiait le mieux la Révolution.

Après le 9 thermidor, la *jeunesse dorée* remit en

honneur les sciences dites occultes; ainsi le magnétisme fut pratiqué avec une sorte de frénésie; le comte de Puységur avait fait faire un premier pas à la science, en trouvant le sommeil ou plutôt le somnambulisme magnétique en 1785; sa découverte eut d'autant plus de vogue que les dévots la traitèrent de révélation diabolique.

La franc-maçonnerie, qui avait compté et comptait parmi ses adhérents les hommes les plus distingués de France, des princes, des savants et même des prêtres, fut signalée dès son origine comme l'œuvre de Satan, qui n'avait pourtant rien à gagner avec des citoyens sincèrement amis du progrès moral, scientifique et philosophique. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des loges de France et de l'étranger, dont l'influence a été si propice au développement de la civilisation et de la liberté; nous n'avons pas à les venger des mensonges des dévots et des démonomanes; elles se sont de tout temps vengées, et elles se vengent encore par des bienfaits.

Pendant les dernières années du dix-huitième siècle, et surtout dans la période des bacchanales du Directoire, le parti dévot et ultramontain, qui s'était tenu caché lorsque grondait la tourmente révolutionnaire, quitta lentement, prudemment les retraites qu'il avait choisies, et reparut sous toutes sortes de noms et de masques. Les jésuites chassés, proscrits par Louis XV,

s'appelèrent *paccanaristes*, du nom d'un maçon tyrolien qui voulut bien leur servir de bouc émissaire dans les salons de Barras, où s'étalaient la corruption et la débauche. On parla de rétablir la religion et les mœurs. Le général Bonaparte, vainqueur des Autrichiens, signataire du traité de Campo-Formio, se montra disposé à favoriser la restauration de l'ancien culte dès qu'il eut été nommé premier consul. Les émigrés, en rentrant à petit bruit, tramèrent une conspiration ultramontaine, et on signa le Concordat renouvelé de l'acte conclu entre François Ier et Léon X.

Le dix-neuvième siècle commence au milieu de nuages de poudre et au bruit des canons qui grondent d'une extrémité de l'Europe à l'autre.

Le diable humilié, écrasé par la révolution, applaudit au retour des marquis de Carabas et à la réinstallation des moines, dont l'intervention lui a toujours été indispensable. Le siècle qui vient de finir lui a été si funeste, qu'il doit se hâter de réparer ses désastres, car les années de son trop long règne sont comptées, bien comptées. Ce que n'ont pu faire la critique religieuse et d'un autre côté les encyclopédistes, la discussion libre et n'ayant plus à craindre les fureurs de l'intolérance saura l'accomplir. Le diable et l'enfer, sa sombre demeure, doivent tomber du même coup, sous la pression de 1789.

Mais avant de sceller le tombeau du grand tentateur, nous devons apprécier ses dernières manifestations, le *somnambulisme* et le *spiritisme*, et relater les quelques faits auxquels il est supposé prendre par dans les cénacles des hallucinés, qui renouvellent sous nos yeux les pratiques, momeries, fantasmagories du paganisme et du moyen âge.

CHAPITRE XIV

Les Funérailles du Diable

Le diable sous le Directoire et le Consulat. — Le premier consul et le chiromancien Moreau. — La cartomancienne Lenormand. — L'impératrice Joséphine et la sibylle de la rue de Tournon. — Le roi des enfers tireur de cartes. — L'oomancie et le marc de café. — La baronne de Krudner. — Ses extases étaient-elles diaboliques? — Curieuse aventure du diable en Picardie. — Mimi, Zozo et Crapoulet. — Les démonographes Fiard et Berbiguier. — Une lettre du diable. — Le magnétisme attribué au diable. — Les somnambules possédées et obsédées. — Le spiritisme et les tables tournantes. — Les miroirs magiques de M. Dupotet. — M. Home et M. Allan-Kardec. — Les esprits frappeurs. — Folies du spiritisme. — L'invasion du surnaturel. — Fourberies des médiums. — Le Pere Delaporte, démonographe. — M. Victorien Sardou et ses espiègleries spirites. — Mort du diable. — A bas les monstres!

Je te salue, ô dix-neuvième siècle, je te souhaite la bienvenue avec amour, avec enthousiasme et ravissement! Tu viens au monde à la suite de la plus grande des révolutions humaines. Les drapeaux de la victoire te servent de langes, et autour de ton berceau se pres-

sent les fiers vétérans de Jemmapes et de Valmy, les savants qui ont accompagné le grand capitaine en Orient et déchiré les voiles de l'ancienne civilisation égyptienne, ainsi que les rares survivants de la Convention.

Grands hommes, héros et martyrs qui fûtes nos pères dans la liberté et dans la gloire, répandez toutes les lumières de votre puissante raison, tout l'enthousiasme de vos cœurs si droits, si généreux sur le siècle qui vient de naître, et dont la mission providentielle doit régénérer l'humanité !

Dans quelques années, il n'y aura plus de distances, l'homme voyagera comme l'oiseau vole; plus heureux que le Prométhée de la fable, nous ravirons au ciel le feu sacré, le feu mystérieux, et l'électricité se fera la servante docile de la pensée.

Plus de frontières ! plus de peuples parqués dans des limites tracées par le despotisme ; les fils de la terre ne formeront qu'une seule et même famille ; le commerce commencera cette transformation, l'instinct de la fraternité la terminera.

Je te salue, ô mon siècle, avec le noble orgueil que doivent inspirer les grandes qualités, les belles actions d'un père qui nous est cher. Les deux âges qui t'ont précédé portent au front les diadèmes étincelants de la littérature, des beaux-arts, de la philosophie. A toi, la

science, à toi les grandes découvertes utiles à tous, les merveilles de l'industrie.

A toi les chemins de fer; à toi la télégraphie électrique; à toi les fêtes de l'agriculture comme au temps de Triptolème et de la blonde Cérès; à toi l'instruction vulgarisée, le bien-être rendu plus facile et plus durable.

A toi enfin, l'honneur d'écraser les superstitions, sans autre massue que la raison et le libre examen !

. . . .

Or, le dix-neuvième siècle n'a pas encore tout à fait accompli les deux tiers de sa durée, et déjà presque toutes ces grandes choses se trouvent réalisées; mais n'oublions pas que nous sommes en 1800, et gardons-nous d'imiter les prophètes, devins et sorciers dont nous avons dévoilé l'effronterie.

En 1800, la France était, à proprement parler, un camp, de même qu'en 1792, au moment des enrôlements volontaires; la société se trouvait dominée par la force armée, et pourtant le mysticisme, l'illuminisme, la sorcellerie et la cartomancie trouvèrent le moyen et le moment opportun pour reparaître au milieu des soldats de la République et des courtisanes du défunt Directoire.

Le premier consul et les quelques vieux nobles qui s'étaient ralliés à sa fortune avaient beaucoup conservé

des préjugés, des abus de l'ancien régime ; d'ailleurs, le vainqueur d'Arcole et de Lodi se regardait lui-même comme l'homme du destin. On assure qu'une dame magnétisée lui avait prédit le succès de son expédition d'Égypte, prédiction qui se trouva jusqu'à un certain point justifiée par l'événement ; on ajoute même qu'il consultait très souvent le célèbre chiromancien Moreau (1), qui se vanta plus tard de lui avoir prédit ses malheurs.

C'était plus qu'il n'en fallait pour mettre en faveur à la nouvelle cour des Tuileries le comte de Puységur, le propagateur si zélé et si intelligent du magnétisme, et même la fameuse cartomancienne Marie-Anne Lenormand.

Ce fut l'impératrice Joséphine qui commença l'étrange fortune de la pythonisse normande ; née à la Martinique, Joséphine Beauharnais avait l'imagination très vive et était extrêmement crédule, comme le sont presque toutes les créoles. D'après une tradition très répandue, une vieille négresse de la Martinique lui prédit dans son enfance, en lui regardant la main, qu'elle arriverait à une grande fortune et au rang suprême ; ce souvenir demeura, dit-on, si profondément gravé dans sa mémoire, qu'en devenant impératrice des Fran-

(1) Le chiromancien Moreau exerça, à Paris, jusqu'en 1825, année de sa mort.

çais, elle se sentit prise d'une sorte de passion pour tout ce qui se rapprochait de la sorcellerie et de la divination.

Il y avait alors à Paris, rue de *Tournon*, n° 5, une tireuse de cartes qui jouissait déjà de quelque célébrité dans les quartiers de la rive gauche.

Née à Alençon, en 1772, Marie-Anne Lenormand vint à Paris dès l'âge de quatorze ans, et exerça pendant quelque temps le métier de demoiselle de comptoir chez des restaurateurs et des limonadiers; dans ses moments de loisir elle étudia les ouvrages de Gall, qui étaient alors dans toute leur vogue, et cette lecture exalta son imagination, d'ailleurs très prédisposée à l'hallucination; elle entreprit même le voyage de Londres, où elle eut plusieurs entretiens avec le célèbre créateur du système phrénologique.

A son retour à Paris, elle se mit à tirer les cartes; suffisamment spirituelle et douée de quelque beauté, la jeune sibylle gagna, en très peu de temps, assez d'argent pour s'installer avec une sorte de luxe. Très habile à exploiter la crédulité publique et ne reculant devant aucun des moyens qui lui semblaient bons pour arriver à son but, elle prit le costume oriental et se donna des airs de prophétesse, tout comme Débora la juive et les prêtresses enragées d'Apollon Delphien; elle donnait ainsi à ses oracles une grande solennité

dont s'étonnaient toutes les personnes qui venaient la consulter.

On disait bien tout bas que la jeune sibylle de la rue de *Tournon* avait fait un pacte avec le diable, mais on ne l'en consultait pas moins, et cette croyance augmentait même son prestige.

Admise aux confidences les plus secrètes et presque dans l'intimité de l'impératrice Joséphine, elle vit s'accroître d'une manière prodigieuse et sa clientèle et sa fortune ; elle écrivit ses prophéties, et ouvrit pour les débiter une boutique de librairie, où elle vendit ses ouvrages aux personnes qui venaient la consulter. Dans son cénacle moitié satanique, moitié commercial, affluèrent bientôt toutes les célébrités militaires, politiques et littéraires des premières années de ce siècle. Le cartomancien Etheila (1) lui-même fut presque oublié ; mademoiselle Lenormand exerça sans rivale et sans partage l'empire DES TAROTS.

On a donné le nom de *cartes tarotées* aux cartes égyptiennes, italiennes et allemandes ; le jeu se compose de soixante-dix-huit cartes, avec lesquelles on dit la bonne aventure d'une manière plus étendue que par nos cartes ordinaires.

Il y a dans le jeu vingt-deux *tarots* proprement dits ;

(1) Auteur de nombreux traités de *Cartomancie*.

dans les cartes italiennes, les tarots sont : les éléments, l'Évangile, la mort, le jugement dernier, la prison, le feu, Judas Iscariote, etc.

Dans les cartes allemandes, les tarots sont : le fou, le magicien, l'ours, le loup, la licorne, etc. Il y a ensuite cinquante-six cartes, savoir : quatre rois, quatre dames, quatre cavaliers, quatre valets, dix cartes depuis l'as jusqu'au dix, pour les bâtons ou trèfles ; dix pour les épées ou piques ; dix pour les coupes ou carreaux ; dix pour les pièces d'argent ou cœurs.

Il serait trop long, et d'ailleurs parfaitement inutile, de détailler ici l'explication de toutes ces cartes ; elles donnent, dit-on, infiniment plus d'oracles que les jeux ordinaires.

Quels oracles! Dieu du ciel ! Quels oracles! ô stupidité! ô faiblesse humaines !

Et voilà pourtant à quels moyens infimes et indignes de sa grandeur passée, le diable se trouve réduit par son obstination à rester sur cette terre et à vouloir tromper les hommes qui ne croient plus, ou du moins ne croiront bientôt plus ni à Satan ni à l'enfer.

Le démonographe M. Lecanu, dont nous avons déjà cité quelques passages, se demande si l'habileté de mademoiselle Lenormand faisait tout son art, ou si Satan la secondait parfois.

« Nous ne saurions résoudre cette question, ajoute-

« t-il ; mais nous avons vu de telles expériences de car-
« tomancie qu'il ne nous est pas possible d'exclure
« l'intervention directe de Satan dans quelques cir-
« constances ; lui seul peut saisir et coordonner l'ensem-
« ble de détails inconnus des consultants et du carto-
« mancien, et en déduire avec justesse les conséquen-
« ces probables ou nécessaires. »

Eh bien ! n'en déplaise à M. Lecanu, docteur en théologie, membre de plusieurs sociétés savantes et auteur d'un ouvrage où nous avons trouvé d'excellents documents, et même une très grande modération, nous lui dirons qu'ayant assisté aussi à plusieurs expériences de cartomancie, même chez mademoiselle Lenormand, nous n'avons pas trouvé vestige de manifestations sataniques, mais seulement la prestidigitation et le charlatanisme poussés à leur plus haut degré. La sibylle exhalait une forte odeur de parfums ; quant au *roussi* infernal qui trahit, dit-on, les accointances avec le diable, l'odorat le plus fin, le plus exercé, n'aurait pu en saisir une parcelle.

Et pourtant mademoiselle Lenormand était inspirée, soutenue par *deux diables*, malheureusement trop répandus.

Le premier s'appelle *Bêtise humaine*.

Le second porte le nom de *Crédulité*.

Là est tout le secret de la magie, de la sorcellerie,

de la divination, de la cartomancie, du magnétisme, du spiritisme, des tables tournantes, des esprits qui frappent comme des bûcherons avec leurs cognées.

D'ailleurs, mademoiselle Lenormand avait plus d'une flèche dans son carquois sibyllin; ainsi, elle avait étudié avec fruit la physiognomonie de Lavater et le système de Gall; lorsqu'une personne se présentait à ses consultations, son œil perçant, audacieux jusqu'à l'impudence, appréciait la physionomie et savait y découvrir quelquefois les blessures morales, les passions, les douleurs, et elle avait à sa disposition des câlineries félines pour consoler les affligés, réconforter les faibles.

Elle n'en pratiquait pas moins la chiromancie ou divination par l'inspection des linéaments de la main; l'oomancie ou divination par l'inspection des blancs d'œuf; la divination par l'eau, le chant et le cri du coq, et même par l'inspection du marc de café; naturellement très rusée, elle avait acquis une sorte d'intuition par le long exercice de son métier de devineresse.

En effet, de 1804 à 1830, elle reçut dans son cénacle les émigrés et les anciens jacobins, les bonapartistes et les royalistes; à l'époque désastreuse de l'invasion, elle fut, dit-on, visitée par l'empereur Alexandre, et elle compta plus tard parmi ses relations le fameux Rostopchine, l'incendiaire de Moscou; presque tous les

rois et princes de l'Europe se firent tirer les cartes par la sorcière de la rue de *Tournon*, qui préleva sur la crédulité publique de quoi se constituer près de 30,000 fr. de rentes. La Fontaine a dit dans une de ses fables que *Dieu a soin des siens.* Il paraît que le diable ne se montre pas trop mauvais envers ses fidèles ; la fortune de mademoiselle Lenormand suffirait pour le prouver. La devineresse n'est morte qu'en 1843, laissant un brillant héritage. Depuis 1830, elle était tombée dans une sorte d'oubli, probablement parce qu'elle avait vieilli, ou peut-être parce que messire Satanas avait cessé de la couvrir de ses ailes de chauve-souris.

O stupidité! ô ignorance! Et nous avons encore des tireuses de cartes, des chiromanciens qui, marchant sur les traces de leur opulente devancière, exploitent la noblesse du faubourg Saint-Germain, la bourgeoisie financière, les militaires, même les plus hauts fonctionnaires! c'est à rougir de ces étranges faiblesses de nos concitoyens qui, d'ailleurs, ne croient plus au diable!

A l'époque de la grande splendeur de mademoiselle Lenormand, et surtout en 1814 et 1815, il y avait à Paris une blonde et pâle fille du Nord qui voulut jouer le rôle de Velléda, et obtint un brillant succès, car les souverains alliés fréquentèrent son hôtel avec une sorte d'enthousiasme; on eût dit qu'ils allaient consulter la pythonisse de Delphes.

C'était la baronne de Krudner, née à Riga, en 1766; les Mémoires du commencement de ce siècle disent qu'elle avait de l'esprit, des talents variés, une beauté idéale et une fortune princière. La beauté, dit Lamartine, est pour la femme une royauté donnée par la nature : la baronne de Krudner fut donc souveraine à une époque où madame Récamier n'avait encore rien perdu de ses charmes incomparables, et, sa fortune aidant, elle compta bientôt les adorateurs par milliers.

L'encens des cassolettes la rendit folle de vanité; elle se crut inspirée, elle prit le langage, les allures d'une prophétesse. Elle tombait dans des extases voluptueuses, pendant lesquelles elle prophétisait et dogmatisait, avec beaucoup de grâce, disent les uns, avec une véhémence satanique, disent les autres; mais nous croyons que cette blonde Débora n'avait fait aucun pacte avec l'enfer. En effet, elle essaya de créer une nouvelle religion, et nous savons que le diable est l'ennemi acharné de tous les cultes : catholiques et protestants sont exposés à sa méchanceté. Ne l'avons-nous pas montré en guerre avec Luther et en querelle très vive avec Ignace de Loyola?

Pendant la première Restauration, il se passa toutefois quelques aventures où le diable joua un rôle fort piteux.

Ainsi, en 1816, le bourg de Teilly, à trois lieues d'Amiens, donna le scandaleux spectacle d'une possession digne du quinzième siècle. Une jeune fille se trouvait enceinte; elle imagina, pour couvrir cet accident, de publier qu'elle était possédée de trois démons, qui s'appelaient *Mimi*, *Zozo* et *Crapoulet*. « Ce dernier, dit Collin de Plancy, pouvait, à la rigueur, être pour quelque chose dans l'affaire, car c'était un bon drille des environs, qui passait pour un habile engrosseur de nymphes. »

La jeune fille allait dans les rues, à quatre pattes, tantôt en avant, tantôt en arrière; quelquefois elle marchait sur les mains, les pieds en l'air, au risque de mettre les passants dans la confidence de sa position.

— Mimi, disait-elle, me pousse en avant, et Zozo m'entraîne en arrière.

Le malin Crapoulet s'amusait à lui tenir les jambes en l'air.

Un vieux jésuite, un des plus habiles limiers de l'ultramontanisme, qui sont toujours à la piste des bonnes aventures, un jésuite sachant découvrir les diables au flair aussi bien qu'un chien courant la piste d'un lièvre, s'empara de la possédée et l'exorcisa à grands coups de goupillon.

Mimi sortit sans la moindre résistance et sans bruit;

il était complaisant, ou peut-être avait-il l'eau en horreur.

Zozo tint bon contre l'oppression, et il fallut presque l'inonder pour le contraindre à fuir; il sortit enfin et cassa une vitre de l'église en s'échappant par les toits.

« Quant à Crapoulet, ajoute Collin de Plancy, ce fut en vain qu'on le poursuivit le goupillon dans les reins, il ne voulut pas en démordre, et finit par prendre position dans le *pudendum* de la demoiselle, laissant les environs de la place à la discrétion de l'exorciste (1). »

Voilà une retraite qu'un démonomane compare à celle des Dix-Mille.

On ne parlait à Amiens que de cette aventure, quand l'autorité crut devoir arrêter ce scandale; un honnête homme de Teilly apprit enfin que la prétendue possédée était enceinte, et il lui fit obtenir un billet d'hôpital (2).

Si les brûleurs de sorciers et sorcières qui prétendaient avoir assisté au sabbat avaient traité ainsi les démoniaques, les religieuses hystériques, on ne se serait pas déshonoré par des jugements iniques; un des plus odieux fut celui qui conduisit Urbain

(1) *Dictionnaire infernal*, édition de 1826, t. IV, p. 307.

(2) Garinet, *Histoire de la magie en France*.

Grandier au bûcher. Si les protestants n'avaient pas fait cause commune avec les catholiques dans leur guerre stupide contre l'influence satanique, depuis longtemps le diable n'existerait plus.

Nous mentionnerons ici deux démonographes de la Restauration.

Le premier, l'abbé Fiard, publia un gros livre intitulé : *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du dix-huitième siècle.* C'est un recueil d'extravagances et d'inepties. L'auteur soutient que Cagliostro, Mesmer, Saint-Gilles, étaient des sorciers ; Robertson, Olivier, figurent sur la même liste, et il ajoute que tous les philosophes sont des démons ou des spectres incarnés.

L'abbé Fiard aurait dû être enfermé à Charenton.

L'autre visionnaire, Berbiguier, publia, en 1821, trois volumes intitulés : *les Farfadets* ou *tous les démons ne sont pas de l'autre monde.*

Ces trois volumes sont en quelque sorte les Mémoires de l'auteur, que le diable ne quitte pas plus que son ombre.

Encore un fou qu'on eut le bon esprit de ne pas brûler.

Et pourtant il publia dans son ouvrage une correspondance infernale, datée du comité infernal et invisible.

Voici un échantillon de ce style épistolaire :

« A M. Berbiguier,

« Abomination de la détestation, tremblement de terre, « déluge, tempête, vent, comète, planète, océan, flux, « reflux, génie, sylphe, faune, satyre, sylvain, dryade et « hamadryade.

« Le mandataire du grand génie du bien et du mal, « allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes « d'Astaroth, triomphateur et séducteur d'Ève, auteur du « péché originel et ministre du zodiaque, a droit de pos- « séder, de piquer, de purger, d'exciter la nature im- « puissante, de rôtir, empoisonner le très humble et très « patient vassal Berbiguier, pour avoir séduit la Mançot, « avoir convoité la Vandeval, et avoir maudit la très ho- « norable et indissoluble Société magique. En foi de quoi « nous avons fait apposer les armes de la Société.

« Fait au soleil, en face de la lune, le 5,818e jour, et « la 5819e heure de la nuit.

« Le présent pouvoir aura son effet sur son ami Coco. « (C'était l'écureuil de Berbiguier.)

« Par Son Excellence le secrétaire,

« PINCHICHI, PINCHI. »

« *P. S.* — Dans huit jours, tu seras en ma puissance ; « malheur à toi si tu fais paraître ton ouvrage. »

Berbiguier ne se laissa pas effrayer par cette sommation ; il publia son livre, où il maltraita fort tous ses ennemis.

Berbiguier était un fou en gaieté, un farceur ou un des compères de la grande Congrégation.

Les libéraux de la Chambre des députés, les écrivains qui combattaient les jésuites redevenus tout-puissants, furent assimilés au diable; Béranger, Paul-Louis Courier, affiliés à Belzébuth; le comte de Montlosier, M. Dupin aîné, alors avocat des feuilles libérales, serviteurs d'Astaroth; Lafayette, Casimir Périer, Benjamin Constant, émissaires de Léviathan.

Qu'on nous pardonne ces réminiscences de notre jeunesse; nous n'avons d'autre but que de démontrer par des faits avec quelle ténacité le parti ultramontain a exploité la croyance au diable pendant la première et la seconde Restauration. La nombreuse légion de missionnaires qui parcourut la France, de 1821 à 1825 se livra, à propos du diable et de l'enfer, à des extravagances dont on aurait pu rire, si elles ne s'étaient terminées par des actes d'intolérance presque dignes de l'Inquisition espagnole.

Tout cela n'empêcha pas les jésuites de tomber sous le poids de l'exécration publique, et Charles X lui-même signa l'ordonnance de proscription. Les ultramontains, les congréganistes n'osèrent pas dire que le descendant de saint Louis était possédé du diable, mais peut-être le pensaient-ils tout bas.

La Révolution de 1830 porta à toutes les superstitions en général un de ces coups terribles dont on se relève difficilement; le diable en eut sa bonne part, et

cela devait être, puisque, ayant toujours fait cause commune avec le fanatisme, ou du moins ayant été son Croquemitaine complaisant, il ne peut subsister qu'à ses côtés. D'ailleurs, les hommes politiques de la nouvelle révolution et la littérature romantique, alors dans le brillant épanouissement de sa jeunesse, traitèrent très irrévérencieusement messire Satanas et ses légions de diables; on les mit en scène sur tous les théâtres, dans les romans, et on jura par les *cornes du diable*, comme on jurait autrefois par *Hercule*, *Castor* et *Pollux*.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la philosophie avait détruit, en les ridiculisant, les croyances sataniques et tout l'attirail de l'enfer. Cependant le diable, mortellement blessé, et, ce qui est pire, conspué, bafoué, a voulu tenter, de nos jours, de reconquérir une partie de sa puissance; il s'est fait modeste cette fois, bien que certains prédicateurs, surtout des jeunes, continuent à lui faire une grande renommée dans leurs harangues ultramontaines.

Satan s'est réfugié dans les ténébreuses régions du mysticisme, du spiritisme; il a procréé et mis au monde, ou plutôt renouvelé des anciens, le *magnétisme*, le *spiritisme*, les *tables tournantes*, etc., etc. Ce sera probablement le dernier tour de force de ce grand et illustre charlatan, qui tient depuis des milliers d'an-

nées l'humanité groupée autour de ses tréteaux. Ce suprême effort pour raviver les superstitions et la crédulité a si peu réussi, que le roi des enfers doit se résigner à prendre un congé qui sera cette fois définitif.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici l'histoire, même abrégée, du magnétisme; nous aurions deux écueils à redouter, si nous écrivions ses faits et gestes en remontant aux baquets de Mesmer; le premier nous exposerait à des redites; le second, à blesser de nombreux amis, dont nous devons épargner les faiblesses intellectuelles.

Les évêques, les théologiens ont classé le magnétisme parmi les pratiques infernales, et pourtant il n'y a dans cette science, basée sur des phénomènes physiques, rien de surnaturel, et on peut tout expliquer, de même que dans les opérations relatives à la chimie et à l'électricité,

Cependant, il est juste d'ajouter que les magnétiseurs de notre temps, dénaturant, avilissant en quelque sorte les principes et théories de Mesmer, de Deleuze, de M. de Puységur, sont tombés dans des excès qui les ont conduits au charlatanisme, à l'exploitation mercantile. Nous avons vu, et nous voyons encore des sujets dits *lucides*, même *extra*-lucides, dont les merveilles sont proclamées à la quatrième

page des journaux parmi les annonces du *rob analeptique*, de la *Revalescière* et de Robert-Houdin, c'est à sourire de pitié ; toutefois l'historien de Satan, M. l'abbé Lecanu, n'est pas de notre avis; au lieu de voir dans le magnétisme l'effet de causes naturelles, bien qu'elles soient encore peu connues, il croit à l'action constante du diable dans ses opérations. Voici ce que nous lisons à la page 441 de sa Monographie du roi des enfers :

« Fadaises, dites-vous, perfidie d'un magnétisé qui « s'amuse à vos dépens et feint de voir quelque chose, « lorsqu'il ne voit rien du tout !

« De grâce, n'allez pas si vite; et si ce magnétisé « voit le personnage que vous lui indiquez, qu'il n'a « jamais pu connaître, et s'il vous le dépeint tel que « vous l'avez connu vous-même sur la terre, avec ses « infirmités, sa claudication, par exemple, ou son bou- « ton sur la joue; s'il s'entretient avec lui et que ce per- « sonnage lui réponde dans les termes spéciaux et les « formules qui lui étaient usuelles de son vivant; s'il le « charge de vous révéler un secret qui se trouve vérifié « à l'instant même, que direz-vous? Direz-vous que « e magnétisé n'a rien vu et s'est moqué de vous? »

Très certainement, monsieur le docteur en théologie ; nous sommes de l'avis de Boileau, qui a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Ce n'est pas lui qui s'est moqué de vous, continue « le savant docteur ; c'est Satan, en vous donnant des « illusions pour des règles de foi et des motifs d'espé- « rance ; rapprochez ces visions bizarres de celles de « Swedenborg, puis voyez ce que devient le dogme « évangélique, rapprochez le tout des croyances païen- « nes sur le noir Tartare et les Champs-Élysées ; et à « ces rapprochements, si vous ne reconnaissez pas un « système uniforme d'illusions, l'œuvre de Satan, c'est « que vous vous obstinerez contre votre propre raison. »

En niant l'immixtion du diable dans les doctrines et principes du magnétisme, nous ne faisons qu'obéir à notre raison, qui nous dit que le diable ne saurait participer aux nouvelles sciences dites occultes, puisqu'il n'existe pas et qu'il n'a jamais existé. Nous ne saurions ajouter la moindre foi à tout ce qui a été dit et écrit depuis vingt ans sur la nouvelle forme de possession démoniaque, sur les extases factices de certaines dames qui ont trouvé renommée et lucre à jouer le rôle d'inspirées.

Nous considérons comme songes creux les discussions des casuistes et théologiens modernes sur les miroirs magnétiques de M. Dupotet ; ces miroirs, réputés œuvre satanique, ces miroirs, qui ne sont qu'un perfectionnement des globes d'acier poli dont se servaient les anciens prestidigitateurs et vendeurs d'oracles, peuvent dénoter chez l'inventeur une étude profonde des phé-

nomènes de l'optique ; mais encore une fois, le diable doit être ici mis hors de cause. C'est de l'hypnotisme, et voilà tout le secret.

M. Dupotet n'en a pas moins rendu de très grands services aux sciences physiques ; il a fait comme les alchimistes du moyen âge, dont les longues recherches sur la pierre philosophale nous ont valu les premières découvertes de la chimie.

Pour ce qui concerne les magnétiseurs vulgaires, nous n'avons rien à en dire ; le diable est trop grand seigneur pour s'occuper de ces exploiteurs de la crédulité publique. Les somnambules plus ou moins lucides qui leur servent de pythonisses sont parfois d'habiles commères qui ont juste assez d'intelligence et d'aplomb pour en imposer aux imbéciles qui consultent encore les oracles borgnes. Si de semblables abus devaient durer longtemps, nous dirions au diable :

— Rends nous le marc de café de mademoiselle Lenormand, et surtout l'alectryomancie, car nous préférons le chant du coq aux soupirs et aux cauchemars simulés des somnambules.

Enfin, nous voici arrivé à la dernière manifestation de Satan (toujours d'après les theologiens et les casuistes), au *spiritisme* et aux *tables tournantes.*

Nous avons cité dans la première partie de ce livre un passage de Tertullien où il est fait mention des ta-

bles tournantes, de l'évocation des esprits, et, par conséquent, du spiritisme. N'en déplaise à nos modernes faiseurs de prodiges, ils n'ont rien inventé, ils ne sont que plagiaires dans toute l'acception du mot, et toute responsabilité de Satan doit être écartée, en bonne justice. Notre savant confrère en démonographie, M. l'abbé Lecanu, est encore en ceci d'un avis contraire.

« Le diable, dit-il, ne trouvait pas un bénéfice suffi-
« sant dans les communications par le magnétisme, car
« il ne devait pas les porter plus loin. Dès 1846, il avait
« posé les bases d'un autre moyen plus expéditif, plus
« étendu, qui devait conduire à la danse des tables,
« puis aux communications spirites dont on s'occupe
« beaucoup maintenant ; celui de conversations par le
« moyen de coups frappés en nombre convenu et sui-
« vant des méthodes déterminées. »

Et un docteur en théologie, un de nos antiquaires les plus estimés, a pu écrire ces lignes sans rire ! ! !

Nous allons tâcher de l'imiter, dans la mesure de nos moyens.

Et d'abord les premières manifestations du spiritisme n'ont pas eu lieu en Amérique, comme on le croit généralement ; Paris aura été le triple berceau des jésuites, de la société de Saint-Vincent de Paul et des esprits frappeurs.

En effet, nous lisons dans les journaux de l'année

1845, qu'au mois de février une maison de la rue *des Grès* fut presque démolie par des projectiles volumineux, lancés à toute heure du jour et de la nuit. Les portes et fenêtres furent enfoncées, et tout se trouva brisé à l'intérieur. Vainement on demanda l'assistance de la police et de la garnison ; ni sergents de ville, ni militaires, ne purent découvrir le point de départ des projectiles, qu'on eût dit lancés par des catapultes. Les plus habiles agents de la police ne furent pas plus heureux, et le siége continua avec le même acharnement.

Un négociant occupait cette maison ; effrayé de ce vacarme incessant, ruiné par les dégâts que causaient les projectiles, il se retira avec d'autant plus d'empressement que le public croyait à une invasion du diable.

Un fait à peu près semblable s'est produit, il y a très peu de temps, à Poitiers. Nous lisons dans le *Journal de la Vienne*, du 18 février 1864 :

« Nous en revenons toujours à la rue Saint-Paul, sans pouvoir pénétrer le *mystère infernal.*

« Quand nous interrogeons une personne qui se promène d'un air préoccupé devant la maison de mademoiselle d'O..., elle nous répond invariablement : Pour ma part, je n'ai rien entendu ; mais un tel m'a dit que les détonations étaient très fortes. Ce qui ne laisse pas d'être très embarrassant pour la solution du problème.

« Il est certain cependant que les esprits possèdent quelques pièces d'artillerie et même d'assez fort calibre, car les bruits qui en résultent ont une certaine violence

et ressemblent, dit-on, à ceux que produiraient de petites bombes.

« Mais d'où viennent-ils ? Impossible jusqu'à ce jour de déterminer leur direction. Ils ne proviennent pas du sous-sol, attendu que des coups de pistolet tirés dans les caves ne s'entendent pas au premier.

« C'est donc dans les régions supérieures qu'il faut s'efforcer de les saisir, et cependant tous les procédés indiqués par la science ou l'expérience pour atteindre ce résultat sont demeurés impuissants.

« Il faudrait alors en conclure que les esprits peuvent impunément tirer leur poudre aux moineaux et troubler le repos des citoyens sans qu'il soit possible de les atteindre ? Cette solution serait trop rigoureuse ; on peut, en effet, par certains procédés, ou en vertu de quelques accidents de terrain, produire des effets qui surprennent au premier abord, mais dont on s'étonne plus tard de n'avoir point compris le mécanisme élémentaire. Ce sont toujours les choses les plus simples qui échappent à l'appréciation de l'homme.

« Il est donc fortement à croire que, si ces tirailleurs de l'autre monde ont en ce moment les rieurs de leur côté, ils sont loin d'être insaisissables. Les mystificateurs peuvent en être persuadés : les mystifiés auront leur tour. »

Ceci prouve jusqu'à l'évidence que, dans toutes les histoires d'*esprits frappeurs*, de *tables tournantes*, il n'y a que charlatanisme ou crédulité, dupeurs et dupés, prestidigitateurs et compères.

Quelques mots maintenant sur le spiritisme, évidemment renouvelé des anciens.

Les journaux des États-Unis annoncèrent, en 1846, que deux jeunes filles de Rochester, les demoiselles Fox, étaient assaillies par des esprits frappeurs; au lieu de se laisser effrayer, ces deux demoiselles se mirent en communication avec leurs taquineurs invisibles, leur demandèrent ce qu'ils voulaient, et convinrent avec eux de certaines méthodes à l'aide desquelles il deviendrait facile de les comprendre ; des amis et des compères s'en mêlèrent, car en Amérique toutes les excentricités obtiennent un éclatant succès; il y eut quelques conversations, puis le miracle cessa tout à coup, au grand désespoir des demoiselles Fox et de leurs admirateurs.

On se mit en prières, on conjura les esprits de frapper sur des meubles désignés, on toucha ces meubles, qui se mirent à sauter, à bondir comme de jeunes chevreaux. Pour les meubles rebelles à la rotation , on se mit à douze, à vingt, et on emporta la place d'assaut.

Les tables tournantes se trouvèrent ainsi inaugurées par deux petites filles.

Leur découverte fit tant de bruit que les savants cherchèrent à l'expliquer par les lois physiques; allons donc! Les tables et les guéridons jouèrent des tours pendables aux académiciens, et pour les réduire au silence, elles se mirent à répondre par écrit. Une de ces tables, beaucoup plus avancée que les meubles vul-

gaires, répondit qu'un crayon écrirait tout seul, pourvu qu'on le touchât.

Un an s'était à peine écoulé, et les tables tournantes opéraient merveilles sur merveilles ; elles révélèrent les moyens d'évoquer les fantômes ; les esprits, consultés sur les questions religieuses et politiques, répondirent :

« Tout est à refaire, en religion, en morale, en po-
« litique ; le monde est à remettre au moule. »

Pas trop mal dit pour des esprits frappeurs.

Le 6 juillet 1856, un meeting de tous les spirites d'Amérique se tint à Cléveland.

Nous avions en France des spirites en 1852, et Paris raffola des tables tournantes, comme il avait raffolé de Mesmer et de Cagliostro. Des hommes distingués, des membres de nos assemblées, devinrent spirites avec une sorte de rage, et les *tables tournantes* levèrent les pieds, dansèrent des polkas, dans les provinces aussi bien que dans la capitale.

Cependant la curiosité suscitée par les *esprits frappeurs* commençait à décliner, et Paris inconstant, capricieux comme une jolie femme, allait renoncer aux bals des guéridons, aux évocations, lorsque l'Amérique nous envoya une cargaison de médiums dont le plus fameux est sans contredit M. Douglas Home, qu'on pourrait surnommer le Mahomet des *médiums* ou évocateurs

privilégiés. Alors commença la publication de la *Revue spirite*, *Moniteur* des esprits frappeurs, des tables tournantes, des médiums, des évocations et autres folies mises en vogue pour l'amusement des oisifs et pour donner des émotions aux cerveaux faibles, impressionnables, le tout renouvelé des contes débités sous le nom de Jamblique, de Raymond Lulle et de Corneille Agrippa.

Les médiums sont la dernière manifestation du spiritisme, et, bien que ces fantasmagories portent déjà les premières empreintes du ridicule, la religion des médiums, moitié païenne, moitié chrétienne, compte encore de nombreux fanatiques ; il y a aussi des contradicteurs.

M. de Gasparin, le grand tourneur de tables, a tenté d'expliquer le tournoiement par l'influence du fluide nerveux.

D'après M. Chevreuil, membre de l'Institut, le mouvement des tables s'opère par *disposition ou tendance au mouvement* des personnes qui imposent les mains.

MM. Babinet, aussi de l'Institut, et Faradey, de la *Société royale de Londres*, se sont ralliés à ce système.

M. Flint, professeur de clinique médicale à l'Université de Buffalo, s'est beaucoup plus rapproché, selon nous, de la vérité. D'après ce docteur, le bruit se pro-

duisait sous la robe des demoiselles Fox, à la jointure du genou, par une contraction musculaire qui fait glisser l'extrémité du fémur sur le tibia, et retomber la rotule; telle serait la cause du tournoiement des tables.

M. Figuier, dans son *Histoire du Merveilleux*, lui donne pour cause l'hypnotisme, et nous sommes de son avis.

M. le marquis de Mirville, le plus accrédité des démonographes contemporains, résout la question à sa manière, en supposant que les esprits sont servis par des fluides; mais comment une substance spirituelle peut-elle agir sur la substance matérielle du fluide? M. le marquis de Mirville a oublié de le dire et de l'expliquer.

Voilà pour les savants.

Quant aux évêques et théologiens, ils ont déclaré, de prime abord, que la présence de Satan se manifestait dans ces manœuvres et prétendues révélations. C'est faire beaucoup trop d'honneur au diable en lui attribuant tout ce qui se fait de nouveau, de curieux, de bizarre sur cette terre; l'homme se trouve ainsi réduit à l'état de simple machine diabolique.

Le père Delaporte, membre de la Société de Miséricorde, vient de publier à Paris un tout petit livre dans lequel il fait le procès du diable, comme s'il existait réellement, et pose les questions suivantes:

Le diable a-t-il des cornes et des pieds de bouc?

Le diable est-il prophète ?

Le diable est-il médecin?

Nous lui répondrons :

Le diable n'a ni cornes, ni pieds de bouc, pour une bonne raison ; il n'a jamais existé que comme personnification symbolique du mal.

Le diable ne saurait, d'ailleurs, être prophète, car Dieu, en laissant cette précieuse faculté à son irréconciliable ennemi, aurait desservi les intérêts de l'humanité.

Il n'est pas médecin, grâce au ciel, car il nous empoisonnerait tous, afin de nous traîner plus vite dans l'enfer.

Sur plusieurs points, le père Delaporte se montre assez accommodant pour les personnes qui croient pouvoir faire parler les tables, pourvu qu'elles ne sacrifient pas leur foi.

Mais, s'il vous plaît, révérend Père, quel rapport peut-il exister entre la foi et des tables qui tournent par des procédés à la Bosco, à la Robert-Houdin? Ceci n'est pas sérieux ni digne d'un théologien. De plus, vous déclarez solennellement que vous croyez au diable, et cette croyance nous donne la juste mesure de votre logique ; prendre un vilain symbole emprunté à l'ancienne cabale juive pour une réalité, c'est rester au

niveau ténébreux et dans la plus grossière des erreurs du moyen âge.

Nous le déplorons d'autant plus qu'il y a dans votre opuscule des velléités de tolérance qu'on trouve rarement chez les théologiens, et des aperçus fort curieux.

Un dernier mot sur les spirites, les esprits frappeurs et les tables tournantes.

M. Home, le grand, l'incomparable docteur des médiums, ne s'est pas contenté de prêcher dans les deux hémisphères, où il a donné des séances qui ont dépassé les fantasmagories de Balsamo, ses *pupilles* et ses colombes; M. Home vient de publier l'*Histoire de sa vie surnaturelle* (1). Ce livre, où un orgueil effréné trône à côté de l'exaltation incandescente, forme un étrange recueil de révélations sur les esprits, sur leur influence, sur leur puissance et leurs aptitudes particulières, sur l'évocation et les médiums.

M. Home, ainsi que le disent les initiés, est le Mahomet du spiritisme, et M. Allan Kardec est son *séide*. Allan Kardec! Quel nom bien choisi pour le rôle et pour la circonstance! il est à la fois cabalistique et démoniaque; aussi pensons-nous que c'est un pseudonyme.

Quoi qu'il en soit (nous respectons en ceci les réticences), M. Allan Kardec a écrit aussi son évangile spiritiste, qui s'appelle le *Livre des esprits*, titre aussi

(1) 3e édit., chez E. Dentu, Palais-Royal.

bien choisi que le nom de l'auteur ; le mystère et un peu de fantasmagorie siéent si bien aux grands initiateurs.

Nous n'avons pas à faire ici l'analyse ni la critique du *Livre des esprits*, car loin de nous l'idée de vouloir blesser qui que ce soit, pratiquant envers les autres la tolérance que nous demandons pour nous. Ne croyant pas au diable, ni par conséquent au spiritisme, nous n'aurions pas l'impartialité nécessaire pour apprécier l'ouvrage de M. Allan Kardec, qui résume, selon nous, toutes les folies des esprits frappeurs.

M. Louis de Laincel l'a rudement traité dans son pamphlet intitulé : les *Diablès démasqués*.

M. de Laincel a beaucoup d'esprit, de la verve, mais il croit au diable.

Nous lisons à la page 100 de son pamphlet :

« Les démonstrations du spiritisme sont permises par la Providence pour mettre à néant les sarcasmes du matérialisme et la logique des pédants.

« Le spectacle est assez curieux de voir des gens qui riaient de Satan et ne voyaient en lui qu'un héros d'Opéra, qui se moquaient de l'enfer, du purgatoire, du paradis, embrasser avec ferveur les doctrines spirites, et croire au merveilleux de M. Home. »

Oui, cela est curieux, et nous ajouterons fort triste. Comment, chez une nation qui a produit Montaigne, La Boétie, Rabelais, Malebranche, Pascal, Voltaire, Rous-

seau, d'Alembert et la phalange des encyclopédistes, qui a été régénérée par l'acte surhumain de 1789, et a été purifiée dans la fournaise de la révolution ; dans une ville qui est réputée capitale de la civilisation, il se trouve encore des hommes qui croient aux tables tournantes et aux évocations !

Des hommes qui croient évoquer à leur gré telles ou telles illustrations et les faire obéir comme des valets !

Des hommes et des femmes qui s'évertuent à faire tourner des guéridons, lorsque leurs têtes seules tournent à l'envers !

Des hommes qui nous parlent de planètes habitées par les esprits et en font des descriptions fantastiques !

M. Victorien Sardou, auteur de plusieurs vaudevilles à succès et enivré de sa célébrité théâtrale, n'a-t-il pas osé nous parler de relations nouées dans la planète Jupiter et de ses rapports intimes avec Mozart et Bernard de Palissy !

M. Sardou, auteur dramatique, devrait voyager vers une autre planète, y découvrir Molière et lui dire, avec l'autorité du spiritisme sur les esprits : — Viens, immortel Pocquelin ! Dicte-moi une pièce que j'intitulerai le *Tartuffe du dix-neuvième siècle.*

Nous lui prédisons un autre succès que celui des *Pattes de mouche* et des *Papillons noirs...*

Spectacle curieux ! comme dit M. de Laincel...

Ce spectacle nous a navré, et nous avons écrit notre histoire de la *Grandeur et de la Décadence du diable.* C'est la triste et burlesque épopée des superstitions humaines, des mensonges, des exploiteurs du paganisme et du christianisme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est la monographie du prince du mal... Qu'avons-nous dit? Le diable n'est-il pas aussi la personnification de la servitude qui veut s'affranchir, de l'intelligence qui veut voir et connaître, de ce mouvement instinctif, perpétuel qui pousse l'humanité vers un avenir meilleur, vers le progrès? Grand problème que nous n'essayerons pas de résoudre. Pourtant le fanatisme ignorant fait figurer parmi les œuvres sataniques toute tentative d'émancipation intellectuelle, morale, politique, et les grands hommes qui ont éclairé les siècles des lumières de leur génie sont classés parmi les suppôts du diable!

Satan, cette double personnification, si elle existait, ne serait-t-elle pas la négation de la justice, de la bonté de Dieu.

Mais tu n'es plus qu'un fantôme, un épouvantail dont l'obscurantisme s'est trop longtemps servi pour tenir sous sa domination les faibles, les crédules, les sots, les méchants, et leur faire payer tribut.

Allons, Satan, prince des ténèbres, et Satan-Lucifer, porte-lumière, le moment de ta chute est marqué

au cadran de l'éternité des peuples. Tu n'as plus d'autre soutien que le spiritisme qui se meurt sous la risée publique. Rentre dans la mythologie, ton seul domaine, et va prendre place à côté de Pluton, qui fut aussi roi des enfers.

La raison et le libre examen sonnent pour toi le glas funèbre, et ta hideuse personnalité ne polluera plus désormais la religion régénérée, la religion qui ne cherchera plus son point d'appui dans le fantastique et le surnaturel, mais dans les magnificences et les splendeurs des bienfaits de l Être Suprême.

Plus de fantômes!

A bas les monstres!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie de DUBUISSON et Ce, rue Coq-Héron, 5.

